U d'/of OTTAWA
39003002135670

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrespotiqu06lapr

4/1/67

ŒUVRES

DE

VICTOR DE LAPRADE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

VICTOR DE LAPRADE

LES VOIX DU SILENCE

VARIA

LE LIVRE DES ADIEUX

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

28 346

PQ
2330
L44A17
1878
v.6

LES

VOIX DU SILENCE

28 346

PROLOGUE

LES VOIX DU SILENCE

Verbe endormi dans la nature,
Esprits muets au fond des bois,
Ames qui n'avez qu'un murmure,
Prenez dans mes vers une voix.
Esprits du chêne, esprits des roses,
Prés en fleurs, sables désolés,
Lacs souriants, rochers moroses,
Petits bluets sous les grands blés,
Parlez !

Échos des invisibles mondes
Qu'on découvre sur les hauteurs,
Sourd travail des âmes profondes,
Hymnes sacrés sans auditeurs,
Pensers dont les mots sont à naître,
Noms perdus ou renouvelés,
Voix de l'enfant et de l'ancêtre,
Temps futurs et temps écoulés,
Parlez!

Sentiments qu'à peine on s'avoue,
Qu'on chérit sans les définir,
Que trahit le feu de la joue
Si le cœur les veut retenir,
Visions douces et fatales,
Beaux rêves trop tôt envolés,
Soif des voluptés idéales,
Espoirs trop longtemps refoulés,
Parlez!

Vérités que la foule insulte,
Indignations des grands cœurs,
Décrets de la justice occulte,
Dressez-vous contre les vainqueurs;
Rayons de la nouvelle aurore,
Levez-vous sur nos temps troublés;
Douleurs des martyrs qu'on ignore,
Voix des vaincus, des exilés,
Parlez!

Esprits cachés, esprits sans nombre,
Arbres émus, cœurs palpitants,

Qui murmurez, tout bas, dans l'ombre,
Des accords discrets que j'entends,
Terre qui vis, âme qui pense,
Soupirs de partout rassemblés,
Voix fécondes, voix du silence
Dont les lieux déserts sont peuplés,
Parlez!

Décembre 1864.

I

LA TRÊVE DE DIEU

I

L'été frappe à la vitre avec son doigt vermeil :
Ouvrez votre maison et votre âme au soleil!
C'est Dieu dans ces clartés, c'est Dieu qui nous invite,
Allons sur les hauteurs lui rendre sa visite;
Dans l'ombre et dans le bruit nous vivions agités;
Montons! loin des rumeurs et des obscurités.
La campagne sourit, lumineuse et tranquille,
Et son calme fait honte aux fureurs de la ville;
La paix de ces beaux lieux envahit tous les cœurs,

Il n'est, devant ce ciel, ni vaincus, ni vainqueurs.
Qu'il est bon d'écouter, au sortir des querelles,
Ces mille voix des champs, si bien d'accord entre elles;
D'entendre la nature, aux pieds de son auteur,
Parler sans interprète et sans contradicteur!
C'est là qu'il faut s'enfuir pour se trouver soi-même,
Libre de qui vous hait, libre de qui vous aime,
Accompagné du juge et du témoin secrets
Et docile à subir leurs intimes arrêts.

Venez! élevons-nous assez loin de la plaine
Pour perdre du regard la fourmilière humaine;
Et, d'un esprit plus calme, allons sur la hauteur
Voir sous ses grands aspects l'œuvre du Créateur.
A l'air libre des champs vivons cette journée;
De rayons et de fleurs qu'elle soit couronnée,
Et que son souvenir, dans les mois sans soleil,
Brille au fond de nos cœurs tout plein de bon conseil.
Abrités dans ces bois du souffle de la haine,
Faisons sur la montagne une halte sereine;
Et qu'enfin dérides par ce printemps joyeux,
Nos fronts soient sans nuage aussi bien que les cieux.

Voulez-vous mieux goûter cette nature en fête
Et la posséder mieux telle que Dieu l'a faite;
Voir là-haut reverdir vos espoirs triomphants?
N'allez pas seul, menez avec vous les enfants.

Gravissons à pas lents, vers ce sommet bleuâtre,
Ces coteaux étagés comme un amphithéâtre;
De la vigne aux sapins, par les prés, les blés verts,
Respirons chaque site et ses parfums divers.

A chacun des degrés, où l'on reprend haleine,
Un plus large tableau correspond dans la plaine.
Jusqu'aux monts opposés voyez, vers l'orient,
S'étendre et s'éclairer ce pays souriant :
Les ruisseaux ombragés de peupliers et d'aunes
Courent en noirs rubans parmi les moissons jaunes ;
Encadrés de cet or, et, tels que des miroirs,
Les étangs argentés brillent près des manoirs ;
Des chemins blancs, bordés d'une verdure étroite,
Du couchant au levant courent en ligne droite,
Et, là-bas, à nos pieds, liant la plaine aux monts,
Dort une humble cité, berceau que nous aimons.

Montons ; les chevriers nous ont tracé la voie
Vers ce reste de neige où le soleil flamboie ;
Dans un pli des forêts, il brille en ce moment
Au front du rocher noir, comme un gros diamant.
Bien ! nous avons franchi la zone où croît le hêtre ;
Sous les sapins géants, les myrtils vont paraître.
Voici dans la bruyère un tapis rose doux
Tout prêt pour y dormir ou s'y mettre à genoux.
Un filet d'eau jaillit sous ces blocs de basalte ;
La place est bonne, enfants ! faisons là notre halte.
Déposez vos paniers, cerises et pain bis ;
A vos fronts empourprés essuyez ces rubis.
Nous voilà délassés de notre route ardue ;
Tous ces jeunes regards dévorent l'étendue ;
On se tait. Le grillon, les cloches des troupeaux
Troublent seuls, par moments, cet immense repos.
Tous sont comme enivrés de cette paix splendide
Et le groupe ébloui se serre autour du guide.

Enfants! sentez-vous bien, présent à vos côtés,
L'hôte qui nous reçoit dans ces lieux enchantés?
D'un bonheur qu'il a fait donnons-lui les prémices :
Prions! à mieux prier les hauts lieux sont propices.
Chaque fois qu'admirant la terre et ses splendeurs,
Enivrés de clartés, de musique et d'odeurs,
Vous atteindrez du pied ces régions sublimes,
Souvenez-vous, enfants, de prier sur les cimes.
Commençons par les morts, et demandons pour eux
L'active paix du ciel, l'essor des bienheureux;
Qu'emportés à jamais dans les sphères bénies
Ils volent plus au fond des saintes harmonies;
Que dans le sein du Père ils montent chaque jour
Plus haut dans la lumière et plus haut dans l'amour.
Prions pour les vivants, ceux qui luttent sans trêve!
A la suite des morts que l'esprit les soulève;
Que tout combat gagné, toute épreuve ici-bas,
Leur soit un échelon vers de plus grands combats;
Qu'ils fassent vaillamment la route malaisée;
Qu'au seuil de l'infini leur tombe soit creusée,
Et, dès avant la mort, sur leur calvaire obscur,
Que Dieu, pour leur sourire, entr'ouvre son azur.
Maintenant regardez, là-bas, ces champs prospères
Enrichis des sueurs et des os de vos pères,
Ces champs d'où sort le pain qu'ils ont semé pour vous :
Bénissons ce pays, enfants, tous à genoux!
Bénissons et la terre et ceux qui la fécondent,
Les blés et les vertus qui sur ce sol abondent.
Ces riches sans orgueil et ces pauvres sans fiel;
Bénissons les méchants... s'il en est sous ce ciel!
Mêlons notre prière aux prières ailées
Qui de ces vieux clochers s'élancent par volées;

Afin qu'à son retour l'essaim des oraisons,
Chantant sur tous les cœurs et toutes les maisons,
Interrompe les deuils sous ces chaumes antiques;
Afin que la rosée et le miel des cantiques,
Dans chaque goutte d'eau qui pleut sur chaque fleur,
Versent, en retombant, un baume à la douleur;
Qu'en ces grains de froment une vertu pénètre,
Suscite dans les ceps le raisin qui va naître,
Pour que chacun récolte, au lieu d'un luxe vain,
La joie et la santé dans ce pain et ce vin.

D'un long regard d'amour, parcourez cette plaine,
D'espoirs, de souvenirs, d'amitiés toute pleine.
Comptez dans ces hameaux, au bord des enclos verts,
Les maisons et les cœurs qui vous sont grand ouverts.
Voyez-vous fuir au loin, sur toute la contrée,
Cette ligne d'argent dans la brume dorée?
C'est la Loire. Au milieu des jardins, sur ses bords,
Est une humble chapelle où vous avez des morts.
Arrêtez-vous : prions, mes amis! c'est la place
Où tomba votre aïeul, avec dix de sa race;
Tous martyrs de leur foi, de modestes héros,
Par leurs mâles vertus désignés aux bourreaux.
Oubliez d'où partaient les balles fratricides,
D'où les vils délateurs, et les juges avides,
Et ne vous souvenez de ces morts généreux
Que pour aimer la France et la servir comme eux.

Mais trêve aux souvenirs!... la nature est en fêtes;
Aux baisers du soleil livrons ces jeunes têtes.
Qu'on soit libre et joyeux! Allons, mes bien-aimés,
Lisez dans le printemps, les livres sont fermés.

Feuilletez dans les prés les blanches marguerites;
Sur ces pages de fleurs que de leçons écrites!
Que d'augustes secrets, murmurés par le vent,
Et qu'on atteint sans peine, ici... rien qu'en vivant!
Vivez, courez, grimpez! Suivez la chèvre agile;
Glissez, mes écureuils, sur ce bouleau fragile;
Soyez forts, soyez bons : c'est la meilleure part :
Vous deviendrez savants, — si Dieu le veut, — plus tard

II

Toi, libre pour un jour des assauts de la vie,
Quitte la sombre armure où tu t'enveloppais;
Assieds-toi! — la nature au repos te convie —
Et goûte intimement ton Dieu dans cette paix.

Ouvre à ce pur soleil, sur ces bruyères roses,
Ouvre un cœur pur; reviens à tes jeunes saisons.
Laisse imprégner tes yeux de la beauté des choses,
Et grandir ta pensée avec les horizons.

L'homme ne trouble ici ni les lieux ni toi-même;
Là, point d'esprit rebelle et d'hôtes querelleurs.
Mets ton âme au niveau de ce calme suprême;
Sois docile à ton Dieu comme l'onde et les fleurs.

Bénis la volonté que les astres bénissent,
Qui meut tant de soleils dans un même concert;
Et qu'en ton propre cœur ses décrets s'accomplissent,
Ainsi que tu les vois s'accomplir au désert.

Soumets-toi librement à ses lois souveraines;
Courbe ton front de fils sous son bras paternel,
Sans opposer jamais, dans tes plus rudes peines,
L'obstacle d'un murmure à cet ordre éternel.

Pourquoi, d'un œil chagrin, scruter le fond des âmes
Et faire un crime au ciel des vices d'aujourd'hui?
Est-ce à toi de juger si d'autres sont infâmes?
Juge ton propre cœur; tu n'as droit que sur lui!

Tu sais bien que cette ombre, où ton regard s'attache,
Disparaîtra plus tard dans un flot de splendeurs.
Il suffit qu'il existe une beauté sans tache
Pour absoudre le sort de toutes ces laideurs.

Attends la floraison, tu n'as vu que le germe;
Le fruit sera fidèle à ton pressentiment.
Dieu qui sema le grain veut le mener à terme;
Conçut-il l'univers pour un avortement?

L'homme s'agite en vain, débile créature;
La vérité résiste à ses haines d'un jour;
Il n'a pu réussir à gâter la nature...
Va! tout s'accomplira dans un immense amour.

En ce joyeux désert, prends donc ta part de joie:
Chaque oiseau, chaque fleur, chante un hymne à l'été,
Le noir sapin se dore et le rocher flamboie;
L'eau brille et te sourit dans sa limpidité.

Savoure, ici, la vie; ailleurs tu la dévores;
Et durant que ton corps, doucement rajeuni,

Dans ces tièdes parfums, la boit par tous les pores,
Que ton âme à longs traits s'abreuve d'infini.

Appelle à toi d'en haut, d'en bas, de tout l'espace,
Tous ces vagues esprits peuplant l'immensité,
Tous ces germes flottants sur la brise qui passe
Fais-leur produire en toi la vie et la beauté.

Aspire avidement toutes les harmonies :
Comme un troupeau lâché dans la prairie en fleurs
Fatigué de l'étable et des herbes jaunies,
Moissonne les clartés, les accords, les couleurs.

Alors, sentant la vie en toi qui surabonde,
Sors de ton propre cœur, fuis d'énervants sommeils,
Et darde ta pensée aux quatre coins du monde,
Et va saisir ton dieu par delà les soleils.

Poursuis dans cet azur une libre carrière;
décret au penseur n'y barra le chemin.
peux à l'infini nager dans la lumière,
Sans y choquer ton aile à nul obstacle humain.

Qu'importe à ton esprit, si dans un coin du globe
Quelques valets impurs s'érigent en tyrans?
Ton vol sur ces hauteurs à leurs lois se dérobe;
Nul d'entre eux n'y salit tes yeux indifférents !

Reviens donc habiter en ce monde paisible
Où rien ne trouble l'œil et ne clôt l'horizon,
Où tu sens l'impalpable, où tu vois l'invisible,
Où Dieu seul t'enveloppe et borne ta raison.

III

Déjà le soir ! — « Enfants, votre nid vous rappelle ;
Rentrons, mes chers petits, sous l'aile maternelle. » —
Et là-bas dans les prés, là-haut parmi les bois,
Mille échos argentins répondent à ma voix.
La jeune bande accourt. — « O mes folles abeilles,
Quelle moisson de fleurs à remplir des corbeilles !
En voilà pour couvrir tous ceux que vous aimez.
Nouez d'un triple jonc ces faisceaux embaumés.
Préparez une offrande à l'autel domestique :
Chaque cellule aura sa guirlande rustique ;
Et, devant le berceau du joyeux nouveau-né,
Chaque portrait d'aïeul en sera couronné.
Marchons ! le soleil baisse et l'âtre se rallume.
Là-bas, de ce chalet voyez le toit qui fume ;
A la voix du berger, voyez ce grand chien roux
Ramenant les brebis plus dociles que vous.
Les chemins sont pierreux ; avant que la nuit gagne,
Tâchons d'atteindre, au moins, le pied de la montagne. »

On part ; les plus petits trottent à qui mieux mieux ;
Autant que le matin, le soir sera joyeux.
Les pâtres, les bouviers à la troupe connue
Dans leur rude patois donnent la bienvenue.
Tous ces pauvres hameaux ont pour nous même accueil :
Un groupe curieux sourit sur chaque seuil ;
D'un bonsoir amical tout passant nous accoste ;

Le salut au salut allègrement riposte.
Il faut, plus d'une fois, appelés par nos noms,
Conter notre journée et d'où nous revenons :
« Quoi ! de si loin ! Si grands et si forts à cet âge !
C'est qu'ils ont respiré le bon air du village. »
Et chez maint laboureur, vieil ami du manoir,
Nous goûtons en trinquant le vin et le pain noir.
Aimez à vous asseoir à ces tables champêtres ;
Respect aux laboureurs, enfants, comme aux ancêtres !
C'est le sol nourricier ; c'est sous leur chaume obscur
Qu'avant de naître illustre un sang se garde pur.
Quand le temps a vaincu, sans lui demander grâce,
C'est là que noblement vient finir une race ;
Plutôt que de subir sous un joug détesté
De serviles honneurs au prix de sa fierté.
Mais voici la maison, — inquiète, sans doute ; —
La fenêtre est ouverte, on observe la route ;
Courez ! on nous répond ; on entend nos hourras ;
Un groupe est sur le seuil, et l'on nous tend les bras :
« C'est vous ! il est bien temps ! il fait presque nuit close !
A demain les récits, qu'on soupe et se repose. »
Et malgré tout, il faut, maîtres et serviteurs,
Recevoir longuement nos baisers et nos fleurs.
Le sommeil les a pris, c'est fait, plus un ne bouge,
Mais sur le blanc chevet, voyez ce front tout rouge !
On va jusqu'au matin rêver, revoir encor
Les grands bois, les prés verts semés de boutons d'or,
Et l'on voyagera dans quelque monde étrange
Près du jeune Tobie accompagné d'un ange,
Et la nuit tout entière, en des tableaux charmants,
Reproduira du jour les mille enchantements.

IV

Toi, retourne au devoir, la trêve est écoulée.
Armé de cette paix, rentre dans la mêlée.
Sans jamais pardonner aux bassesses du jour,
Conserve, en ta colère, un cœur rempli d'amour.
Porte toujours présent, parmi la foule impure,
Le dieu qui te parlait, dans la sainte nature;
Et, sous le joug commun qui va peser sur toi,
Garde à la liberté ton indomptable foi.
Tu viens, sur ces hauteurs où la vie est si belle,
Tu viens de respirer l'esprit qui renouvelle,
Et dans l'œuvre de Dieu tu sens, avec transport,
Ce qu'elle a de paisible et ce qu'elle a de fort.
Demande pour ton cœur non le repos vulgaire,
Mais la sérénité dans l'éternelle guerre;
Ouvrier toujours calme et toujours agissant,
Pareil à la nature aux mains du Tout-Puissant.
Tu sais, dans le désert, sous le frêne et l'érable,
La source aux froides eaux qui rend invulnérable,
Le buisson flamboyant où Dieu se laisse voir,
Ce qui donne l'oubli, ce qui donne l'espoir.
Va donc, dans le mépris de ces grandeurs d'une heure,
Instruit de ce qui passe et de ce qui demeure,
Plein de ce large amour qu'on rapporte des champs,
Va mériter encor la haine des méchants.

Des montagnes du Forez. Mai 1863.

II

PETITE FLEUR

SUR MA FENÊTRE

Petite fleur, sur ma fenêtre,
Dans ce champ long d'un demi-pas,
Fleuris pour consoler ton maître
Du grand jardin que je n'ai pas.

Lorsque accoudé sur mon pupitre
Tout à coup, je vois, en rêvant,
Le soleil qui dore ma vitre
Et ta tige qui tremble au vent;

Quand je t'arrose feuille à feuille;
Quand, pour t'admirer de plus près,
Soir et matin je me recueille
Penché sur ton berceau de grès;

Adieu ville, adieu prison noire
Où rôdent les esprits méchants;

Adieu le livre et l'écritoire!
Mon cœur a pris la clef des champs.

Je passe, en rêve, au pied des haies,
Des nids joyeux j'entends la voix;
Couché sous les hautes futaies,
J'aspire encor l'odeur des bois.

Je retrouve en pleine verdure
Les sommets d'où je t'apportai;
Un petit coin de la nature
M'a rendu son immensité.

Dans cette branche de bruyère,
Dans un seul brin d'herbe jauni,
Je vois la beauté tout entière,
La grandeur de l'être infini.

Le monde à mes yeux se déploie :
Et, si mince qu'y soit ma part,
Une fleur suffit à la joie
De mon âme et de mon regard.

Je songe à des jardins célestes..
En vain mon champ me futô té;
Petite fleur, si tu me restes,
Dieu ne m'a pas déshérité.

Octobre 1864.

III

UN

ENTRETIEN AVEC CORNEILLE

I

Devant ces deux portraits que j'invoque sans cesse,
Dans ma chambre où, le soir, un groupe aimé se presse,
Les enfants, à ma voix doucement apaisés,
Avaient dit leur prière et reçu nos baisers.
Resté seul, j'essayais d'utiliser ma veille;
Les cris joyeux chantaient encore à mon oreille :
Mais l'ennui, ce jour-là, mille poids étouffants,
Avaient résisté même au baiser des enfants.

L'ombre des mauvais jours, la crainte des jours pires,
Passaient entre mon cœur et ces jeunes sourires;
Devant ce cher soleil voilé d'un crêpe noir
Les spectres de mes morts étaient venus s'asseoir.
J'avais froid dans les os; le brouillard de novembre

Semblait percer les murs et pleuvoir dans ma chambre.
Incapable d'effort, étendu près du feu,
Je m'écoutais souffrir sans pouvoir prier Dieu.
Sombre, amer, je songeais, cédant presque à l'envie,
A ces âpres détours du combat de la vie
Où va mon pauvre esprit, si souvent abattu
Sous le corps douloureux dont il s'est revêtu;
Tel qu'un frêle soldat qui, dans sa main trompée,
Saisirait un roseau quand il cherche une épée;
Et devant le destin, sans plus noble souci,
J'allais demander grâce et me rendre à merci.

Mais, le stoïque honneur s'efforçant à renaître,
Comme un secours certain je pris ton livre, ô maître!
J'allai, de page en page, aspirant au travers
La moelle de lion qu'on suce dans tes vers.
J'évoquais, j'écoutais ces âmes surhumaines
Faites d'après ton âme et bien plus que romaines.
Horace m'avait dit en ses mâles adieux :
« Faites votre devoir et laissez faire aux dieux. »
Polyeucte, inspiré des grâces du baptême,
S'armant contre la mort et Pauline elle-même,
D'éternelles clartés illuminait mon cœur;
J'en étais à ces vers, à ce cri du vainqueur :

« Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir. »

Ayant lu, tout mon sang bouillonnait, j'étais ivre;
Pour la centième fois mes pleurs mouillaient ce livre;

Et, la main sur mes yeux, j'attendis longuement
Sans que rien dissipât mon éblouissement.

Enfin je me levai ; la chambre tout entière,
Comme au plus grand soleil éclatait de lumière ;
Et, devant moi, le maître évoqué si souvent,
Le maître était debout, le maître était vivant !

Simple et rude en son air, fort et de haute taille,
Il semblait au discours moins prompt qu'à la bataille.
Pauvre dans son costume, il ne me cachait point
Les trous de ses souliers et ceux de son pourpoint ;
Et jamais prince ou roi, de la plus fière mine,
N'eut tant de majesté sous la pourpre ou l'hermine.
Je le vois sans terreur comme l'un d'entre nous ;
Mais, frappé de respect, je tombe à ses genoux.
Lui, bon e familier, me relève et m'embrasse,
Me fait asseoir et va s'asseoir lui-même, en face,
Dans mon vieux fauteuil droit, très dur et très ancien,
Datant du *Cid* peut-être, et qu'il prend pour le sien;
Là, devant mes tisons, durant toute une veille,
Moi, chétif j entendis parler le grand Corneille.

II

« A quoi bon de ma voix implorer le secours,
Si par tes actions tu mens à nos discours ;
Si tu n'as su trouver, toi nourri de mon livre,
Dans l'heur de mieux penser la force de mieux vivre ;

Si le mâle entretien de tant d'esprits fameux
N'a pu te faire une âme indomptable comme eux?
Ta muse a des fiertés; tu n'as que des faiblesses;
Ose encor nous prêcher des dieux que tu délaisses
Et prétendre aux sommets, du fond de ta langueur,
Et colorer tes vers d'une fausse vigueur!
Honte au mol histrion, au poète frivole,
Dont toute la vertu se dissipe en parole;
Qui s'exalte en son livre et qui s'abaisse ailleurs,
Et qui ne vaut pas mieux que ses vers les meilleurs!

« On t'a dit que notre art, pareil à l'art des femmes,
Est chargé d'assoupir et d'enchaîner les âmes,
D'étouffer sous les fleurs les courroux généreux
Et d'orner les loisirs et l'ennui des heureux.
La perle, assurent-ils, naît d'une maladie,
Et c'est des cœurs malsains que sort la mélodie;
Et pour eux le chanteur est le plus accompli
Qui sait mieux leur verser la folie et l'oubli.
Ah! s'il faut qu'un poison coule au lieu d'un remède,
De la source où buvaient Rodrigue et Nicomède;
Si vous rabaissez tous au métier qui prévaut
Cet art sacré des vers que j'ai porté si haut...
Comme des tréteaux vils sous une danse obscène
Croulent ces blocs d'airain dont j'ai fait votre scène,
Et ce mâle français qu'on ne veut plus savoir,
Langue de la raison, de l'honneur, du devoir!
Toi, retiens ce conseil de notre tête-à-tête :
On n'est qu'un baladin et non pas un poète,
Quand des grâces d'un vers gémissant ou moqueur
On a charmé l'esprit sans agrandir le cœur;
Quand, plus haut dans la force et vers le bien qu'on aime,

On n'a pas emporté ses lecteurs et soi-même;
Quand jamais on n'osa, tout seul, en plein soleil,
De la vigueur d'un acte appuyer le conseil.

« Je le sais, une vie, une vertu sans tache,
Plus qu'un poème, hélas! sont une lourde tâche!
C'est pourquoi je t'exhorte et je viens, mon enfant,
Poser sur ta faiblesse un bras qui te défend.
Tu souffres et tu crains, et l'avenir t'effraie,
Et bien près de ton cœur j'aperçois une plaie;
Tu souffres dans ta chair, ta vigueur se flétrit;
L'argile de ton corps pèse sur ton esprit.
Eh bien, c'est là l'épreuve où l'homme enfin s'atteste!
Tu peux vouloir encor, ta liberté te reste;
Si, même en se courbant sous les maux entassés,
On marche et l'on suffit au devoir, c'est assez.
Le devoir! il n'admet ni douleur, ni faiblesse;
Mais Dieu nous le mesure aux forces qu'il nous laisse;
D'humbles mourants, à l'heure où rien n'est plus debout,
Ont pu, d'un seul regard, l'accomplir jusqu'au bout.

« Tu souffres, tu te plains, il faut qu'on te soutienne!
Souffrir, et qu'est-ce donc pour une âme chrétienne?
Qu'est-ce que la douleur dont l'assaut t'a surpris?
Un rapide combat dont Dieu même est le prix.
Nous souffrons, nous semons; c'est la mort qui recueille,
Qui des moindres vertus ne perd pas une feuille;
Qui pèse chaque effort, qui compte chaque pleur...
La mort n'abolit rien, excepté la douleur.
Quand la terre s'enfuit et quand le ciel demeure,
Qu'importe une tourmente et des soucis d'une heure!
Qu'importe au fier oiseau l'aspérité du sol

Qu'il effleure du pied, prêt à prendre son vol!
Des lois, des dieux, des mœurs, ton siècle impur se joue :
A nous qui fendons l'air, qu'importe cette boue!
Passons, les yeux fixés sur nos sommets chéris;
Ne touchons à ce temps que par notre mépris.

« Le poste de l'honneur est près de ce qui tombe.
Mais sur nos droits blessés ne fermons pas la tombe;
Tant qu'une arme nous reste et tant que nous vivons,
N'avouons pas vaincu le Dieu que nous servons.
Même à cette heure encor, la parole est un glaive!
Qu'un poète se dresse et qu'une voix s'élève!
Moi, sujet de Louis, paisible homme de bien,
Je voudrais aujourd'hui parler en citoyen :
Comme jadis, soldat de Brute et de Pompée,
Chez les derniers Romains j'aurais porté l'épée;
Comme aux pieds de Jésus, prompt à dire : « Je crois : »
Chez les premiers chrétiens j'aurais porté la croix.

« Toi donc, qui vis saigner d'une injure mortelle
L'ancien honneur avec la liberté nouvelle,
Fidèle à tous les deux, et luttant pas à pas,
Blessé, vaincu, mourant, ne te résigne pas.
Accepte avec orgueil l'oubli, la solitude;
De ton âme, avant tout, fais ton unique étude;
De ce champ de bataille on ne peut te bannir.
Travaille sur toi-même à fonder l'avenir.
Les épines s'en vont aussi bien que les roses!
Mais, au bout de l'épreuve, il nous reste deux choses
Par où nous recevons le prix de nos combats.
Notre âme dans le ciel, notre nom ici-bas.
Va! le moindre écusson a son modeste lustre;

Et, sans espoir de gloire et d'avenir illustre,
L'honnête homme expirant que la vie a déçu
Peut rendre, au moins, son nom pur comme il l'a reçu.

« Un nom! pourquoi l'orgueil de ce hochet suprême?
C'est que ton nom, mon fils, est bien plus que toi-même :
C'est le sang des aïeux souillés ou triomphants :
C'est ton père qui doit revivre en tes enfants;
C'est, pour eux, l'aiguillon salutaire ou funeste;
C'est ta honte, à leur front, ou ta vertu qui reste.
Fais donc que tes aïeux soient fiers de se revoir
Dans l'acier de ton nom comme en un pur miroir.
Fais qu'au moins pour tes fils, ce nom ait un prestige;
Fais-en l'arrêt fatal, la loi qui les oblige,
L'inflexible précepte et l'astre au firmament
Que chacun d'eux consulte et suive à tout moment,
Qui sur eux veille, aux jours d'épreuve, au temps prospèr
Comme a veillé sur toi le regard de ton père.

« Travailler à son nom, ciseler de sa main
Cette image qui doit nous remplacer demain;
L'illuminer des feux de notre foi chrétienne,
C'est l'œuvre de tout homme, et surtout c'est la tienne!
C'est la nôtre, à nous tous qui portons le flambeau,
Poète! et qui marchons à la quête du beau,
Qui veillons, sans un jour, sans une heure paisible,
Pour faire à tous les yeux éclater l'invisible;
Pour faire pénétrer, écrite en mots vainqueurs,
La parole de vie au fond de tous les cœurs.

« Qu'importe donc un mal prêt à finir! qu'importe
Si dans ton corps brisé ton âme est la plus forte;

Si, malgré les fardeaux que tu sens s'alourdir,
Ton âme et ton honneur peuvent encor grandir! »

III

Il dit, je m'élançais plein d'une foi profonde,
Pour baiser cette main créatrice d'un monde;
Il avait disparu, mais laissant après lui
Ces clartés du devoir mortelles à l'ennui.

Du réduit, visité par ce dieu domestique,
Le plafond rayonnait clair comme un ciel d'Attique.
D'air pur et de soleil et de fraîches senteurs
Je m'y trouvais baigné, comme sur les hauteurs;
Et les maux de mon corps, nés des peines de l'âme,
Oubliés tout à coup, fondaient à cette flamme.
Tout brillait sur ces murs sombres auparavant;
Tout s'était mis en fête et tout semblait vivant;
Tout mon vieux mobilier semblait rajeuni d'aise;
Un aïeul souriant occupait chaque chaise;
De la table où j'écris sortaient de chères voix,
Et mes livres aimés parlaient tous à la fois.
Je cherchai du regard les yeux que je consulte,
Les deux portraits sacrés à qui je rends mon culte.
Ma mère avait toujours, mais sans verser de pleurs,
Son doux visage empreint de célestes douleurs.
Plus ardent que jamais, le feu de la prière
Rayonnait de sa face et de son âme entière
Pour le rachat des siens toujours prompte à s'offrir,

Elle semblait encore demander à souffrir.
Pareil aux grands aïeux, à ces vieux chefs de race,
Sculptés du même airain que don Diègue et qu'Horace,
Qui, pour vivre plus fiers, ont vécu sans bonheur,
Qui n'ont d'autre souci, d'autre bien que l'honneur,
Qui pour les droits vaincus s'immolent sans murmure
Et meurent en soldats, debout dans leur armure...
Mon père, au front serein, mais non sans quelque orgueil,
Confirmant ce discours du geste et du coup d'œil,
Songeait qu'ayant toujours marché la tête haute,
Sa maison n'était pas indigne d'un tel hôte,
Et, de sa ferme voix qui m'a tant consolé,
Me disait dans mon cœur : « C'est moi qui t'ai parlé. »

Novembre 1861.

IV

ADIEU, JARDIN !

Voici l'automne, adieu les fleurs !
Que faire en un jardin sans roses
Où sifflent des vents querelleurs?
Restons au logis, portes closes ;
Voici l'automne, adieu les fleurs !

Voici l'automne, adieu les fleurs !

La terre en vain cherche à sourire;
Les soleils sont froids et railleurs,
Les cœurs n'ont plus rien à se dire.
Voici l'automne, adieu les fleurs!

Voici l'hiver, vendange est faite;
Cuve et pressoir vont s'épuiser.
L'ivresse est au bout de la fête.
Plus un raisin, plus un baiser;
Voici l'hiver, vendange est faite.

Voici l'hiver, vendange est faite.
Le givre a blanchi nos buissons;
Du chêne il effeuille la tête;
Plus de nids et plus de chansons!
Voici l'hiver, vendange est faite.

Eh bien! adieu, vigne et forêt,
Jardin sans fleurs, soleil sans flamme;
Rentrons dans l'asile secret,
Et visitons enfin notre âme;
Adieu, jardin, vigne et forêt!

Adieu, jardin, vigne et forêt!
J'aperçois, dans un monde immense,
Où la nature disparaît,
Tout un printemps qui recommence;
Adieu, jardin, vigne et forêt!

Novembre 1859.

V

LA PREMIÈRE NEIGE

Dans mon verger clos de buis,
Où je puis
Tout surveiller de ma chambre,
Mes deux pommiers — quel malheur ! —
Sont en fleur...
Et nous touchons à novembre.

Un caprice, un faux réveil
Du soleil
Au printemps leur a fait croire ;
Et les fleurs imprudemment,
Un moment,
Ont blanchi l'écorce noire.

Mes pêchers, mon grand souci,
Vont ainsi
Rougir dans la matinée
Et perdre, à ce jeu trompeur,
J'en ai peur,
Leurs fruits de toute une année.

Mais un vent souffle du nord,

Apre et fort,
Et les avertit du piège.
Tout mon jardin réservé
Est sauvé!
Voici la première neige.

Tombe, ô neige! et tiens couverts
Les blés verts,
L'espoir des moissons prochaines;
Étends sur eux le duvet
Qui revêt
Déjà le front des vieux chênes!

Viens marquer son dernier jour
A l'amour;
Arrête une folle sève :
S'il s'est trompé de saison,
En prison
Viens clore aussi mon doux rêve!

Sur mes cheveux tu descends;
Je t'y sens,
O neige! et je m'en étonne.
Le soleil était si chaud!...
Il le faut,
Dis-moi bien que c'est l'automne,

Novembre 1859.

VI

POST TENEBRAS LUX

L'espace est envahi par une ombre glacée
Où tremblent les contours de la forme effacée ;
Et la brume automnale, éteignant les couleurs,
Jette sur tous les fronts ses livides pâleurs.
Les arbres, les grands bœufs, les bouviers sur le chaume,
Tout prend sous ces vapeurs un aspect de fantôme ;
Tout s'enfonce et tout fuit : dans l'âtre le grillon,
Le corps dans le tombeau, le grain dans le sillon,
La bête des forêts au fond de sa caverne.
Dans l'opaque horizon plus d'astre qu'on discerne ;
Sous un vague linceul tout l'univers s'endort :
Voici la nuit, voici l'hiver, voici la mort.

Puisque tout doit passer par cette porte sainte,
Pourquoi gémir, pourquoi ce trouble et cette crainte ?
Dans la nuit maternelle un instant rappelés,
Couchons-nous hardiment pour en sortir ailés.
La nuit ouvre aux douleurs son sein paisible et morne.
Laisse-toi donc flotter sur cette mer sans borne
Où glissent, comme toi, sans le secours des vents,
Ces spectres indécis qui furent les vivants.
Plonge-toi dans la mort, car la mort est féconde ;

Tout ce qui doit reluire est lavé dans son onde.
C'est du sein de la nuit que le jour nous est né;
Ce que la nuit reprend, la nuit l'avait donné.
Tous ces pâles débris, couvés par les ténèbres,
Ces germes sortiront de leurs berceaux funèbres.
Toi, larve ambitieuse aspirant au soleil,
Accepte, enfin, l'hiver, et l'ombre et le sommeil;
Viens dormir dans ma nuit propice à toute chose;
Moi, la mort, je guéris et je métamorphose;
Tout l'univers se fie à mes sages lenteurs,
Et rentre avec amour dans mes flancs créateurs.

Novembre 1864.

VII

LE NID DE LA MUSE

— « Où donc la Muse? Où survit-elle
A tous les dieux qui ne sont plus?
Où donc sa retraite immortelle
Ouverte à de rares élus?

Faut-il l'attendre auprès des hommes.
Aux lieux que j'aime, où j'ai souffert?
Loin, bien loin du monde où nous sommes,
Faut-il la chercher au désert? » —

Partout, chez l'homme et dans les choses,
Sur la cime, au creux du ravin,
Dans les cyprès, autour des roses,
Partout, chante l'oiseau divin.

Sur la bruyère en chasseresse,
En glaneuse au bord des sillons,
Sous le bandeau de la prêtresse,
Sous la pourpre et sous les haillons;

Dans la paix et dans la tourmente,
Aux jours de deuil, aux jours d'espoir,
Oui, la Muse est partout présente,
Et sourit à qui sait la voir.

Mais, après maintes nuits d'étude,
Peut-être, ô pâle amant de l'art,
Dans la foule ou la solitude,
Elle n'est, pour toi, nulle part.

Sous ses parures les plus belles,
Tu peux, dans son plus frais jardin,
Toi qui l'attends, toi qui l'appelles,
La coudoyer avec dédain,

Si, dans ta jeunesse ignorée,
Tu ne la vis amante ou sœur;
Si Dieu ne te l'a pas montrée
A ton foyer et dans ton cœur.

Mai 1864.

VIII

LA TOUR D'IVOIRE

POÈME

I

CONSEILS D'ERMITE

LE CHEVALIER, UN ERMITE.

L'ERMITE

Par tous les noirs esprits cette route est hantée;
Évite, ô chevalier, la forêt enchantée,
Fuis les sentiers couverts, fuis l'ombre de ces monts
Où, sous des traits charmants, rôdent d'affreux démons.
Va livrer tes combats dans ces heureuses plaines
Où la palme fleurit aux mains des châtelaines.

LE CHEVALIER.

J'accomplis un serment qui m'entraîne plus loin;
La palme que je veux se cueille sans témoin.
Par cette harpe d'or, par cette armure noire,
J'ai juré de gravir jusqu'à la Tour d'Ivoire.

Je fuis tout faux honneur et tout laurier banal;
Je veux voir l'invisible et boire au Saint-Graal.
Trouvère et chevalier, loin de ces molles fêtes,
J'aspire à des amours, à des gloires parfaites.
Mais toi-même, ô vieillard si prudent et si vert,
Que fais-tu, seul, dans l'ombre, au bord de ce désert?
Et pourquoi, si tu crains qu'un jeune homme y périsse,
Braves-tu, d'aussi près, la forêt tentatrice?

L'ERMITE.

Je vis là pour l'exemple et l'avertissement.
Revenu de ces bois, où chaque fleur nous ment,
J'ai connu, j'ai quitté les villes infécondes;
Et je veille aujourd'hui, seul entre ces deux mondes,
Aimant et fuyant l'homme, et me ceignant les reins
Pour marcher sans repos vers le Dieu que je crains.
Devant ce faux Eden, prodigue en remontrances,
Je guéris les rêveurs des folles espérances.

LE CHEVALIER.

Des pèlerins tremblants reste le conseiller;
Timide voyageur, moi je suis chevalier;
Pour finir l'aventure à tes mains échappée,
J'aurai, de plus que toi, ma harpe et mon épée.

L'ERMITE.

Plus heureux et plus pur, instruit par mes revers,
Frappe de plus grands coups, chante de plus beaux vers!
J'ai reçu comme toi l'éperon et l'écharpe;
J'ai fait sonner le fer, j'ai fait gémir la harpe;
J'ai fouillé longuement la mystique forêt;
De ses plus noirs détours j'ai percé le secret.

Assisté d'un regard, qui m'éclairait dans l'ombre,
J'ai vaincu des géants et des hydres sans nombre;
Mainte fée au désert m'a conduit pas à pas;
J'eus des guides charmants et je n'arrivai pas;
Où donc le Saint-Graal, où donc la Tour d'Ivoire?
Je ne les vis qu'en rêve et j'ai cessé d'y croire.

LE CHEVALIER.

Je ne les vis qu'en rêve et j'y croirai toujours!
Peut-être arriverai-je avec d'autres secours:
Ces lieux, purgés par toi de tant d'hôtes étranges,
Libres de leurs démons, me réservent leurs anges.

L'ERMITE.

Elles ont disparu des arbres et des fleurs
Celles que j'invoquais et qui séchaient mes pleurs;
Elles ont disparu des lacs et des fontaines
Celles qui m'apportaient le remède à mes peines.
Chassés par les hivers des prés et des buissons,
Les oiseaux de mon cœur ont fini leurs chansons.
Je les ai vues mourir toutes les bonnes fées,
Toutes les blanches mains qui nouaient mes trophées;
Et les dragons hideux, plus nombreux que jamais,
Rampent dans les vallons, hurlent sur les sommets;
Plus nombreux que jamais, au bord des précipices,
Les pâles nécromans forment leurs maléfices.

LE CHEVALIER.

Tu t'es lassé trop tôt ou tu crains le péril.
Tu me parles d'hiver et je suis en avril,
Et des oiseaux joyeux j'entends les symphonies!
N'as-tu pas offensé quelqu'un des bons génies;

Savais-tu quels présents nous leur devons offrir,
Quels mots mystérieux les forcent d'accourir?
N'as-tu pas, incrédule à quelque fée absente,
Méconnu la plus belle et la plus bienfaisante?

L'ERMITE.

La reine des forêts, m'attachant son collier,
Titania me prit, un soir, pour chevalier,
Titania qui veille autour des jeunes plantes,
Rend les eaux, à son gré, plus vives ou plus lentes,
Flotte au milieu des airs sur de molles odeurs,
Et des soleils d'été corrige les ardeurs.
J'ai reconnu ses lois, et j'ai vaincu, par elle,
Les hôtes les plus fiers de la forêt rebelle.
Du printemps à l'automne elle a reçu mes vœux.
C'est elle qui répand l'or sur les blonds cheveux,
Les roses sur la joue et sur les seins la neige;
Qui prolonge aux amours les nuits ou les abrège;
Et régit d'un caprice altier, tendre ou moqueur,
Tous ces charmes des yeux, les souverains du cœur.

Dans ses palais d'azur j'ai consulté Morgane;
J'ai suivi, jeune encor, son sillon diaphane:
Celle qui porte au doigt d'impalpables aimants;
Qui des globes sacrés conduit les mouvements;
Qui mesure et décrit les bonds de la pensée;
Entre les infinis tient l'âme balancée;
Forme entre les humains et les filles du ciel
Ces nœuds puissants, tressés dans l'immatériel;
Dicte au pâle inspiré les hautes mélodies,
L'enlève et le soutient sur ses ailes hardies
Et berce le songeur dans un monde enchanté

Où le rêve est plus vrai que la réalité.
Guidé par elle, en vain je me suis mis en quête :
Jamais la blanche Tour n'a laissé voir son faîte.

J'ai pris dans la forêt par un autre chemin :
Urgèle m'a saisi de son ardente main.
J'ai volé sur son char, traîné par des panthères ;
J'ai bu l'enivrement de ses baisers austères ;
Elle a plongé mon cœur du volcan au glacier,
Et de ma bonne armure elle a trempé l'acier.
J'ai goûté, sur ses pas, dans les nuits ténébreuses,
J'ai goûté les amours, les haines vigoureuses.
J'ai cru, par elle, amant sauvage et furibond,
Aux créneaux de la Tour m'élancer d'un seul bond ;
Mais loin du but j'errais dans la forêt sacrée,
Et m'éveillais, encor hésitant sur l'entrée.

D'autres guides, ainsi, terribles ou charmants,
M'ont perdu, m'ont lassé de leurs enchantements.
J'ai voulu, maintes fois, recommencer l'épreuve :
Un esprit m'appelait dans l'antre, au bord du fleuve.
Ange, ou fée, ou démon, tous ceux en qui j'ai cru,
M'ont laissé sur la route, et tous ont disparu.

LE CHEVALIER.

Ces brises du printemps, ce soleil qui m'enivre,
Mes yeux charmés de voir, mon cœur charmé de vivre,
Le murmure qui court sur cette harpe d'or,
Tout me dit qu'en ces bois la fée habite encor :
J'ai vu luire un éclair sous leur ombre éternelle ;
Tu n'as pas su trouver ce qui se cache en elle.

L'ERMITE.

J'ai revu ces forêts, je les parcours en vain,
Plus une fée, une âme, un seul hôte divin!
Mon appel sans écho meurt sur le roc aride,
Et mes deux bras ouverts se ferment dans le vide;
Chaque pas, cependant, réveille un ennemi,
Quelque serpent tardif sous la feuille endormi.
Des mille êtres, cachés dans l'épaisse verdure,
Nul ne s'annonce à moi que par une blessure.
Du sang des noirs dragons, que j'ai frappés du fer,
Des monstres sont éclos pires que ceux d'hier.
Les vampires affreux, les tarasques, les goules,
Sous des arbres saignants s'y promènent en foule.
Les pâles nécromans ont repris le pouvoir :
La main ne peut toucher ce que l'œil a cru voir;
Chaque ange est un démon, chaque source un piège.
Inventant chaque jour un nouveau sortilège,
La noire Mélusine, à travers les halliers,
Conduit jusqu'à son antre et perd les chevaliers;
Et, s'armant des trésors de ses sœurs étouffées,
Règne seule et survit entre toutes les fées.
Combien de ces vaillants, tous jeunes et joyeux,
Tous remplis, comme toi, d'espoirs ambitieux,
J'ai vu, s'étant juré l'impossible conquête,
Entrer dans la forêt comme pour une fête!...
J'aurais bientôt compté ceux qui sont revenus,
Tous vieux, hagards, souillés, sans armes, les pieds nus,
L'un pétri d'ironie et l'autre de blasphème,
Aussi tristes que moi, flétris, n'osant plus même
Nommer la blanche Tour objet de leur ardeur,
Et niant le soleil, l'amour et la pudeur.

Et moi je dis : Si bons que soient l'homme et le glaive,
Du trésor tant cherché la conquête est un rêve,
Un prétexte aux chansons de geste, aux doux romans,
Un piège des démons et des vils nécromans.
Insensé qui s'y prend et court cette aventure!
J'en sauvai ma raison, du moins, et mon armure ;
Au plus prochain moustier, me confessant vaincu,
J'ai voué mon haubert, ma lance et mon écu ;
Pour punir mon orgueil, je montre ici ma plaie ;
J'y veux vieillir, propice à tous ceux que j'effraie,
Essayant d'écarter du voyage fatal
Ceux qui rêvent de voir, de toucher l'idéal.

LE CHEVALIER.

Par la Vierge et les saints, par la foi qui me porte,
De ce monde interdit je franchirai la porte ;
Je ferai de mon bras, je verrai de mes yeux,
Ce que d'autres ont fait, ce qu'ont vu nos aïeux.

L'ERMITE.

Pauvre inconnu, qui n'as ni renom ni devise,
Va tenter l'impossible et que Dieu te conduise !

II

APRÈS BATAILLE

Le voilà qui chevauche à travers la forêt,
Vigilant, le cœur haut et la lance en arrêt ;

Il va dans l'inconnu des bois, des chemins sombres,
Fuyant tout ce qui luit, scrutant les lieux pleins d'ombres,
Devinant sous les fleurs la guêpe ou le poison,
Craignant l'œil trop ami qui brille hors de saison.
Il ne veut rien toucher que du bout de ses armes,
Résolu d'être aveugle et sourd à tous les charmes,
Tant qu'aux sûres clartés d'un infaillible amour
Son cœur n'aura pas vu s'ouvrir la blanche Tour,
Sans risquer de confondre, en cueillant quelque ivraie.
La beauté décevante avec la beauté vraie.

Il va ; les noirs esprits, l'éprouvant de leurs coups,
Cachés sous mille aspects, rôdent comme des loups.

« Chevalier, vois mes fleurs. » murmure ici la branche.
« Vois mon duvet soyeux, » lui dit l'hermine blanche.
« Cueille mes raisins mûrs, » ajoute un cep grimpant.

— « Je flaire le poison et je vois le serpent. »

« Guerrier, sous ce beau frêne, après ta rude course,
Vois ma fraîcheur, et bois de mes eaux, » dit la source,
« Chevalier, » dit le lac qu'il côtoie en chemin,
« Descends, je te convie aux délices du bain. »

— « Mon sang et ma sueur, c'est mon bain sous l'armure. »
Un miel coule du chêne et la ruche murmure :
« Prends ce rayon doré. »

— « Ton miel est vite aigri ;
Le pain et le calice en partant m'ont nourri. »

« Guerrier, qui cours si vite aux nobles entreprises.
Cueille, en passant, au bord du panier, ces cerises. »
« Ami, voici ma cruche et goûte de ce lait. »
« Ami, voici mes fleurs, prends celle qui te plaît. »

— « Je ne veux rien de vous, dames et pastourelles ;
Passez ! j'accepterais si vous étiez moins belles.
L'enfant au chapelet, vous qui ne m'offrez rien,
Recevez le salut d'un chevalier chrétien. »

C'étaient, à chaque pas, tentations pareilles,
Complot malicieux des fruits, des fleurs vermeilles.
Mais, toujours attentif, à travers vaux et monts,
Le guerrier déjouait les ruses des démons ;
Tous, il les devinait sous leurs multiples formes ;
Tous il les écartait, lutins, dragons énormes,
Ou de sa bonne lance ou d'un signe de croix.
Nuit et jour, sans sommeil, il marchait par les bois :
Ni la rose en berceaux sur les tapis de mousses,
Ni les fines odeurs, ni les paroles douces,
Rien n'arrêtait ce preux pour l'idéal armé,
Fors le devoir d'aller en aide à l'opprimé.

Là-bas, dans ce vallon, quels soupirs lamentables
Percent l'épais rideau des ifs et des érables ?
Ce soleil est si pur, ces lieux sont si charmants !
Quel bruit de pleurs mêlés à des ricanements ?
Suspends, bon chevalier, ton voyage et ton rêve ;
Pour tous les malheureux tu dois tirer le glaive.
Il court, il a pris, seul, libre de son cheval,
Le sentier tortueux qui plonge au fond du val.
Sur un tertre moussu d'où filtre une fontaine,

Les pieds scellés au roc par une étroite chaîne,
Une femme est debout, presque enfant, et se tord
Dans les convulsions d'un impuissant effort.
Trois nains velus, dont l'arc a pour flèche une aiguille,
De mille et mille traits percent la pauvre fille;
Et six dogues affreux, noirs, hérissés, grondants,
Sont découplés contre elle et lui montrent les dents.
Sa mort est sûre, horrible. Une méchante fée,
Sur un dragon assise et de serpents coiffée,
Mélusine, ivre, heureuse au spectacle du mal,
Excite encor les chiens de son rire infernal.
L'enfant est du village, elle a jupon de bure;
Sa coiffe de linon cache un peu sa figure;
Ses bras et ses pieds nus, son cou brun et vermeil
Ont reçu largement les baisers du soleil.
Pour seul bijou, formant sa parure discrète,
Un rosaire de buis pend sur sa gorgerette.
Elle appelle en pleurant et prie avec ferveur,
Criant : « Merci de nous, Jésus mon doux sauveur !
A moi, bon chevalier ! » Il écoute, il s'élance,
Il frappe, et c'est assez du bâton de sa lance :
Les molosses hurlants, les nains, vils ennemis,
Sont broyés sous ses pieds comme un tas de fourmis.
Alors d'un bras plus fier, tirant sa bonne lame,
Il va, l'œil enflammé, droit à l'horrible dame;
D'un seul coup le dragon, prêt à prendre son vol,
Tombe; un épieu sanglant l'a cloué sur le sol.
Le brave osera plus; la sombre enchanteresse
Sent sur son front ridé la pointe vengeresse:
L'affreux charme est rompu; le monstre, en un moment,
Disparaît sous la terre avec un hurlement :
Et le pieux guerrier sur son armure noire

D'un grand signe de croix assurait sa victoire.

Or la douce captive et le bon chevalier,
Couple uni de hasard et déjà familier,
Près de la source, au pied du frêne qui l'ombrage,
Devisaient, car tous deux parlaient même langage;
Et, des esprits impurs craignant les noirs desseins,
Tous deux priaient la Vierge et vénéraient les Saints.

— « Ainsi que vous m'aidez, seigneur, que Dieu vous aide. »

— « A vos chagrins, enfant, que Dieu donne un remède. »

— « Chevalier, que vos coups soient toujours aussi sûrs. »

— « Belle enfant, que vos yeux soient toujours aussi purs. »

— « Combien je vous trouvai bon, vaillant, secourable! »

— « Mon vœu me lie au faible, à tous ceux qu'on accable! »

— « Je n'étais rien pour vous qu'une fille des champs
Aux projets inconnus et peut-être méchants;
Que saviez-vous de moi? »

— « Vous portez le rosaire
Vous parlez d'une voix si suave et si claire;
Et j'ai vu quelque part, dire où, je ne le puis,
Entre ces fines mains ce chapelet de buis. »

— « Peut-être au bord des prés où je filais ma laine? »

— « Ou peut-être au balcon de quelque châtelaine. »

— « Sur le char des faneurs? »

— « Ou sur un palefroi. »

— « Ou chez un bûcheron? »

— « Peut-être chez le roi.
Je ne sais; mais déjà ces beaux yeux, ce me semble,
M'ont souri dans un monde où nous étions ensemble.
Je revois vaguement, comme un rêve lointain,
Briller ce front discret dans un groupe hautain;
Je retrouve en mon cœur un écho qui me reste,
Parmi d'altières voix, de cette voix modeste. »

— « Je n'ai jamais porté que ces simples habits;
Vous ne m'avez pu voir qu'au milieu des brebis.
Vos yeux, votre bonté, vous trompent, je le gage;
Vous êtes de la cour et je suis du village. »

— « Au village, à la cour, sous ces bois chevelus,
Ni mes yeux ni mon cœur ne s'y tromperont plus;
Et je ne risque plus, quoique oublié, peut-être,
D'oublier cette enfant ou de la méconnaître. »

— « Passât-il sans me voir, dédaigneux ou rêveur,
Moi, pourrais-je, un seul jour, oublier mon sauveur?

— « Rien ne vous cacherait, ni serge ni dentelle. »

— « Je vous devinais bon... »

— « Moins que vous n'êtes belle... »

— « Seigneur, quand ces méchants m'ont prise en trahison,
Je portais le goûter aux gens de la moisson.
Voyez, là, sous ce chêne entouré de pervenches,
La cruche et le panier couvert de nappes blanches;
Il faut, après bataille, au chevalier errant,
Mieux que le fruit sauvage et que l'eau du torrent;
Ce repas de ma main n'est pas œuvre savante.
Acceptez-le, pourtant, de votre humble servante.
Je vous atteste, au moins, que nul méchant sorcier
N'y mêla de poison, si le pain est grossier;
Que mes fraises, mes noix et le lait de mes chèvres
Ne se changeront pas en crapauds sous vos lèvres. »

— « Soit dit, rieuse enfant, c'est un festin de roi;
Mais venez partager vos fraises avec moi. »

Et tous deux, sans façon, ainsi que sœur et frère,
Sans souci des géants, des nains, du sort contraire,
Assis près de l'eau vive où se mirent leurs yeux,
Epuisent le panier en un goûter joyeux.
Le rire épanouit ces deux franches figures,
Car la douce gaîté convient aux âmes pures.

— « Maintenant, » fit le preux, « je me dois souvenir
Que d'autres nécromans pourraient bien survenir;
Chère petite sœur, je veux, quoi qu'il arrive,
Jusqu'au toit de son père escorter ma captive. »

— « Nenni, mon doux seigneur, il ne m'est pas permis;
Grâce à vous, dans ces bois je n'ai plus d'ennemis;

Vous avez pour longtemps écarté Mélusine;
La ferme de mon père est d'ailleurs si voisine!
Je crains les médisants et les propos jaloux
Autant que les sorciers et bien plus que les loups.
Adieu! votre chemin vers le château des fées
Sur ces roches, là-haut, de noirs sapins coiffées
Monte, et le mien descend le long de ce ruisseau;
Allez à vos combats, je vais à mon troupeau. »

— « Déjà vous m'éloignez, ingrate, je demeure! »

— « Déjà vous commandez et voulez que je pleure? »

— « Je suis le plus prudent et je veux vous servir. »

— « Moi, je suis la plus faible, on me doit obéir. »

— « J'obéis; mais qu'au moins, sans laisser de rancune,
J'emporte un souvenir de ma bonne fortune.
Je prends du bout des doigts, sans toucher au corset
Ce bouquet de trois fleurs noué par un lacet. »

— « Je ne les donnais pas, vous les avez su prendre!
Gardez-les, » reprit-elle ; et d'une voix plus tendre :
« Je voudrais vous laisser pour les jours de malheurs
Un talisman plus fort que ces trois pauvres fleurs ;
Mais vous aurez aussi ma meilleure prière ;
Je la dis, chaque soir, la main sur ce rosaire. »

— « Donnez prière et fleur, » fit le bon chevalier,
« Tout, rose et marguerite et brin de violier,
J'en fais mon talisman, et, dans chaque aventure,

Je porterai toujours ces fleurs sous mon armure. »

— « Mes vœux au ciel, mes vœux s'élèveront pour vous. »

— « Le ciel les entendra, l'écho m'en sera doux. »

— « Que Dieu vous paye, un jour, cette bonne œuvre en gloire »

— « J'ai remporté pour vous ma plus douce victoire,
Soyez sage, toujours! »

— « Vous, toujours triomphant!
Adieu, bon chevalier! »

— « Adieu, la belle enfant! »

Chacun suivit à part son destin et sa route;
Ainsi fait-on souvent, hélas! quoi qu'il en coûte.
Mais d'un rêve pareil troublés et palpitants,
Tous deux pour compagnon ils avaient le printemps.
L'air s'emplissait pour eux de baume et d'harmonies;
Ils allaient escortés par tous les bons génies;
Les sylphes répétaient, légers, tendres, moqueurs,
La chanson qui tout bas se chantait dans ces cœurs.

CHANSON DES SYLPHES

A l'heure où le ciel se colore
Des premières roses du jour,
Où le cœur s'éveille et s'ignore,
Tâchez d'éterniser l'aurore.
Restez au matin de l'amour.

A l'heure où le flot, sur la grève,
S'enfle et meurt sous un rayon d'or;
Où la fleur s'ouvre et se soulève,
Où l'esprit n'est plus dans le rêve
Sans être dans la vie encor;

Où l'avenir a des mirages,
Où l'horizon riche et lointain
Se prête aux plus folles images;
Où l'œil bâtit dans les nuages,
Où l'âme arrange le destin;

Restez dans l'aube, à l'heure fraîche
Où la fleur garde son velours.
Laissez son duvet à la pêche:
Fi du glouton qui se dépêche
De la flétrir sous ses doigts lourds!

N'abrégez pas la saison verte
Où nul frelon n'a dérobé
Le miel de la rose entr'ouverte;
Où dans la vigne encor déserte
Nul fruit des rameaux n'est tombé;

Où, pur de tout désir profane,
L'amour est sauvé des douleurs,
Et peut, d'une aile diaphane,
Toucher au lis sans qu'il se fane,
S'y poser sans courber ses fleurs;

Où, dans son indécise enfance,
On ne sait de quel nom charmant

Pudeur, amitié, confiance,
Sous cette robe d'innocence
Baptiser ce doux sentiment;

Où l'on se cherche sans mystère,
Où l'on se rencontre sans peur;
Où, chaque soir, dans sa prière,
L'un peut dire à Dieu : C'est mon frère,
Quand l'autre lui dit : C'est ma sœur.

A l'heure où le ciel se colore
Des premières roses du jour,
Où le cœur hésite et s'ignore,
Tâchez d'éterniser l'aurore.
Restez au matin de l'amour.

CHANSON DES ONDINES.

Tous les ruisseaux ont des sources connues;
Toute rosée est un envoi du ciel;
L'éclair toujours jaillit du flanc des nues:
Abeille et fleur nous présagent le miel;
Tous les ruisseaux ont des sources cornues.

D'où naît l'amour, qu'il soit triste ou joyeux?
Qu'il soit de miel, de flamme, ou de rosée,
Qu'il ait le rire ou les larmes aux yeux,
Que l'âme en vive, ou qu'elle en soit brisée,
D'où naît l'amour, qu'il soit triste ou joyeux?

Veut-il toujours beauté, grâce ou génie?

Est-ce un essor vers un être idéal,
Est-ce un caprice, un culte, une harmonie,
Est-ce un accord de l'égal à l'égal?
Veut-il toujours beauté, grâce ou génie?

La douce flamme a cent foyers divers;
La douce fleur vient de plus d'une graine,
Fleurit l'été, dans les plus noirs hivers;
Il naît de tout, et jusque de la haine;
La douce flamme a cent foyers divers.

C'est d'un sourire et souvent d'une larme,
D'un vague instinct qu'on ne peut définir,
D'un mot du cœur, d'un geste qui nous charme,
C'est d'un espoir ou bien d'un souvenir,
C'est d'un sourire et souvent d'une larme.

Dieu qui le donne en garde le secret.
Pourquoi dans l'air l'atome qui voltige
Va-t-il ici semer une forêt,
Là féconder une fleur sur sa tige?
Dieu qui le donne en garde le secret.

On va s'aimer, à quoi le reconnaître?
L'un près de l'autre on a marché longtemps,
On s'ignorait, se dédaignait peut-être;
C'était l'hiver et voici le printemps.
On va s'aimer, à quoi le reconnaître?

Le cœur s'est pris dès le premier regard.
On vient tous deux des deux pôles contraires,
On s'aperçoit de loin et par hasard...

Du premier coup on s'est reconnu frères.
Le cœur s'est pris dès le premier regard.

Un seul rayon a mis le ciel en flamme
Hier la lumière arrivait lentement,
Tout pâlissait dans les cieux et dans l'âme,
Et ce matin tout brille en un moment;
Un seul rayon a mis le ciel en flamme.

CHANSON DES GNOMES.

Crois-tu préserver toujours
Tes amours
Et leur fraîcheur matinale?
Nous soufflons, d'un air bénin,
Le venin
Dans la rose virginale.

Venez du val et des monts
Noirs démons,
Accourez, lutins et gnomes!
Chassons les sylphes joyeux;
Sous ses yeux
Promenons d'impurs fantômes

Qu'on le force à désirer,
Effleurer
La pomme d'or qui le tente;
Que chez ce couple ingénu
L'inconnu
Allume une soif ardente.

Qu'ils trouvent, dès aujourd'hui,
Un ennui
Dans l'extase des prémices;
Buvant tous deux, à foison,
Le poison,
La lie au fond des calices.

Soufflons les doutes moqueurs
Dans ces cœurs;
Que l'un l'autre se renie;
Que chacun, perdant sa foi,
Couve en soi
Les soupçons et l'ironie.

LE CHEVALIER.

Sans peur du gnome impur et du vil nécroman
Je suivrai mon chemin au bord des précipices;
J'emporte sur mon cœur, j'emporte un talisman
Et, par lui, nous serons sauvés des maléfices.

CHANSON DU CHEVALIER.

J'ai reçu trois fleurs au départ,
Violier, rose et marguerite.
J'ai reçu trois fleurs pour ma part :
Douce faveur que je mérite,
Un mot, un sourire, un regard...
Un printemps qui me renouvelle;
Un mot, un sourire, un regard...
J'ai trois fleurs d'elle!

Las! je n'ai pu la retenir;
Mais son adieu me fut si tendre!
Je ne sais rien de l'avenir,
Mais j'emporte avec quoi l'attendre.
Estime, honneur, bon souvenir...
Elle est sage autant qu'elle est belle;
Estime, honneur, bon souvenir,
J'ai trois fleurs d'elle!

S'il m'est donné de la revoir,
Je lui dirai pourquoi je l'aime.
Ces yeux n'ont pu me décevoir,
Son cœur sera pour moi le même.
Douceur, franchise et bon espoir...
Je la retrouverai fidèle;
Douceur, franchise et bon espoir...
J'ai trois fleurs d'elle!

III.

LABYRINTHE.

Ici, dans la forêt, se croisent en tous sens,
De longs sentiers tendus comme un piège aux passants.
Nul indice amical du danger ne vous sauve.
Pris entre ces réseaux, comme une bête fauve,
Le triste chevalier s'est signé par trois fois:
Voici quatre chemins qui se coupent en croix.
Lequel aboutira jusqu'à la Tour d'Ivoire

Où dans le Saint-Graal il espérait de boire?
Nul signe qui l'annonce à l'œil le plus subtil;
Rien ne diffère entre eux... pas même le péril;
Tous sont également bordés de précipices,
Peuplés d'illusions et de fleurs tentatrices;
Partout, de sombres voix, des cris désespérés
Promettent au vaillant les combats désirés;
Partout l'or des fruits mûrs et le parfum des ruches,
Partout les oasis lui dressent leurs embûches.

Le prudent voyageur, qu'il s'est perdu de fois,
Qu'il a pris et quitté de chemins dans les bois!
Seul, à bout de calculs, errant à l'aventure,
Il n'a plus qu'à lâcher la bride à sa monture;
Lorsqu'il entend, là-bas, poindre un bruit de chanson.
Une voix s'approchait en longeant le buisson;
L'accent était si doux qu'il vous saisissait l'âme,
Et le soupçon fuyait la chanteuse... ange ou femme.
« Jamais, se dit le preux, sorcières ni lutins
N'ont eu ce timbre pur et ces sons argentins. »

Il est une source au village,
Clair miroir,
Où le cœur, comme le visage,
Peut se voir.

Mais qui veut interroger l'onde,
Doit, tout bas,
Lui dire un mot que tout le monde
Ne sait pas.

Moi je le sais! et quand m'invite

Un amant,
Le bleu miroir m'apprend, bien vite,
S'il me ment.

Au premier qui dans la fontaine
S'est miré,
J'ai pris l'amour pour de la haine,
J'ai pleuré!

Un autre est venu, l'œil humide,
Plein d'ennui,
Il semblait si doux, si timide...
Moi j'ai fui!

Un autre m'aimait à la rage;
Front maigri,
C'était un volcan, un orage...
Moi j'ai ri!

Et Célia parut à l'ombre de la haie.

— « C'est vous, la belle enfant, comme vous êtes gaie! »

— « C'est vous, beau chevalier, comme vous êtes noir!
Si loin de votre but où courez-vous ce soir? »

— « J'ai perdu mon chemin et presque mon courage.
Mais vous, seule, et si tard, et si loin du village! »

— « Moi, je n'ai rien perdu, messire chevalier;
Je suis dans mon chemin; ce bois m'est familier;
J'en appris les secrets de mon parrain l'ermite,

Saint homme à qui tantôt j'allais rendre visite. »

— « Or si l'on rencontrait, seul à courir les bois,
Au lieu de son féal un rôdeur discourtois,
Un nécroman ? »

— « Je sais que votre bonne lance
A purgé la forêt de cette mal-engeance.
Or, peut-être la lance a besoin du fuseau
Pour débrouiller ce soir un perfide écheveau ;
Et je puis, vers le but qui fuit à votre approche,
Guider l'homme sans peur, moi fille sans reproche.»

— « Partons, et le sentier fût-il sombre et mauvais,
Si vous me conduisez, c'est au ciel que je vais.
Mais nous serions honnis, moi, Bayard, et ma lame,
Si j'osais chevaucher ainsi près d'une dame,
Quand ses beaux petits pieds à tenir dans la main
Se meurtriraient pour nous aux cailloux du chemin.
Montez, voici mon bras et voici votre place :
Vous serez pour Bayard un fardeau qui délasse. »

Ainsi fut fait ; la belle, alerte et sans effroi,
Saute en croupe et s'assied sur le bon palefroi ;
Et, sous ce poids léger, la bête au cou de cygne
Se cabre allègrement et part au premier signe.

Or, pour se maintenir, l'enfant au cavalier
Comme une vigne à l'orme avait dû se lier,
Et d'un bras arrondi contre la noire armure
L'enlacer fortement d'une étroite ceinture.
C'était, sans la chercher, sur la place du cœur

Qu'elle appuyait ainsi sa douce main de sœur.

Les gantelets pendaient à l'arçon de la selle.
Le preux mit une main sur la main de la belle,
L'osa saisir, enfin la pressa longuement;
Et la main restait là, comme un consentement.

Tremblants tous deux de faire envoler cette étreinte
Ils se taisaient; le charme était mêlé de crainte:
Mais le cœur le plus pur ne pouvait s'y tromper,
Au dangereux silence il fallait échapper.

— «Chevalier, dit l'enfant, je crois que je sommeille!
Voici dans l'air un bruit qui passe et qui m'éveille;
Il se répète encor; je ne l'ai pas rêvé:
C'est un clocher lointain qui nous sonne l'*Ave!*
S'il vous plaisait prier avec moi, tout à l'heure?
Quand elle est faite à deux la prière est meilleure. »

— « J'ai même foi que vous, j'ai même espoir, prions!
Récitez les versets, je dirai les répons. »

Le chemin était long et le bois solitaire:
La dame proposa de doubler le rosaire;
Et l'*Ave Maria* recommençait toujours,
Comme pour les sauver des périlleux discours;
Et, dans la blanche main, qui conservait sa place,
Le chapelet de buis roulait sur la cuirasse.
Emus tous deux, mais fiers, retenant leur aveu,
Ils allaient sans rien dire, ou se parlaient en Dieu.

Ce doux trajet, mêlé d'amour et de prières,

Serpenta longuement des taillis aux clairières,
Puis un chemin s'offrit plus droit et plus ouvert,
Au bout de ces sentiers perdus dans le désert.

— « Vous pouvez, de ce pas, aller seul et sans crainte,
Chevalier, vous voilà tiré du labyrinthe. »

— « Sitôt ! je l'aurais cru plus long et moins charmant.

— « Adieu ! la nuit menace, et, sans perdre un moment.
Vers ce rocher, là-haut où la neige miroite,
Dirigez-vous, suivant toujours la ligne droite.
Adieu ! »

La voix tremblante et le cœur tout en feu,
Sans trouver d'autre mot, il répétait : « Adieu ! »
Gardant sa main. L'enfant d'un saut, preste et légère,
S'arrache et disparaît dans la haute fougère.

Il partit, absorbé, sans penser et sans voir.
La nuit n'effaçait point l'éclair de ce beau soir;
D'une ardente lumière il avait l'âme pleine
Et, toujours, de ce bras sentait la douce chaîne.
Qu'il regretta longtemps ces sentiers hasardeux
Qu'on fait d'un pas si sûr quand on y marche à deux !
Et, pour ce cœur jadis épris de solitude,
Dans ce vide éternel que le voyage est rude !

Tout à son cher ennui, des vallons aux sommets
Il marchait sans compter, ni s'arrêter jamais;
Et la lune, déjà, s'éteignait dans l'aurore
Qu'il rêvait de sa dame et cheminait encore.

Mais de son bon cheval il eut enfin pitié.
Son palefroi, c'était sa plus vieille amitié!
Il saute, et, le flattant, du harnais le dégage
Un ruisseau leur offrait la verdure et l'ombrage
Et, tandis que Bayard tondait l'épais gazon,
Assis, les yeux perdus dans le vague horizon,
Sans quitter le haubert, la cuirasse et l'écharpe,
Le chevalier chanteur se souvint de sa harpe.
Toutes les fleurs s'ouvraient dans les prés d'alentour;
Tous les nids s'éveillaient et saluaient le jour.

CHANSON DU CHEVALIER

J'ai tenu sa main dans la mienne,
J'ai tenu sa main sur mon cœur;
Croyez-vous qu'elle s'en souvienne?
Etait-ce hasard ou faveur?
Je ne sais! Mais j'ai la folie
De m'en faire un gage d'espoir...
Qu'elle m'aime ou qu'elle m'oublie,
J'ai tenu sa main tout un soir.

Quand je l'ai doucement pressée,
La blanche main n'a pas frémi;
Pourtant elle me l'a laissée...
Faut-il croire qu'elle a dormi?
Si ce fut malice ou mensonge,
L'avenir me le fera voir.
Mais non, ce n'était point un songe...
J'ai tenu sa main tout un soir.

J'ai senti sur cette main fraîche
S'étendre une molle tiédeur ;
Du velours ambré de la pêche
Ma main garde la fine odeur.
Quelle ironie, ou quelle ivresse,
Perçait dans ce doux nonchaloir ?
Je l'ai pris pour une caresse...
J'ai tenu sa main tout un soir.

Voudra-t-elle, un jour, me la rendre,
En me disant : C'est pour jamais !
Est-ce humeur légère, ou cœur tendre ?
A-t-elle vu que je l'aimais ?
Son front est pur, son âme est belle :
Non, je n'ai pu me décevoir !
Mais, dussé-je en mourir loin d'elle,
J'ai tenu sa main tout un soir.

CHANSON DES LUTINS

Faveur rare et qui t'émerveille !
Toucher sa main du bout des doigts,
En se disant qu'elle sommeille.
Un mendiant au coin du bois
Obtient félicité pareille :
Toucher sa main du bout des doigts !

Heureux amant trop téméraire !
Du merle entends-tu le sifflet ?
Sous l'ombrage, oh ! que viens-tu faire ?
C'est pour y dire un chapelet.

Que la pelouse est solitaire...
Du merle entends-tu le sifflet?

La douce brise est éveillée :
C'est pour répondre à l'oraison.
La rose est de neuf habillée;
Le cerf brame sur le gazon;
L'oiseau chante sous la feuillée :
C'est pour répondre à l'oraison.

Oh! perle de galanterie!
Chevalier, tu sais ton devoir :
Quand l'occasion est fleurie,
La mousse épaisse et le bois noir,
Attends que la dame t'en prie...
Chevalier, tu sais ton devoir.

Elle en rit; peut-être elle en pleure...
Mais le démon n'y perdra rien.
La belle aura chance meilleure,
Un ami moins aérien.
Tu n'as pas profité de l'heure;
Mais le démon n'y perdra rien.

CHANSON DES SYLPHES

Un sourire, un doux geste, ô faveurs printanières,
Un regard!
Rien n'efface du cœur ces extases premières,
Rien, plus tard.

L'été donne, à foison, rose et fraise vermeille,
Lis divins;
L'automne a répandu son urne et sa corbeille,
Fruits et vins;

On remplit chaque jour les celliers et les verres.
Sans péril;
On vous regrette encor, craintives primevères,
Fleurs d'avril!

Puis, quand la coupe est vide et la rose pâlie,
Le ciel noir,
On se rappelle encor, si le reste s'oublie,
Ce beau soir

Où l'on tenait sa main, où l'on voyait sourire
Ses yeux bleus,
Où la timide enfant vous livra, sans rien dire,
Ses aveux.

Fais de ces bonheurs, purs de remords et d'alarmes,
Ton trésor :
C'est le joyau sacré qui, dans le temps des larmes,
Brille encor.

IV

LE TALISMAN

Des pins sont clair-semés sur les bruyères sèches,
Noirs au fond d'un ciel rouge, aigus comme des flèches.
Des pics, à l'horizon fermé de toute part,
Des sommets dentelés déchirent le regard.
Voyez, dans ce ravin ou, sur la roche aride,
Un vieux hêtre amaigri verse une ombre torride,
Seul dans son manteau sombre, étendu comme un mort,
Voici le cavalier, sans son cheval; il dort.
Le fidèle Bayard, expirant à la peine,
Gît exposé, là-bas, aux corbeaux de la plaine.
La cuirasse et l'écu sont faussés; le haubert,
Bosselé, d'une rouille épaisse est recouvert.
Le preux n'a sous sa main qu'un tronçon de sa lance;
Sa harpe a disparu. Son glaive et sa vaillance,
Son vœu de marcher droit dans son âpre sentier
Et son amour... c'est tout ce qu'il gardait d'entier.

Il s'éveille, et debout, l'œil fier, sans un murmure,
Il prie, en rajustant tous ces lambeaux d'armure.
Or, voilà qu'en formant un grand signe de croix,
Il sent, contre l'acier, s'agiter, sous ses doigts,
Un chapelet de buis... O trouvaille imprévue!
Celui qui l'autre soir, s'il en croit à sa vue,
Bénissant et charmant les longueurs du chemin,

S'égrenait sur son cœur dans une blanche main.
D'où vient ce don? quelle est cette fortune étrange?
Est-ce un larcin commis pour lui par son bon ange?
Sa dame est donc venue, elle a prié pour lui,
Veillé sur son sommeil, pleuré de son ennui!
La belle au jupon court, rustiquement coiffée,
Au lieu d'une bergère est peut-être une fée?
Peut-être elle se cache et paraîtra soudain?

« J'ai sa douce pitié... si c'était son dédain!
Mais qu'il vienne d'un ange ou soit donné par elle,
Que l'adorable enfant soit fée ou pastourelle,
Ce présent m'est un gage, un espoir assuré;
C'est le vrai talisman et par lui je vaincrai. »

Et, déjà, d'un pas ferme il a repris sa route.
Guéri de sa fatigue et sauvé de son doute,
Paisible, et d'un regard qui brave le destin
Interrogeant l'espace et l'horizon lointain.

Là-bas, à l'occident, apparaît comme un rêve
Un mont étrange, assis sur une large grève;
Ses pieds semblent baignés par un Océan noir;
Un nuage léger, vermeil, riant à voir,
Dorant de ses reflets la nuit qui l'environne,
Descendu sur son front le voile et le couronne.
Dans l'or de ces brouillards fantasques et charmants
L'œil se joue et bâtit de vagues monuments :
Le voyageur subit ce merveilleux prestige;
Un instinct vers ce but, malgré lui, le dirige :
Il marche, en méditant, plein de joyeux accords;
Le vol de sa pensée a soulevé son corps.

« Triste et seul je portais la vie
Pour garder l'honneur jusqu'au bout.
Je combattais, sans autre envie
Que mourir en restant debout.

Sans m'avouer ma lassitude,
Je sentais bien, à chaque pas,
Que l'orgueil et la solitude
Au plus fort ne suffisent pas.

Je vivais, chevalier sans dame,
Sans ferveur, à peine chrétien;
Je me disais du fond de l'âme :
Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

J'allais par hasard, par miracle,
Las d'agir, plus las de rêver;
En touchant le but ou l'obstacle,
Je n'aurais pu me relever.

Aujourd'hui, tout me sollicite
A tenter l'œuvre en qui j'ai foi;
Je sens mon cœur qui ressuscite;
Et mon but s'approche de moi.

Vainqueur, j'ai des témoins, un juge;
Je sais quels prix me sont offerts.
Vaincu, je connais mon refuge :
Deux bras chéris me sont ouverts.

J'ai des amours sûrs et fidèles,
Si tout le reste est hasardeux.

J'étais las... mon ange a des ailes
Pour nous emporter tous les deux.

Quoi donc me reste inaccessible,
Si Dieu me garde un tel secours?
A cœur aimant rien d'impossible :
L'inconnu m'appelle et j'y cours. »

UNE VOIX

Oui, tu l'as bien comprise, et tu parles pour elle :
C'est bien ce fier amour qu'elle veut t'inspirer.
Dieu tira de vos cœurs cette double étincelle,
Pour luire et non pour dévorer.

Gardez l'ardent rayon pur de tout vil mélange.
Pour faire ici le bien, pour monter vers le beau,
Elle et toi, vous serez les deux mains du même ange,
Les deux ailes du même oiseau.

C'est pour souffrir à deux qu'on se trouve et qu'on s'ai
Qu'importe la douleur ou le plaisir banal,
Si plus haut vers le ciel, plus haut dans l'idéal
On est porté par l'amour même?

CHANSON DES GNOMES

Écoutez, oyeux démons,
Les sermons
D'un amour à face blême,
Préludant, soir et matin,

Au festin,
Par des propos de carême.

Oh! les tristes amoureux,
Sots, peureux,
Glacés, transis par les fièvres,
Qui, pouvant boire à plein cœur
Ma liqueur,
S'enivrent du bout des lèvres!

Que c'est bien passer le temps
Du printemps;
Quels doux plaisirs sont les vôtres!
Eh quoi! lèvres de corail,
Dents d'émail,
Pour dire des patenôtres?

On laisse — et l'on croit aimer! —
Tout chômer:
Œil lutin, bras de sirène,
Sein de lis et cheveux d'or,
Ce trésor
A faire un manteau de reine.

Mêlez donc, vous ferez mieux,
Ces cheveux
Au crin des âpres cilices;
Faites-en, triste jouet,
Un long fouet
Pour fustiger les novices.

Qu'on me vienne, en tel émoi,

Faire à moi
Cette morale imprudente;
Je mets vite à la raison,
En prison,
Les lèvres de la pédante!

Honnis soient le Saint-Graal,
L'idéal,
Et nargue de la croisade!
Au coin du bois, pour saisir
Le plaisir,
Viens te mettre en embuscade.

Tu vas contre le courant
Du torrent,
Il est plus doux de le suivre.
Pourquoi chercher des tournois,
Des exploits
Comme on en fait dans les livres?

Pourquoi jeûner, dans l'espoir
De t'asseoir
Chez ceux de la Table ronde,
Quand le festin de l'amour,
Nuit et jour,
Est servi pour tout le monde?

UNE VOIX

Va! rêve encor vertus et travaux fabuleux,
Coupes de diamants d'un sang divin remplies,
Amour éternisé dans un champ de lis bleus...
La terre n'a de bon que ces saintes folies.

Un prodige s'est fait : le triste abandonné
A trouvé sur sa route une sœur douce et tendre ;
Ce miracle d'amour, c'est à toi de le rendre,
De le rendre en honneur à qui te l'a donné.

Poursuis donc ta chimère, escalade les nues;
Devant ce talisman les cieux s'abaisseront;
Monte ! et si tu ravis des perles inconnues,
Reviens en étoiler son front.

La montagne au couchant rayonnait haute et fière.
Lui, fasciné, poussé du cœur vers la lumière,
Il court, et dans sa foi rien ne peut l'ébranler;
Mais le brillant sommet paraissait reculer.
Chaque jour, forçant l'homme à de nouveaux miracles,
Abrégeant la distance, entassait les obstacles.
Tous ses premiers combats n'étaient que jeux d'enfant :
Cent hydres succédaient à l'hydre qu'il pourfend ;
Des gouffres ténébreux s'ouvraient dans chaque ornière ;
Tout l'enfer s'amassait pour la lutte dernière.
Un monstre à chaque pas, né de l'air ou du sol,
Lui barrait le chemin, le heurtait dans son vol;
Ce n'étaient que géants, dragons de toutes tailles;
Et le fer s'ébréchait sur leurs dures écailles.
Dès qu'un instant le bras se reposait vainqueur,
D'autres plus grands périls venaient tenter le cœur :
Le monde est tout fleuri de ces dangers qu'on aime ;
Il faut, à chaque pas, percer un stratagème,
Du fruit le plus vermeil repousser le poison,
Et du lis le plus blanc la noire trahison.
Des belles aux bras nus, formant un joyeux groupe,
L'enlaçaient dans la ronde et lui tendaient la coupe.

D'insidieux festins, sous des rosiers servis,
S'offraient à tous les sens du même coup ravis.
L'insecte aux feux impurs le piquait sous le frêne.
Tout arbre a sa dryade et tout flot sa sirène;
Sur tous les lacs, émus du bruit des instruments,
On voit, de chaque rive, en des lointains charmants,
Briller la harpe d'or entre deux seins de neige.
Jusqu'aux nids des ramiers qui vous dressent leur piège.
On boit dans l'air des soifs qu'on ne peut apaiser,
Et tout ce qu'on écoute a le son d'un baiser.
Il part; et si la dent ou la griffe le blesse,
Le sourire émoussé meurt contre sa sagesse,
Et pas plus le soupir que le rugissement
De son ferme sentier ne l'écarte un moment.
Il parviendra! Voici le rocher sur la grève :
Ses deux mains ont touché ce qu'avait vu son rêve.
Mais combien las, vieilli, consumé par l'effort,
Et dans quel dénûment il va gagner le port!
N'ayant pour assaillir la muraille escarpée
Qu'un chapelet de buis et qu'un tronçon d'épée.

Au milieu d'un jardin fermé d'un haut rempart,
L'immaculé donjon invitait le regard;
Il émergeait de l'ombre et de la roche noire;
Le jour naissant jouait sur les créneaux d'ivoire.
Et le preux saluait du cœur la blanche Tour.
Du long mur qui l'enserre il fait vingt fois le tour :
Pas de brèche, une porte unique, elle est barrée!
Il n'aboutira donc qu'à mourir sur l'entrée!
Le mur est de granit et la porte est de fer;
Nul ne la brisera, demain pas plus qu'hier.
Morne et baissant la tête et ne sachant que faire,

Le preux sur sa poitrine aperçoit le rosaire :
Son talisman parlait et s'offrait. Il comprit,
Lui fit toucher la porte... et la porte s'ouvrit.

V

LA DERNIÈRE FÉE

Entré dans ces jardins, l'homme s'y renouvelle ;
L'œil est plus clairvoyant, la nature est plus belle;
On vient, tout est nouveau, rien ne semble inconnu;
On l'avait dans le cœur, on s'en est souvenu.
La fleur qu'en d'autres champs on dédaignait la veille,
Cueillie en ces doux lieux paraît une merveille.
Les oiseaux chantent mieux sur des arbres plus verts.
Qui donc s'est transformé, notre âme ou l'univers?
Rien; le cœur bat de même et la terre gravite;
Mais un hôte meilleur tous les deux les habite.
Ainsi quand sur nos pas, la main dans notre main,
Un envoyé du ciel revêt le corps humain,
Il nous est tout pareil, son front n'a rien d'étrange,
L'œil ne voit qu'un mortel, l'esprit adore un ange.

Dans ce monde imprévu, le chanteur chevalier
Se guidait seul, ainsi qu'en un lieu familier.
Jamais de son passé plus vivantes images
N'ont mieux rempli son cœur et reçu plus d'hommages,
Et, s'il en croit ce cœur, jamais il n'a goûté,

Jamais, avant ce jour, il n'a vu la beauté.
C'est un homme nouveau, comme après le baptême,
Guéri, plus fort, plus pur, mais qui reste lui-même.

Jusque dans son harnais par les combats terni,
Rien ne s'était changé, tout s'était rajeuni :
Panache et lambrequins revenaient sur son casque,
Comme sur un vieil arbre un feuillage fantasque;
Comme un ciel dont la pluie a nettoyé l'azur,
La cuirasse éclatait d'or sur un acier pur;
Sur l'écu, dont la rouille en un moment s'efface.
Les émaux reverdis brillaient comme une glace;
Sellé, harnaché d'or, à l'ombre d'un tilleul,
Bayard impatient hennit avec orgueil;
La harpe, hier encore oubliée ou perdue,
Résonne avec la brise aux rameaux suspendue.

Le preux dans ce doux monde errait en liberté,
Ne sachant s'il marchait ou s'il était porté;
Joyeux et confiant, il parcourait en maître
Ces prés vierges encor, croyant les reconnaître.
Il revoyait plus beaux, dans ce frais paradis,
Tous les lieux où son cœur avait saigné jadis.
Là, comme entre les pins, une cime de neige
Blanche au-dessus d'un bois noir, touffu, mais sans piège,
Montait la Tour d'ivoire; un soleil d'Orient
Illuminait son front candide et souriant.
On eût dit ces créneaux doués de la parole.
De ce nid de colombe un chant léger s'envole.
Un appel, une voix qui convie; et le preux
Montait d'un pas réglé sur ces rythmes heureux.

CHOEUR

Toi qui veux prendre à toute chose
Ce que la main n'y peut saisir ;
Qui rêves l'éternelle rose,
Des amours où l'on se repose,
Un bonheur exempt de désir ;

Toi qui poursuis la beauté pure,
Le lis que nul doigt n'a terni ;
Toi qui veux aimer sans mesure,
Savourer ta douce blessure
Et t'enivrer de l'infini,

Suspends tes armes en trophée :
C'est ici l'éclatant séjour
Où toute guerre est étouffée,
Où règne la dernière fée,
Où fleurit le dernier amour.

Viens t'asseoir, tu verras près d'elle
Tes pleurs séchés, tes maux guéris ;
C'est la sœur que ton âme appelle;
C'est la dernière et la plus belle
Qui reste au bois de leurs Péris.

Dans la forêt joyeuse et folle,
Quand l'arbre du Christ fut planté,
Le jour où la dernière idole,
Où l'essaim trompeur et frivole
Fuyaient ce lieu désenchanté ;

Où les fleurs dont le suc enivre
Mouraient à l'ombre de la croix,
Une fée a lu le saint Livre ;
Et Dieu lui donna de survivre
Et la fit reine de ces bois.

Car elle a pris à l'Évangile
Ses inexprimables douceurs ;
Elle est plus simple et moins fragile,
Elle est faite d'une autre argile
Que la plus pure entre ses sœurs.

Elle est docile, humble, apaisée,
Cachant ses discrètes vertus ;
Et les anges l'ont baptisée
De quelques gouttes de rosée
Avec une fleur de lotus.

Ce baptême a fixé son âme ;
Jadis fleur, oiseau, rayon d'or,
Brise ou vapeur, rosée ou flamme,
La Péri devint une femme...
Tout son pouvoir lui reste encor.

Un ermite est venu proscrire
Le Sylvain, le Faune indiscret,
Les dieux de la danse et du rire ;
Mais la fée a gardé l'empire
Des doux rêves dans la forêt.

Fouille les monts et les vallées,
Plus d'autre fée ou de lutin ;

Toutes ces belles désolées
Tu sais qu'elles sont envolées
Avec les brumes du matin :

L'une ardente et qui t'a fait boire
Dans sa rose un âcre poison,
Et la folle aux ailes de moire,
Et la sombre à l'écharpe noire
Qui t'endormait sur le gazon.

Renonce à leurs molles caresses;
A l'ombre des bois chevelus
Ne rêve plus d'autres ivresses;
Ces terribles enchanteresses,
Tu ne les rencontreras plus.

Ma tour en cache une plus belle;
Viens! subis son charme vainqueur,
En vain tu lui serais rebelle,
Tu ne verras jamais plus qu'elle
Dans la nature et dans ton cœur.

Il marche et, vers la tour, suit la voix qui l'invite;
Ce chant le contenait, s'il s'élançait trop vite.
Il va, d'un pas égal, humble, et franchit le seuil;
Sur les cent degrés d'or il monte sans orgueil,
Il entre. Une lueur, à chaque instant croissante,
Dès l'abord inondait la salle éblouissante.
Au milieu, sur un trône aux multiples couleurs
Fait d'un arbre vivant tout couvert de ses fleurs,
Est assise une femme ou trône une statue;
D'une blancheur de neige elle était revêtue,

Lumineuse, immobile en son geste charmant
Comme une étoile fixe au fond du firmament.
La sereine clarté qui l'enveloppe toute
Semble de son beau corps émaner goutte à goutte,
Et circule autour d'elle en de si chauds torrents
Que la voûte et les murs deviennent transparents;
Et son regard, sans rien qui l'arrête ou le voile,
S'étend, comme en plein ciel des sommets d'une étoile.

Pénétré jusqu'au cœur de ce our calme et doux,
Le chevalier s'incline et fléchit les genoux
Et, sans lever les yeux sur l'éclatante image,
Se reconnaît vassal et prête son hommage.
Or, du milieu des fleurs, la fée aux doigts de lis
Tout à coup de son voile écarte les longs plis
Et la rustique enfant, l'innocente sirène,
Aussi fraîche, apparaît dans ses habits de reine.
L'amoureux reconnaît ce qu'il avait aimé :
Sur ce front, dans ces yeux, rien ne s'est transformé;
C'est la même, et pourtant elle est plus belle encore;
Des grâces du bonheur sa beauté se décore,
Et, dans cet appareil de l'amour triomphant,
L'ange a pu révéler ce que voilait l'enfant.
Et leurs mains se joignaient, dans une douce étreinte;
Et le respect entre eux restait pur de la crainte;
Et les tendres discours achevés par les yeux
Mêlaient et confondaient ces deux esprits joyeux.

— « Je vous devinais bien, et l'humble pastourelle
Etait mieux qu'une reine, était une immortelle. »

— « J'étais, quand j'ai senti pour la première fois,

J'étais moins qu'une fleur, moins qu'un oiseau des bois ;
Un souffle eût dissipé mon âme aérienne;
J'étais à peine un rêve avant d'être chrétienne;
Et mon âme impalpable, à travers le ciel bleu,
Reçut son corps de vierge en s'élançant vers Dieu.
Sur tout ce qui sourit, vole, embaume et soupire,
Sur la brise et les fleurs je garde un vague empire ;
Mais mon sort fut lié par un enchantement
A celui d'un mortel, d'un autre cœur aimant.
Il fallait que la fée, afin de rester femme,
D'unir les deux splendeurs de la forme et de l'âme,
Sût, au printemps marqué, d'un amour idéal
Inspirer dans ces bois un chevalier féal.
Un seul jour me restait, et j'allais disparaître...
Vous m'aimez ! après Dieu vous m'avez donné l'être.

— « Vous m'avez arraché, dans ma profonde nuit,
Au sombre esprit du mal qui seul m'aurait conduit ;
Et des hôtes méchants de la forêt impure,
Vos yeux m'ont préservé bien mieux que mon armure.
Mais, pourquoi, l'immortelle en quête d'un amant,
Voiler sa royauté sous un déguisement ?
Pourquoi, bergère usant d'un si long stratagème,
Ne m'avoir rien montré que l'ombre de vous-même ?

— « Si j'ai ces quelques dons, cachés à mon miroir,
Qu'aidés de votre cœur, vos yeux ont cru me voir,
Si, sous l'habit grossier d'une humble bergerette,
J'ai voulu me garder dans une ombre discrète,
C'est qu'en mon faible cœur tout prêt à se donner
C'était à votre cœur de lire et deviner.
Ce qu'on chérit surtout dans l'autre âme qu'on aime,

C'est le joyau secret qu'on a trouvé soi-même ;
Après que le trésor s'est pleinement ouvert,
On croit posséder mieux ce qu'on a découvert ;
Et pour mieux être à vous, j'ai voulu, je le gage,
Être une découverte, ou plutôt votre ouvrage.

— « S'il faut, pour le réduire et le mieux faire sien,
Connaître un cœur à fond, vous m'appartenez bien !
J'ai pénétré, j'ai vu briller votre âme entière,
Comme je vois ce front dans un flot de lumière.

— « L'éclat des fleurs varie avec l'éclat du jour ;
Ce que j'ai de beauté me vient de votre amour. »

Et, sur l'échelle d'or promenant leur extase,
Ils parcouraient la tour du sommet à la base,
Les salons constellés du feu des diamants,
Et, dans un demi-jour, mille réduits charmants.
Puis à travers les bois, les vergers, les prairies,
Pas à pas, ils cueillaient la fleur des rêveries ;
Goûtaient, en souriant, sur des arbres amis
Tous les fruits délicats au pur amour permis.
Parfois ces deux aiglons, ou ces deux hirondelles,
Jusqu'au fond de l'azur volaient à tire-d'ailes.
Leur âme, en ses élans fiers ou capricieux,
Des sublimes pensers parcouraient les dix cieux.
Ce couple allait ainsi, gai, souriant, austère ;
Tantôt perçant le ciel, tantôt rasant la terre ;
Comme aux jours de l'Eden le premier couple humain,
Ils glissaient dans les fleurs en se tenant la main.
La vipère infernale expirait sur l'entrée ;
Car la croix dominait cette chaste contrée.

Ils se disaient tout bas des mots inachevés
Et compris sans parole aussitôt que rêvés :
Un regard, un soupir, une main mieux pressée,
Je ne sais quel accent achevaient leur pensée.
Ces deux cœurs se mêlaient comme deux coupes d'or
Qui du miel et du vin se versent le trésor;
Dans le doux sacrifice offert d'une même âme,
L'un répandait l'encens, l'autre attisait la flamme.
Ainsi, pour louer Dieu dans un hymne commun,
Le ciel donne une brise et la terre un parfum.

C'étaient de longs propos, mais un plus long silence
Où l'esprit se recueille et tout à coup s'élance,
Où le rêve poursuit le geste commencé,
Où tout s'exprime, enfin, sans un mot prononcé.

Le jardin tout entier s'était fait leur complice :
Les oiseaux dans les nids, la fleur dans son calice,
L'arbre avec ses rameaux, l'herbe au fond des sillons,
Dans les blés la cigale et les humbles grillons,
La couleur du nuage et le bruit des fontaines,
Le profil rougissant des montagnes lointaines,
La nature attentive avec sa voix de sœur
Traduisaient aussitôt ce que sentait le cœur.
Et, rien qu'à l'écouter, si joyeuse et si tendre,
Rien qu'à la voir, l'un l'autre ils pouvaient se comprendre ;
Tant les vives splendeurs, tant les bruits d'alentour,
N'étaient rien qu'un reflet, qu'un écho de l'amour.

HYMNE

« D'où viens-tu, feu subtil, âme qui me pénètre.
Que tout être, aujourd'hui, verse dans tout mon être,
Que j'aspire avec l'air, que j'exhale en tout lieu?
Pour faire ici la terre et mon âme aussi belles,
Toi qui les rajeunis, toi qui me renouvelles,
Amour, n'es-tu donc pas quelque chose de Dieu?

« Comme tu nous remplis de vigueur et de sève!
Comme, à travers l'espace, un essor me soulève!
Pourquoi suis-je investi d'un pouvoir inconnu?
Dans mon cœur, triste hier, une allégresse abonde;
Je me sens assez fort pour soulever un monde;
Entre la vie et moi qu'est-il donc survenu?

« Est-ce un œil qui sourit, une main que je presse,
La longue tresse d'or qui flotte et me caresse,
Est-ce un plus doux accent de cette voix de miel,
Un pli plus gracieux de cette lèvre rose,
Est-ce la beauté seule, une aussi frêle chose,
Qui fait d'un homme un ange et de la terre un ciel?

« Ah! si rien n'était là, dans ce moment suprême,
Rien de plus que nous deux, rien qu'elle et que moi-même,
Si quelque Dieu sur nous n'était pas descendu,
Comment s'échangeraient ces accords et ces flammes,
Entre le ciel et nous, puis entre nos deux âmes?
Pourquoi monterions-nous de ce vol éperdu?

« Regarde-moi toujours, prodigue ce sourire!

Que ton cœur à mon cœur ne cesse pas de luire,
Et que ton souffle au mien se vienne encor mêler.
Mais surtout que le dieu, le charme, le mystère,
Ce qui vient, dans l'amour, d'ailleurs que de la terre,
L'ineffable inconnu n'aille pas s'envoler.

« Tant qu'il nous portera tous les deux sur ses ailes,
Qu'un invisible aimant, liant nos cœurs fidèles,
Nous tiendra suspendus dans ce rêve enchanté,
Que ton regard de sœur, qui m'apaise ou m'entraîne,
Répandra dans mon sein cette vertu sereine
Plus forte que la mort et que la volupté...

« J'irai, j'emporterai l'Olympe inaccessible!
Combats, douleurs, travaux en dehors du possible,
Tout lot devient heureux par l'amour départi.
Mais que l'indifférence éteigne ton sourire,
Que ton cœur, un instant, de mon cœur se retire...
Et des saintes hauteurs je tombe anéanti. »

Combien, sous ce beau ciel, l'astre qui les caresse
Mesura-t-il d'espace à l'amoureuse ivresse;
Combien ont-ils cueilli de fleurs dans ce jardin;
Quel temps les a gardés la tour dans son Eden?
Peut-être une heure, un jour, peut-être des années!
Le temps ne compte pas ces heures fortunées;
Entre deux cœurs heureux qui s'aiment librement,
Les jours, l'éternité ne durent qu'un moment.
Ils auraient, oublieux du ciel et de la terre,
Épuisé leur bonheur sans honte et sans mystère;
De soupir en soupir, dans l'ineffable tour,
Ils auraient consumé leur vie et leur amour,

Si, du rêve et des fleurs s'arrachant la première,
L'ange n'avait parlé, du haut de sa lumière,
De l'humble et saint devoir qui rappelle, ici-bas,
La femme à ses douleurs et l'homme à ses combats;
Et n'eût au chevalier, étouffant un murmure,
Rendu sa bonne lance et bouclé son armure.

— « Quoi ! partir, disait-il, je me croyais au port ! »

— « L'amour n'arrive au but qu'en traversant la mort ! »

— « Attendons, dans l'extase où notre âme est ravie,
Attendons cette mort sans rentrer dans la vie ! »

— « La vie est un devoir. »

— « Vivons dans ces beaux lieux. »

— « Vivons où Dieu nous place, au poste périlleux. »
La vie est un combat; ici l'on se repose :
Sur ce Thabor d'un jour on se métamorphose,
Vers la beauté qu'on cherche on s'avance d'un pas;
On touche à l'idéal, on ne l'habite pas.
Le bonheur ici-bas n'est qu'un lieu de passage
Où l'on reçoit du ciel un flamboyant message :
Et, sans brûler nos yeux et notre cœur de chair,
Dieu ne saurait, pour nous, éterniser l'éclair.
Mais l'éclair disparu pourra briller encore,
Sois sûr qu'après la nuit tu reverras l'aurore.
Si tu restes vaillant et fidèle à ta foi,
La tour et ses jardins se rouvriront pour toi;
Tu sauras traverser, sans nouvelles batailles,

La trompeuse forêt qui cache ces murailles.
La porte, pour toi seul, tournera sur ses gonds.
Tous les monstres vaincus, les géants, les dragons,
Les nains, blottis aux creux des ifs et des érables,
Pour tout autre que toi resteront redoutables;
Mais tous t'obéiront en esclaves soumis.
Les oiseaux de mes bois seront tous tes amis.
Mes colombes iront, fendant les zones bleues,
Te porter ma pensée à des milliers de lieues.
Toi, pour me revenir, tu feras, en rêvant,
Ton chemin sur des chars plus vites que le vent.
Jour et nuit, sur ton œuvre attentive et penchée,
Par les regards du cœur je te reste attachée.
Ma prière et mes vœux, du haut de ces sommets,
Iront du ciel à toi sans s'arrêter jamais.
Mes doigts ne quittent plus maintenant ce rosaire:
J'apporterai ma lampe au fond du sanctuaire;
Et, toute à préparer les fêtes du retour,
Si lointain que tu sois, je t'attendrai toujours.
Je serai là, toujours, prêtant l'âme et l'oreille,
A cent exploits nouveaux dont le bruit m'émerveille.
Seule, entre les créneaux de ma blanche prison,
Je te verrai venir du bout de l'horizon.
Va! nous aurons encore ici de douces heures;
L'effort qui les paiera nous les rendra meilleures;
Et l'enivrant jardin, chastement visité,
Gardera pour nous deux sa mystique beauté.
Tu ne m'ôteras point de mon château d'ivoire;
J'y serai ton repos et tu seras ma gloire.
De l'invisible dame en prison dans ses fleurs,
Tu porteras bien haut les discrètes couleurs;
Tu voudras recevoir, de ses mains toujours pures,

Un laurier à ton front, un baume à tes blessures,
Et tu me béniras, doucement prosterné,
Pour ce que je refuse et ce que j'ai donné. »

— « Adieu. J'obéirai ; je pars, rien ne m'effraye ;
Je pense, à chaque lutte, au prix qui me la paye.
Reposé dans l'amour, je me lève assez fort
Pour ne plus désirer ni redouter la mort ;
Et dans ces pleurs sacrés mon âme est retrempée,
Mieux que dans une eau vive on ne trempe une épée.
Un instant de bonheur est le meilleur soleil
Pour nous rendre au combat après un lourd sommeil.
J'ai contre l'ennemi, j'ai, de plus que mes armes,
Ce pieux talisman qui rompt les mauvais charmes,
Ce chapelet de buis de trois fleurs embaumé,
Don de la belle enfant que l'ange a confirmé.
Je gagnerai par lui plus douce récompense ;
Où le fer ne peut rien, il sera ma défense.
Les fantômes impurs qui longent les chemins
S'évanouiront tous à le voir dans mes mains.
Nul ne me l'ôtera par force ou par adresse ;
Et quand il reviendra dans ces mains que je presse,
Teint du sang et des pleurs d'un loyal chevalier,
Il sera digne encor de vous être un collier. »

Or le bon palefroi, sellé pour la bataille,
Hennissait et piaffait au bas de la muraille ;
Et le preux s'élança. D'un vol moins prompt, le vent,
Roule au bord du sentier le feuillage mouvant.
Les arbres, les rochers glissaient comme des ombres,
Et l'éclair de l'acier sillonnait les bois sombres.
Ainsi, pour fuir un lieu qu'on aime, un souvenir,

Un bonheur qu'on abjure et qu'on veut retenir,
Il faut, du cher Eden où le cœur eut sa fête,
Partir comme une flèche et sans tourner la tête.
Jusqu'à l'heure où l'on foule un sol indifférent,
Courir, ô bon cheval, plus vite qu'un torrent !

Il fuyait, il fuyait. Quand il reprit haleine,
La tour était bien loin, il entrait dans la plaine;
La vie et ses périls pour lui recommençaient:
Car c'était un chemin où les hommes passaient.
Dès lors, à pas comptés, comme une sentinelle,
Il marchait, il veillait pour la lutte éternelle.
Quand s'offrait sur sa route un lieu sûr et discret,
Un vallon sans écho caché dans la forêt,
Le cavalier dans l'ombre y déposait sa lance;
Ses lèvres et son cœur rompaient le dur silence,
Et l'amoureux chanteur, prenant sa harpe d'or,
Aux couplets comprimés rendait un libre essor.

LA TOUR D'IVOIRE

BALLADE

J'ai mon asile et mes délices,
J'ai mon secret et mon amour;
J'ai bu l'ivresse à pleins calices,
Au fond d'un bois, dans une tour.

La tour est si claire et si blanche,
Qu'on dirait, de loin, tous les soirs,
La lune qui monte, ou se penche,
La lune entre les rameaux noirs.

Un grand bois défend la tour ronde
De tout passant fade ou moqueur;
Elle est à l'autre bout du monde,
Elle est à deux pas de mon cœur.

Le bois est peuplé de féeries
Trompant l'oreille et le regard;
Moi, j'ai cueilli dans ses prairies
Des fleurs qu'on ne voit nulle part.

Un autre aurait mis des années
Sans même arriver jusqu'au seuil;
Moi, ces barrières fortunées,
Je les franchis en un clin d'œil.

Si je pense à ma tour divine,
Pour y voler en un moment,
Je mets la main sur ma poitrine
Et j'y touche mon talisman.

Ma tour, dans sa blancheur de neige,
Sans parler des périls cachés,
Du bois touffu qui la protège,
Est si haute sur les rochers,

Une si forte palissade
Se hérisse autour du coteau,
Que, pour essayer l'escalade,
Ou battre en brèche le château,

Tous les engins, bélier, échelle,
Avec cent mille combattants,

Ne pourraient se frayer vers elle
Un chemin... missent-ils cent ans !

Et moi, pourvu que je réponde,
Ou mon nom, ou l'un de mes vers,
J'arrive en moins d'une seconde ;
Les deux battants me sont ouverts.

Si l'on savait quel doux mystère
Cachent la tour et son verger,
Les rois, des deux bouts de la terre,
Se ligueraient pour l'assiéger ;

Et, jour et nuit, sous ses murailles,
Les guerriers au cœur de lion
Se livreraient plus de batailles
Que jadis autour d'Ilion.

On redit plus d'un conte étrange
Sur la tour au faîte argentin.
C'était la cellule d'un ange,
Ou d'une fée, ou d'un lutin...

Ange ou lutin, la châtelaine
Dont ces murs gardent les appas,
Moi, je sais que la blonde Hélène
Et Vénus ne l'égalaient pas.

Qui la vit en sa tour d'ivoire
Y voudra toujours revenir ;
Il n'est pas d'amour, pas de gloire
Qui lutte avec ce souvenir.

Mon cœur auprès d'elle y demeure
Et tient tout le reste en oubli;
J'y veux passer ma dernière heure,
Et j'y veux être enseveli.

Or, par monts et par vaux, seul avec sa pensée,
Joyeux sous l'acier sombre et visière baissée,
Il marche ainsi, chantant, rêvant ou combattant;
Puis des chemins foulés disparaît un instant,
Comme enlevé d'en haut par une main secrète,
Invisible et porté dans sa douce retraite.

On revoit tout à coup sa lance et son écu
Briller dans quelque lice ouverte au droit vaincu;
Dès que le ciel, moins rude aux vertus qu'on opprime,
Tient à se faire absoudre en châtiant le crime.
Il vient sans qu'on l'attende, et, tel qui le croit mort,
Sent déjà ses coups sûrs comme ceux du remord.
C'est lui qu'au fond des bois, sur la route déserte,
La craintive innocence invoque à chaque alerte;
Lui qui du ravisseur et du sorcier malin
Sauve et conserve purs la vierge et l'orphelin;
Lui, le chevalier noir, que l'on craint et qu'on aime,
Qui, sans être appelé, paraît au jour suprême;
Qui seul, dans les palais, va défier les rois.
On en fait maints récits moins beaux que ses exploits;
Il nous a tous aidés de son cœur, de sa lame,
Mais nul n'a su son nom, ni celui de sa dame.

1864.

IX

BERTHE

Les tableaux, d'un éclat soudain,
S'animaient à la voix de Berthe :
Quand l'oiseau fredonne au jardin,
L'air est plus pur, l'herbe est plus verte ;

Plus fraîche est la senteur des bois,
Plus vive est la couleur des roses ;
Et l'on croit entendre une voix
Sortir des fleurs à demi closes.

J'ai vu, lorsqu'elle avait chanté,
J'ai vu les vieux portraits sourire ;
Sa musique avait répété
Ce que le pinceau ne peut dire.

La muse errait dans l'atelier
Sur les pas de la jeune belle ;
C'était le démon familier,
Tout brillait, tout vivait par elle.

Un ciel plus chaud ou plus rêveur
Vibrait au fond des paysages ;

Les madones aux frais visages
Priaient avec plus de ferveur.

Nouveau sur les marbres antiques,
Je ne sais quel air attendri
De la Vénus au front meurtri
Réchauffait les grâces attiques.

La vie entrait de toute part.
Le souffle errant des harmonies
Emportait l'âme et le regard
En des profondeurs infinies.

Moi, dans un double enchantement,
Enivré d'accords et d'images,
J'oubliais la terre, un moment,
Pour m'envoler dans les nuages.

J'allais en de bleus horizons ;
Aux pâles clartés de la lune,
J'y voyais mes jeunes saisons
Fleurir encore une par une.

Le clavier vibrant sous ses doigts
Achevait l'œuvre bienfaisante :
Mes douces peines d'autrefois
M'allégeaient la douleur présente.

Les voilà ! c'est à m'y tromper,
Ces chers fantômes pleins de charmes.
Mon cœur est prêt à m'échapper,
Et je sens mes yeux tout en larmes.

Qui sait dans quel pays lointain,
Vers quelles fleurs, sur quelle grève,
A la voix du charmant lutin,
Qui sait où m'eût porté mon rêve,

Si, tout à coup, la vérité
Devant mes yeux n'eût été mise ;
Si mon portrait, quoique flatté,
Ne m'eût montré ma barbe grise?

Si Berthe, sans respect humain,
Au bout de chaque air que je loue,
Quand j'allais pour baiser sa main,
Ne m'eût gaîment offert sa joue ;

Et, comme une simple chanson
Sur la rose ou sur l'hirondelle,
Ne m'eût commandé, sans façon,
Des vers où je parlerais d'elle?

Des vers! je n'en fais pas un jeu :
On ne ment pas dans ce langage,
C'est celui du cœur qui s'engage;
Si j'en disais trop ou trop peu!

Elle est femme et je suis poète,
Elle veut et je dois céder.
Que faut-il que je lui souhaite,
Ne pouvant rien lui demander?

Flatterai-je, hélas! ces beaux songes
Faits pour durer si peu d'instants?

N'enivrons pas ce cher printemps
D'espoirs qui seraient des mensonges.

Lui vanterai-je un froid dédain
De tous les bonheurs qu'on envie?
Doit-on passer devant la vie
Sans rien cueillir dans ce jardin?

Ne faut-il pas que la jeune âme
Ait sa part, même de douleur;
Qu'elle pleure, puisqu'elle est femme;
Qu'elle embaume, puisqu'elle est fleur?

Qu'elle ait, sous la verte ramée,
De ces longs soirs qui semblent courts;
Qu'elle aime et qu'elle soit aimée...
Mais une fois et pour toujours?

Pour se garder de toute injure,
Elle a le culte ardent du beau :
Que l'idéal soit son flambeau,
La sincérité son armure;

Que son esprit vif et charmant,
Ouvert à d'éternelles fêtes,
Chez les grands morts, chez les poètes,
Se fasse un invisible amant;

Et qu'aux jours de peine secrète,
Fuyant sur les hauteurs de l'art,
Elle y conserve une retraite
Entre Raphaël et Mozart.

X

SILVA NOVA

I

Allons revoir la place où tomba le grand chêne
Dont j'interrogeais l'âme et que j'ai tant pleuré;
L'herbe a jauni vingt fois et verdi dans la plaine;
Et tout, hormis mon cœur, tout s'est transfiguré.

Surprenons dans ces bois l'œuvre de la nature;
Je sais trop ce qu'ont fait et défait les humains,
Depuis que j'en reçus ma première blessure
Et que mon vieil oracle a péri de leurs mains!

J'aimais comme un aïeul cet arbre aux fortes branches;
Il parlait à mon cœur de paix et d'infini;
Je goûtais à ses pieds, sur un lit de pervenches,
Ce repos créateur d'où l'on sort rajeuni.

Je lui dois des sommeils plus féconds que mes veilles;
Sous son ombre un jour pur se levait dans mon cœur;
Mes chants volaient, pressés comme un essaim d'abeilles,
Et laissaient sur ma lèvre une étrange douceur.

Je ne sais quel parfum et quel souffle des choses
S'exhalaient et coulaient dans mon sang agité;
Les paisibles esprits des chênes et des roses
M'armaient pour bien des jours de leur sérénité.

L'homme survint, frappa ces antiques racines;
L'arbre géant croula sous son triste vainqueur;
Le sol fut longuement sillonné de ruines;
Plus d'ombre! Et je partis ayant le deuil au cœur.

II

Je reviens. Le temps creuse et guérit bien des plaies;
Voici mes vieux sentiers avec de jeunes haies.
Montons! j'ai vu ce lieu si chantant et si vert,
Et la mort du grand chêne en a fait un désert!
Sachons, sur ces hauteurs par l'homme abandonnées,
Ce qu'a pu la nature au bout de vingt années.

Dans l'herbe, au pied du mont, plus vive que jamais,
Attestant le retour des bois sur les sommets,
Une eau gazouille et fuit; un vent de bon augure,
Plein de vagues senteurs, fraîchit sur ma figure.
Des bruits confus, d'où perce un chant rapide et clair,
Viennent à nous d'en haut avec les flots de l'air.
Tout part de ce sommet, tout ce qui se sent vivre,
Et la voix qui me berce et l'odeur qui m'enivre.
Tout semble avoir là-haut son asile caché,
Les pinsons, le chevreuil qui passe effarouché,

L'insecte qui s'envole à mes pieds de la mousse.
Moi, je suis ce courant qui m'attire et me pousse,
Repris par la jeunesse et l'instinct d'autrefois,
Je marche allègrement, car j'ai senti les bois.
Cinq coureurs inégaux, dont la gaîté me gagne,
Bondissent près de moi, vrais fils de la montagne.
L'aîné, déjà, me prête une robuste main;
La mienne au plus petit allège le chemin,
Et, tous, joyeux, grimpants, chantants, roulés dans l'herbe,
Nous allons par les fleurs, et chacun fait sa gerbe.
Au détour d'un rocher, le coteau m'apparaît
Où trôna seul, jadis, le roi de la forêt.
Étonnés, dans une ombre où tout chante et fourmille,
Trouvant, au lieu du père, une immense famille,
Nous entrons sous un dôme où de minces piliers
Formaient d'étroits arceaux et poussaient par milliers.
Les rameaux enlacés verdoyaient sur nos têtes.
Tout un peuple d'oiseaux y célébrait ses fêtes;
Les nids et les essaims, effrayés par moments,
Nous poursuivaient de cris et de bourdonnements.
Le bois se défendait, vierge encor de visites.
D'inextricables nœuds, ronces et clématites,
Le troëne et le buis nous retenaient captifs.
Les hêtres et les pins, les érables, les ifs,
Semés là par le vent des montagnes prochaines,
Y luttaient de vigueur avec les jeunes chênes.
Tout vivait sur ce sol que j'avais laissé nu.
L'homme absent, il semblait que Dieu fût revenu;
Tout avait refleuri sous sa main paternelle.
C'était au lieu d'un chêne une forêt nouvelle.

Un seul vide, au milieu de la verte prison,

Laissait le bleu du ciel percer jusqu'au gazon,
Et marquait, sur le sol, d'un tertre circulaire,
La place où fut le tronc du géant séculaire.
C'était comme l'autel du sanctuaire ombreux;
Un soleil éclatant l'ornait de mille feux.
Les digitales d'or, des fleurs de toute espèce,
Des touffes de grands lis montaient de l'herbe épaisse.
L'air n'était que parfums, et ce réduit charmant
Appelait la prière et le recueillement.

Je m'assis. Mon troupeau vagabond et folâtre,
Mes chevreaux, par les bois, bondissaient loin du pâtre;
Et, seul, lançant un mot vers eux, de temps en temps,
Je repris le poème interrompu vingt ans.

III

Qu'il est bon, dans cette ombre où le vent seul murmure,
Sous ces arbres heureux, conseillers de la paix,
Qu'il est bon de mêler son âme à la nature,
Et d'exister sans vivre au fond d'un bois épais;

Laissant monter la sève, en silence amassée,
Du tronc dans les rameaux et jusqu'au fruit vermeil,
Et le rêve plus mûr devenir la pensée
Par l'insensible effort du temps et du soleil!

J'aime en ces lieux sacrés l'âme qui s'y recueille
Pour éclater plus tard en mille êtres divers,

Et ce travail sans bruit qui refait feuille à feuille
L'arbre et l'esprit de l'homme et l'immense univers.

Dieu vous garde, ô forêts! de notre impatience.
Le temps qui nous échappe au chêne est assuré.
Que l'avarice impie et la demi-science
Ignorent longuement votre asile sacré.

Croissez avec lenteur dans le creux des ravines,
Sur ces sommets dont l'homme a décharné les os;
La nature aura vite effacé nos ruines,
Si nous la respectons dans son puissant repos.

En groupes fraternels croissez, ô jeunes chênes!
Des signes effrayants brillent de toute part;
Unis pour mieux braver les tempêtes prochaines
Faites-vous l'un à l'autre un amoureux rempart.

Chaque automne à vos pieds la feuille s'amoncelle
Elle a refait un sol à ce roc dévasté.
Vous amassez là-haut, pour la race nouvelle,
Un réservoir de vie et de fécondité.

Les oiseaux disparus reviendront avec l'ombre;
Chaque arbre aura, l'été, son limpide concert;
Et le riche oasis, peuplé d'hôtes sans nombre,
S'étendra tous les jours aux dépens du désert.

Neige et pluie et rosée iront de branche en branche,
Et la mousse, à vos pieds, les boira longuement;
Et l'eau s'y fera source, au lieu d'être avalanche,
Pour fuir dans le vallon avec un bruit charmant.

Et tout reverdira; les fils des métairies
Verront s'emplir encor les puits de leurs aïeux;
Tout, les fruits des vergers et les fleurs des prairies,
Tout nous vient de ces bois cachés sur les hauts lieux.

Dans ces temples ombreux, de jour en jour plus rares,
Respectons le trésor des germes infinis;
Fermons la forêt sainte aux bûcherons avares;
Laissons grandir l'arbuste et se peupler les nids.

Peut-être avec ces bois un monde recommence,
Et, pareil au grand arbre où Dieu m'a visité,
Un de ces rejetons, devenu chêne immense,
Tiendra sous ses rameaux tout un peuple abrité;

Et les fils de mes fils viendront, rêveurs paisibles,
Chantant d'un cœur plus pur et plus épanoui,
Reprendre avec l'oracle et les voix invisibles
Le sublime entretien dont j'ai si peu joui.

Peut-être un d'eux, priant sous ce dôme sonore,
Verra l'hôte attendu sortir des antres verts,
Et, vainqueur sans combat du sphinx qui nous dévore,
Emportera d'ici le mot de l'univers.

Ah! qu'ils soient plus heureux du moins que nous ne somm
Qu'ils ne connaissent pas la honte de servir;
Qu'ils cherchent ici Dieu, mais sans y fuir les hommes,
Et qu'alors le devoir ne soit plus de haïr.

Que l'accord fraternel des hêtres et des chênes
Serve aux humains d'exemple et leur dicte ses lois;

Et que la liberté, seul remède à nos haines,
Règne autour des palais comme au fond des grands bois.

Décembre 1863.

XI

LE MOIS DES MORTS.

Novembre a mis, comme un suaire,
Sa longue robe de brouillards;
Le soleil, dans nos cieux blafards,
Semble une lampe mortuaire.

Les feuilles pendent en haillons
Au noir squelette de la vigne,
Et, là-bas, fument des sillons
Près de ces tombeaux qu'on aligne.

Le semeur, en grand appareil,
Donne au champ la façon dernière;
Comme un mort promis au réveil,
Le grain est couché sous la terre.

Mais rien ne parle encor d'espoir;
Tout s'endort et tout se recueille;

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il n'est resté ni fleur ni feuille;
Le sol est gris, le ciel est noir.

Connais-tu ces buissons moroses?
C'est l'aubépine et l'églantier.
Où sont les roses du sentier
Et les mains qui cueillaient ces roses?

Dans ces prés ne retourne pas
Le bois mort, que le vent y sème,
Avec la trace de vos pas,
A caché le sentier lui-même.

Tu peux marcher jusqu'à la nuit;
Tu seras seul avec ton livre:
On refuse, hélas! de te suivre
Où, jadis, on t'avait conduit.

Tu n'aurais là d'autre cortège
Qu'oiseaux noirs et loups aux abois;
L'hiver a changé, dans les bois,
Vos lits de mousse en lits de neige.

Voici l'heure où le souvenir
Peuple seul la forêt discrète;
Sans y troubler aucune fête,
Les morts peuvent y revenir.

Au bord des étangs et des chaumes,
A l'abri dans les chemins creux,
Tu peux conserver avec eux;
Suis, pas à pas, ces chers fantômes

Ils te ramènent par la main
Dans ce passé que l'on t'envie,
Où les lambeaux de votre vie
Pendent aux buissons du chemin.

Qu'ont-ils fait de leurs premiers charmes,
Ces jardins aux vives couleurs,
Où l'on récolte moins de fleurs,
Hélas! qu'on n'y sème de larmes?

Voici les berceaux familiers
Où, dans la mousse et les pervenches,
Les baisers chantaient par milliers,
Comme les oiseaux sur les branches.

Mais, ces arbres et ces soleils,
S'ils t'ont prêté l'ombre et la flamme,
S'ils t'ont donné leurs fruits vermeils,
Ont pris tous des parts de ton âme.

Tu la jetais à tous les vents,
Pour un mot, pour un regard tendre...
Mais, viens, et les morts vont te rendre
Ce qu'ont emporté les vivants.

Car, là-haut, sur les mêmes grèves,
Dans ces astres peuplés d'esprits,
Flottent à la fois les débris
Et les germes de tous nos rêves.

Là-haut, dans l'immatériel,
Tout va perdre et retrouver l'être;

Quand les morts descendent du ciel,
C'est pour nous aider à renaître.

Pur de désirs et de remords,
Fais donc, sans terreurs insensées,
La moisson d'austères pensées
Qui se récolte au mois des morts.

Novembre 1859.

XII

RETOUR AUX ALPES.

O mes Alpes, salut! En vain l'arrêt du monde
M'interdit vos sommets au nom du cœur humain,
Et m'invite à la plaine et veut que je réponde
Aux voix des vils passants, aux bruits du grand chemin ;

Moi, je retourne à vous, au désert mon vieux maître,
Dans ces bois où j'entends un écho du saint lieu;
Pour mieux connaître l'homme, et pour l'aimer peut-être
J'ai besoin de m'asseoir seul à seul avec Dieu.

Là-haut, sous les sapins, sur ces blocs en ruines,
Un mystère, ô nature! entre nous s'accomplit;

Mes Alpes ! portez-moi vers les choses divines ;
Rien d'humain n'est absent d'un cœur que Dieu remplit

Sitôt qu'en votre azur près de lui je m'élève,
Tout grandit dans mon âme et tout monte avec moi ;
Je cueille en vos sentiers, où l'on dit que je rêve,
Des fleurs pour mes amours, des clartés pour ma foi.

Ma muse a pris chez vous sa parure et ses armes ;
Des vivantes couleurs vous m'ouvrez le trésor.
Là j'ai trouvé peut-être, au lieu de vaines larmes,
Un vers âpre et nerveux vêtu de fer et d'or.

Sans doute, aux jours d'enfance où l'on gémit sans causes,
J'aimai trop vos déserts de l'amour d'un banni ;
J'ai trop oublié l'âme en embrassant les choses,
J'ai trop méprisé l'homme au nom de l'infini.

Mais la vie a pour moi peuplé vos solitudes
D'êtres chers et sacrés, de bonheurs sans remords ;
J'y rencontre, en fuyant les viles multitudes,
Des âmes que j'y cherche et l'esprit des grands morts.

Mais que je vienne ici pour rêver ou pour vivre,
Ou seul ou deux à deux dans un oubli profond,
C'est toujours l'infini, sur vos monts, qui m'enivre ;
C'est toujours Dieu qui parle et l'amour qui répond.

Puis, quand il faut descendre et lutter dans les plaines,
Là-bas, dans leurs cités, dont le sang teint les flots,
La Muse oublie alors vos lis, et sur vos chênes
Saisit, quand je le veux, massue et javelots.

Dites, ô blancs sommets, rochers qu'on croit stériles,
Bois sombres dont l'amour est mon heureux travers,
Que ne vous dois-je pas de tendresses viriles,
De fierté dans mon cœur, de sève dans mes vers?

Par vous, j'aime à braver ce que mon siècle loue,
Et ses lâches grandeurs et ses plaisirs épais;
J'appris de votre neige à mépriser leur boue,
J'apprends de leur tumulte à chérir votre paix.

Vous m'avez enseigné l'horreur des choses viles,
Des idoles qu'encense un vulgaire hébété;
Vous dressez, pour ma foi qui se perd dans les villes,
Deux autels : l'un à Dieu, l'autre à la liberté.

C'est chez vous que l'on fuit pour y rompre ses chaînes,
Pour y porter ses deuils ou ses bonheurs cachés;
Là qu'on abrite mieux ses amours et ses haines :
Les cygnes ont vos lacs, les aigles vos rochers.

Tout homme qui frémit sous quelque joug infâme
Dans vos libres déserts échappe à ses tyrans :
De ces chastes hauteurs où vous portez mon âme
Coulent de froids dédains que je verse à torrents.

Je voudrais, n'en déplaise à des Muses banales,
Pareil, comme on l'a dit, à ces monts nébuleux,
Suspendre ainsi dans l'air des glaces virginales,
Armé de l'avalanche et des fleuves comme eux.

Sur cet impur amas d'esclaves, de parjures,
Ma haine descendrait comme un déluge amer;

J'aurais vengé l'honneur de tant d'âpres injures,
Et j'aurais balayé cette fange à la mer.

Vienne un dernier rayon rougir nos cimes blanches
Et fondre à flots ma neige à son brasier vermeil!
Et, pour lancer plus loin nos saintes avalanches,
Que la foudre nous frappe à défaut du soleil.

Juillet 1860.

XIII

L'HÉRITAGE.

Au modeste enclos des ancêtres,
Qui sait borner son horizon?
Sous un toit fidèle à ses maîtres,
Qui meurt fidèle à sa maison?

Qui peut, tête blonde ou front chauve,
Retrouver son nid ou son port,
Et dormir dans la même alcôve
Du lit de noce au lit de mort?

Plus d'autre immuable héritage
Que le désir et la douleur;

Le vent qui tourmente notre âge
Rase une tour comme une fleur!

Il faut dresser, plier sa tente,
Tout changer, d'hier à demain;
Entre les regrets et l'attente,
Flotte, hélas! pauvre cœur humain!

Aux vieux murs des aïeux que j'aime
J'adhère, en vain, lierre obstiné;
L'ouragan m'a saisi moi-même,
Et me voilà déraciné.

Où donc le jardin, la tourelle,
La vigne et le préau joyeux?
Où donc l'église maternelle,
Les berceaux, les tombeaux d'aïeux?

Je n'ai plus de ces biens antiques,
Nomade, errant je ne sais où,
Rien, hormis ces humbles reliques
Que l'on peut suspendre à son cou.

Je dors sous des toits éphémères
Où jamais je ne reviendrai;
Mais j'emporte, au moins, de mes pères
Leur âme... et je la garderai!

Je vis par eux; en leur présence,
J'interroge, et leur vieille foi
Me répond dans ma conscience...
Et le passé résiste en moi.

Avec eux, je rêve sans cesse
D'un grand manoir, sur les sommets,
Où nous vivrons dans l'allégresse,
Sans plus nous séparer jamais.

Novembre 1864.

XIV

AMENDE HONORABLE.

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe
(LAMARTINE, *Hymne au Christ.*)

I

O Christ, ta passion sera donc éternelle!
L'homme à percer ton cœur s'exerce chaque jour;
Et l'affreux déicide, hélas! se renouvelle
Sans lasser nos fureurs, pas plus que ton amour.

Toujours des voix en foule acclament ton supplice;
Toujours, pour le subir, tu redescends du ciel.
Au pied du Golgotha, dans ton amer calice,
Chaque siècle en passant vient exprimer son fiel.

On t'ôte, on te redonne un sceptre dérisoire
Qui sert à te meurtrir sur tes âpres chemins;
Et Pilate, impassible en son hideux prétoire,
Livre le sang du juste et s'en lave les mains.

Nous, indignes témoins de la grande agonie,
Réveillés par trois fois, nous dormons lâchement;
Et plus d'un faible ami se cache ou te renie,
Et ne t'avouera Dieu qu'à son dernier moment.

Donc tu mentais à l'homme, au ciel qui te délaisse;
L'arrêt en est porté par la foule et ses rois,
Et ce monde ironique, en raillant ta promesse,
Te crie : « O moribond, descends-tu de la croix? »

L'orgueil du moindre enfant se rit de ta parole;
Ta loi tombe à son tour sous le niveau fatal,
Et le peuple, en travail d'une nouvelle idole,
Court adorer ses dieux forgés dans le métal.

Te voilà donc vaincu par l'esprit, par le glaive!
Eh bien! ton lourd tombeau tu le soulèveras;
Entre tout ce qui tombe et tout ce qui s'élève,
Toi seul, ô divin mort, tu vis et tu vivras.

Tu t'es fait du Calvaire un trône impérissable;
Et ton peuple, à genoux sur ces chastes hauteurs,
Verra tomber, ce soir, les empires de sable
Que dressaient contre Dieu des rois spoliateurs.

Même à cette heure, ô Christ, et sur tout notre globe,
Par delà ces docteurs ligués pour te honnir,

Tandis que les soldats tirent au sort ta robe,
Vois ces mille ouvriers de ton règne à venir!

Partout où l'âme est libre, où la terre est féconde,
Où règne un autre Dieu que l'or ou le canon,
C'est ta loi qui demeure, ô Christ! ou qui se fonde;
Nos dernières vertus ne germent qu'en ton nom.

Vainement s'unissaient, pour ébranler ton culte,
Le despote au sophiste et le peuple au licteur;
Là-bas on meurt pour toi, si chez nous on t'insulte;
Vois, combien de martyrs pour un blasphémateur!

Vois ces soldats enfants, ces vierges, ces lévites,
Qui s'arment de ta croix et meurent sur l'autel,
Tout ce peuple en pâture aux Nérons moscovites,
Et qui, te prouvant Dieu, se démontre immortel.

Vois, par delà les mers, se choquer ces armées:
La servitude expire et fait place à ta loi.
Tant de sang, tant de pleurs, de luttes enflammées,
C'est pour la liberté... je veux dire pour toi.

C'est pour toi, pour panser tes divines blessures,
Qu'autour des lits de mort et sur ces champs affreux
Des anges descendus touchent de leurs mains pures
Le sang noir des blessés et la chair des lépreux.

On les trouve à genoux sous les gibets infâmes,
Chez tous les délaissés, innocents ou pervers;
Elles vont, sans frémir, humbles et fortes femmes,
Épouser tes douleurs au bout de l'univers.

C'est pour planter ta croix qu'on découvre des mondes.
Vers l'antique Orient ramenant nos vaisseaux,
La barque d'un apôtre y rend les mers fécondes;
Partout ton labarum précéda nos drapeaux.

Ton astre, que suivaient les bergers et les mages,
Partout annonce à l'homme une plus douce loi;
Chez les peuples enfants visités par nos sages,
Le véritable jour ne luira qu'avec toi.

En vain nous y portons notre science humaine,
Nous leur prêtons nos arts, nos lois, nos chars de feu;
La raison s'est éteinte et l'âme existe à peine
Dans ces mondes vieillis qui ne t'ont pas pour Dieu.

II

Et voilà qu'on proclame, — ô siècle de chimères! —
Que ta parole, ô Christ, pâlit à nos lumières;
Voilà qu'au Dieu vivant le ver se dit pareil,
Et que la lampe insulte aux clartés du soleil!
Ainsi tu fis de nous ton image suprême
Pour aider notre orgueil à s'adorer lui-même!
Ce ciel vide de toi, ces œuvres de ta main,
N'ont pour veiller sur eux que le regard humain!
Dans leur éternité, ces mors, ce monde immense,
Ce peuple de soleils flottent sans providence;
Nul n'a tracé leur route et nul ne les connaît,
Hors l'insecte pensant qui meurt sitôt qu'il naît!

Le monde a pour raison le seul esprit de l'homme,
Et Dieu tient tout entier dans le mot qui le nomme!
Prenez-le donc ce mot, dans son inanité,
Et tâchez d'en nourrir la triste humanité;
Servez au lieu du Christ, au lieu du pain des anges,
Servez aux affamés vos formules étranges.
A qui pleure une mère, un enfant, une sœur,
Offrez ce Dieu sans voix, sans regard et sans cœur;
Donnez-le pour richesse à ces pauvres chaumières,
A nos temps assombris donnez-le pour lumières;
Donnez-le pour espoir aux veuves, aux mourants,
Pour seul juge aux vaincus, pour seul frein aux tyrans.
Tâchez que l'univers un moment le proclame,
Ce Dieu que chacun fait et défait dans son âme,
Qui pense avec Socrate et meurt avec Caton,
Mais qui rugit aussi dans le tigre et Néron;
Qui chez un Attila se retrouve et s'adore;
Qui, couvé dans la brute, en Marat vient éclore;
Qui siffle avec le fouet du planteur insolent,
Et, dans la main du Czar, s'allonge en knout sanglant.
Sur le trône du Christ faites qu'il règne une heure;
Puis comptez nos vertus! Voyez ce qui demeure,
Et ce qu'un pareil Dieu garde à l'humanité
De justice et d'amour, surtout de liberté.

Prophètes du néant, voyez! le ciel est vide;
La prière tarit sous votre souffle aride;
Gardant pour dieux secrets le dédain et l'orgueil,
L'homme a la haine au cœur et l'ironie à l'œil.
Comme la feuille au vent, les âmes desséchées,
A l'arbre de la croix par le doute arrachées,
Roulent en tourbillons sans guide et sans chemins

Les peuples ne sont plus que des sables humains;
Et dans un noir désert traversé de fantômes
Un orage éternel emporte ces atomes.

Pulvérisez encore, ô funèbres vainqueurs,
Ce qui restait de Dieu pour cimenter les cœurs;
Écrasez sur leur croix le Christ et son Vicaire;
Aplatissez le monde en rasant le Calvaire,
Pour que les hauts Césars demeurent, parmi nous,
Les seules majestés qu'on adore à genoux;
Que la chair et ses dieux, seuls debout dans nos temples,
Soient dotés chaque jour de domaines plus amples;
Que les peuples, enfin, tous passés au niveau,
Sous le même boucher ne forment qu'un troupeau.

III

A genoux! et veillons en armes
Autour de l'auguste rocher.
Enfants, objets de mes alarmes,
Venez défendre avec vos larmes
Ce Dieu qu'on veut nous arracher.

Vous verrez de tristes années :
Des hommes sans Dieu seront rois;
Les mœurs, les lois sont entraînées..
Enfants! de vos mains acharnées,
Cramponnez-vous à cette croix.

Tous les aïeux morts à son ombre,
Accourus vers le saint tombeau,
Groupés sous ce ciel lourd et sombre,
Vont faire un cortège sans nombre
Au Christ qui saigne de nouveau.

Leurs faces de pleurs sont trempées;
De l'outrage, hélas! avertis,
Tous ont porté leurs mains crispées.
Les uns à leurs grandes épées,
D'autres à leurs rudes outils.

Voici le chœur des saintes femmes
Avec des vases précieux :
Sur les places des clous infâmes
Elles versent, à pleines âmes,
Des parfums rapportés des cieux.

Dans son angoisse maternelle,
Chacune, au pied du crucifix,
Regarde en tremblant autour d'elle,
Si, parmi la troupe fidèle,
Elle aperçoit au moins son fils.

De leur groupe qui se resserre
Ce cri s'élève et nous défend :
« O Jésus, retiens le tonnerre
Et n'abandonne pas la terre
S'il nous y reste un seul enfant! »

Exauçons ce vœu de nos mères,
Et Dieu l'accomplira sur nous.

Laissons au monde ses chimères,
Ses fruits pleins de cendres amères...
Voici la croix, tous à genoux!

Petits enfants à tête blonde,
Vous dont l'âme est un encensoir,
Priez, la prière est féconde...
Un enfant peut sauver un monde
En joignant ses mains chaque soir.

Peut-être que Dieu veut encore,
Lorsque tant d'hommes sont menteurs,
Prendre, au lieu d'oracle sonore,
La voix d'un enfant qui l'adore
Pour confondre les faux docteurs.

Le soir, que, dans chaque famille,
Au pied de l'arbre des douleurs,
L'enfant rose et la jeune fille,
Pour tous ceux dont la foi vacille,
Offrent leur prière et leurs pleurs;

Tandis qu'au fond du sanctuaire
Les apôtres en cheveux blancs,
La recluse et le solitaire,
Les voix qui ne peuvent se taire,
Chantent leurs hymnes vigilants.

Vous qui savez parler aux chênes,
A la mer grondante, au ciel bleu,
Qui forcez les cimes hautaines,
Les oiseaux, les lis, les fontaines,

A confesser le nom de Dieu ;

Tirez de toute créature,
Répandez sur tous les chemins
Des fleurs, des larmes sans mesure,
Et les remords de la nature
Pour tant de blasphèmes humains.

L'homme, hélas ! ce pauvre brin d'herbe,
A son orgueil s'est trop fié ;
Qu'il revienne adorer le Verbe..
Prosterne-toi, raison superbe,
Aux pieds du Dieu crucifié.

Novembre 1863.

XV

COUCHER DE SOLEIL.

Voilà le soleil qui décline ;
Le jour s'est déjà retiré
Du ravin et de la colline ;
Le grand mont seul reste éclairé.

L'ombre a noirci la plaine entière,
Tout le pays d'où je reviens,

L'étang, le clocher, la chaumière,
Tout lieu cher dont je me souviens,

Les nids épars de mes colombes,
Mes verts sentiers près du ruisseau,
Le champ où mes morts ont leurs tombes,
L'humble ville où j'eus mon berceau.

La nuit reprend, de place en place,
Tout mon Eden, tous mes beaux jours;
Plus rien n'a conservé ma trace;
L'oubli s'est fait sur mes amours.

Je cherche en vain dans l'étendue
Un doux rêve, un tableau joyeux;
La brume est déjà répandue
Sur mon cœur comme sur mes yeux.

Si je veux, dans sa clarté pleine,
Revoir le soleil créateur,
Je tourne le dos à la plaine
Et regarde vers la hauteur;

Et, sans plus fouiller ma mémoire,
Au-devant du monde futur
Je vole, oubliant mon histoire;
Je nage à travers l'esprit pur.

Là-haut je retrouve une aurore :
En vain le monde est rembruni;
Je vois, j'aime et j'espère encore,
Dès que j'aperçois l'infini.

Je garde, au couchant de mon âme,
Un clair sommet dans un ciel bleu,
Un phare, un rayon, une flamme...
C'est votre pensée, ô mon Dieu!

C'est l'amour, le beau manifeste
Qui brille en moi quand tout est noir;
C'est l'éternel vrai que j'atteste
En fermant les yeux pour le voir;

C'est la clarté surnaturelle
Qui vers les hauts lieux me conduit,
Jour que mon âme porte en elle
Et qui n'aura jamais de nuit.

Décembre 1864.

XVI

PSAUME DE COMBAT.

I

L'air est pesant, le ciel est gris; la route ardue
Tourne autour d'un abîme, étroite et suspendue.
Point d'arbres et point d'eau, pas un brin degazon.
Les cratères éteints qui ferment l'horizon

Sont fouillés par la foudre, et l'ouragan charrie
Des flots de sable rouge et de noire scorie.
Les loups et les chacals, ayant flairé le vent,
Rentrés dans leurs charniers hurlent au jour levant.

Un voyageur, à peine au bout du premier stade,
Va, baigné de sueur, tant rude est l'escalade,
Tant il porte un poids lourd, tant l'air est morne et chaud,
Tant il court vaillamment pour monter vite et haut.
Il monte, et de ses pieds la chair saigne, entamée
Par le basalte aigu dont la route est semée.
Déjà d'une âpre soif il sent le feu rongeur;
Le matin n'eut pour lui ni clartés ni fraîcheur.
Dès l'aube, à son départ, chaque point de l'espace
Semblait couver l'orage et lancer la menace.
Tout autre, ou moins croyant ou moins audacieux,
Se serait défié de la terre et des cieux.

« Le sentier où je marche, uni comme un grand fleuve,
M'entraîne sans secousse et sans aspérités;
Du monde, à chaque pas, la splendeur toujours neuve
S'y déroule à mes yeux dans son immensité.

« Car celui qui s'en va, poussé vers l'invisible,
Libre des vains désirs, des sens capricieux,
Vole aux fraîches clartés d'une aurore paisible
Et voit dans l'univers ce qui se cache aux yeux.

« Un éternel matin, tout d'azur et de roses,
L'embaume et le nourrit de sommets en sommets;
Les ailes qu'il reçut pour planer sur les choses
Sont d'un or impalpable et ne s'usent jamais.

« Il aime, il croit, il vole! A trouver sa carrière
Il n'hésite pas plus qu'un rayon de soleil;
Sans rencontrer de nuit, prompt comme la lumière,
Il monte à travers Dieu de réveil en réveil.

« Qu'importent les rochers, la route âpre et sauvage,
A la foi qui s'élance, à l'oiseau qui fend l'air?
A qui voit dans la nuit qu'importe le nuage,
Et la griffe du tigre à qui n'a pas de chair?

« J'ignore quels écueils se dressent dans ma vie;
Si mes noirs assaillants sont rares ou nombreux;
Mais, j'ai vu par delà! l'idéal me convie;
Je ne sais si je puis, mais je sens que je veux.

« J'irai! que la tempête ou s'irrite ou s'apaise,
Le maître a commandé, c'est à lui d'y pourvoir.
J'irai! ce lourd simoun, ce fer, rien ne me pèse :
Mon armure me porte... elle a nom le Devoir. »

II

Le vent mugit; la trombe éclate, et le tonnerre
Fait jaillir en éclats les rocs brisés; la terre,
Sous ces torrents de pluie et de grêlons serrés,
Lance contre le ciel des traits désespérés.
Les pierres et les flots sur les coteaux ruissellent;
Dans les ravins comblés les forêts s'amoncellent;
Tout croule et rebondit sur les monts haletants.

C'est un nouvel assaut des Dieux et des Titans.
Les temples et les tours, où l'homme a son refuge.
Roulent comme du sable à travers ce déluge;
Et quand, pour annoncer la fin du châtiment,
L'arc-en-ciel a brillé dans un ciel plus clément,
Quand les monts ébranlés sont rassis sur leur centre,
Hommes, troupeaux, sortis un par un de quelque antre,
Les rares survivants à ces jeux du chaos,
Hagards, et les yeux creux, la peau collée aux os,
Semblent des morts tirés tout à coup de leur tombe.

Or, comme eux, échappé par miracle à la trombe,
De sang et de limon souillé, le pèlerin
A pas lents et boiteux marchait, ferme et serein.

« Il est des régions, et mon cœur les habite,
Où l'air est toujours calme et le flot toujours pur;
Où rien ne se lamente et ne se précipite,
Où l'on glisse, en chantant, sur des sentiers d'azur.

« C'est la sphère où tout cède à celui que tout nomme,
La sphère de l'amour et du renoncement,
Où tout homme, inflexible aux caprices de l'homme,
Voulant ce que Dieu veut, se soumet librement.

« Où les âmes au but sont doucement guidées,
Comme un docile enfant, par l'instinct filial;
Où rien des passions ne se mêle aux idées,
Rien du réel infime au suprême idéal.

« Car tous ces feux sanglants qui roulent sur nos têtes,
Ces obscènes vapeurs qui salissent les cieux,

Ces colères du vent, ces foudres, ces tempêtes,
Sont issus de la terre et nés dans les bas lieux.

« Plus haut voici la paix, une paix immuable!
Plus haut voici l'Eden, et je l'ai visité,
L'Eden inaccessible à ce corps misérable,
Mais où l'esprit remonte et plane en liberté.

« Voilà que j'y saisis des fleurs insaisissables
Dans ces champs interdits où je vais sans effroi!
Ma chair a teint de sang les rochers et les sables,
Mais l'orage a grondé chez elle et non chez moi. »

III

Plus noire à chaque pas, s'élève une poussière,
Et d'infectes vapeurs jaunissent l'atmosphère;
L'air est plus lourd, le soir a plus d'obscurité :
Le brouillard et le bruit annoncent la cité.

Des regards impudents et des propos cyniques,
L'ivoire et l'or des chars, la pourpre des tuniques,
De plus pompeux hochets et de plus vils haillons,
Des passants avinés les vagues tourbillons,
Des fronts suant l'orgueil et l'envie et la haine..
O voyageur, voici la fourmilière humaine!

Autour de l'étranger, les yeux, avidement,
Pour y compter son or, fouillent son vêtement.

Plus seul qu'au fond des bois qui lui prêtaient leur mou
Il va, l'homme au front pur qu'on raille et qu'on repous
Toujours seul! et la nuit, chez ces peuples damnés,
Il dort sur le granit des temples ruinés.

« Vous m'abritez partout, sous vos toits, dans vos âmes
Amis! j'ai pour chevet vos genoux familiers,
Au fond de ces déserts, dans ces villes infâmes;
J'habite à tout jamais vos cœurs hospitaliers.

« Nul pacte entre les bons, nul amour ne s'efface.
Une fois deux esprits conjurés pour le bien,
En vain s'élève entre eux ou le temps ou l'espace,
Ils restent l'un à l'autre un éternel soutien.

« Amis, je vous sens là! vos pleurs, votre sourire,
Tout survit, gais propos et sévères chansons;
Et, versant au banquet l'ivresse de la lyre,
Nos poètes encor nous servent d'échansons.

« Divine Béatrix, ô ma route! ô ma vie!
Je gravis à ta voix la même échelle d'or;
Rien ne meurt dans la sphère où je t'ai poursuivie;
Ton regard m'illumine et me soulève encor.

« Entre mes yeux et toi toutes ces beautés viles,
Tous ces tableaux impurs se déroulent en vain;
En vain la dureté de ces hommes serviles
Dément ce que je crois du noble cœur humain.

« Je n'aurai pas pour eux un seul mot d'anathème;
Au fort de la douleur je veux nier le mal;

Je veux juger le monde à travers ceux que j'aime;
Rien n'existe pour moi que le seul idéal.

« Je bénis, ô mon Dieu! cette foule aveuglée;
Que m'importent sa haine et mon exil d'un jour!
Je vis dans un désert, mais mon âme est peuplée.
Lançons à tout vivant un cantique d'amour. »

IV

Or, la molle cité, qui s'endormit la veille
Dans les jeux et le vin, dans le sang se réveille;
Ces plaisirs ont la haine, hélas! pour lendemain;
Ce luxe à la discorde a frayé le chemin.

Les uns pour garder l'or, les autres pour le prendre,
Dans une arène impie on les voit tous descendre;
N'y cherchez pas un homme à défaut de héros;
C'est un combat de chiens se disputant
Hormis l'honneur, hormis le dieu de leurs ancêtres,
Ils sont prêts à servir, à lécher tous les maîtres.
Mais le sang coule à flots, ils ont bien combattu;
Ils meurent bravement, c'est leur seule vertu.

Or, sans rien espérer de ces débris d'empires,
Sans croire aux bons, il faut lutter contre les pires.
Nul, quand le cri d'alarme a chez nous retenti,
N'est exempt du devoir de choisir un parti.
Tel qui fut sage hier aimant la solitude,

S'est armé comme un autre et s'est fait multitude ;
Le voilà descendu sans haine et sans terreur
Dans ces luttes qu'il juge et qui lui font horreur.

« Aimons jusqu'à la mort la vérité proscrite,
La justice étrangère à ces fougueux troupeaux,
Le droit, dont le nom seul les blesse et les irrite,
Et que je cherche en vain sous un de leurs drapeaux.

« Suivons ce qui du vrai nous garde au moins quelque omb
Dieu seul connaît ici le pire et le meilleur ;
Suivons, dans le mépris de la force et du nombre,
Le chemin qu'a montré le guide intérieur.

« Qu'importe une défaite, un succès éphémères !
La victoire a sacré plus d'un vil criminel ;
Mais il importe, au prix de cent luttes amères,
De n'avoir pas un jour douté de l'Eternel.

« De n'avoir pas lavé ses mains, comme Pilate,
Du sang de l'innocent et du persécuté.
De n'avoir jamais dit au vil peuple qu'on flatte :
« J'ai mis votre intérêt avant la vérité. »

« De n'avoir pas vécu dans un flegme imbécille,
Niant vertus et vice et cherchant le milieu,
Et doutant du soleil quand le regard vacille,
Et se posant pour juge entre Satan et Dieu.

« Je sais ce qui s'agite au fond de ces querelles ;
Ces haines, ces désirs n'effleurent pas mon cœur ;
J'habite un lieu paisible et plane au-dessus d'elles...

Je ne vois pas le monde en sceptique moqueur.

« Je crois au but divin que poursuit et qu'ignore
Tout ce peuple inquiet détourné de sa loi :
J'entrevois l'idéal, je le sens, je l'adore;
Je crois!... Je veux agir pour attester ma foi. »

V

Il frappe, il est frappé, son sang coule ; il demeure
Sous son drapeau vaincu jusqu'à la dernière heure ;
Il tombe, il se redresse ; et jusqu'au trait mortel,
Impassible au combat comme un prêtre à l'autel,
Puisqu'il a dû braver, hélas! la pitié sainte,
Il brave les douleurs et n'a pas une plainte.
Homme, encore un effort! Voici le dard vainqueur,
Le dard empoisonné qui perce jusqu'au cœur ;
Donne un dernier baiser à la croix de ton glaive!
Il pâlit, il s'affaisse et plus ne se relève ;
Et le feu, qui succède à l'horrible frisson,
Jusqu'au fond de ses os coule avec le poison.
Pas de fibre en son corps que la douleur ne ronge ;
C'est le suprême assaut qui longtemps se prolonge.
Sans vivre et sans mourir, cette chair qui se tord
Sentira jusqu'au soir les affres de la mort ;
Sous les pieds des chevaux elle est déjà foulée,
Que l'âme encor persiste et n'est pas envolée.
Il faut, tant que ce cœur palpite vaguement,
Il faut qu'il soit broyé comme le pur froment.

« Je vois dans ces jardins la cité fraternelle,
Aux murs de jaspe et d'or cimentés par l'amour;
La porte ouverte à tous n'a pas de sentinelle;
Des harpes et des voix chantent sur chaque tour.

« Un arbre aux larges bras couvre sa vaste enceinte,
Immense et lumineux et semblable au soleil;
Il verse en tous les temps, sur cette ville sainte,
Et des fruits et des fleurs germés d'un sang vermeil.

« Chacun remplit sa coupe à ce vin délectable;
Chacun se rassasie à ces fruits de la croix;
Et sur un trône assis, préside à cette table
Jésus, crucifié, seul survivant des rois.

« Les anges, par milliers, vêtus de robes blanches,
Promènent dans les airs la lyre et l'encensoir
Et, de leurs yeux profonds, bleus comme des pervenches
Des gouttes de parfum pleuvent matin et soir.

« Je les vois d'une étoile où mon âme est bercée;
J'en jouis avec calme et sans étonnement;
La douce vision, présente à ma pensée,
N'a jamais eu de fin ni de commencement. »

VI

Les affreux visiteurs des morts sans funérailles,
La hyène et le chacal, fouillent dans ses entrailles;

Cette chair se dissout, et de ses noirs lambeaux
Ce qu'a dédaigné l'aigle est pris par les corbeaux.
Je ne sais quoi d'infect et de rongeur habite
Et se tord vaguement dans le creux de l'orbite.
L'air autour de ce corps trace un cercle empesté
D'où fuit avec horreur le pâtre épouvanté.
Cependant d'autres morts, menés en grandes pompes,
Provoquent les éclats des lyres et des trompes.
Etant de ces vainqueurs sur qui le siècle ment,
Tel immonde assassin aura son monument ;
Jeté par sa défaite au charnier de l'histoire,
Le sage doit périr jusque dans sa mémoire ;
Heureux si, des affronts défendu par l'oubli,
Son nom meurt tout entier et reste enseveli.

Plus juste, au moins, plus douce à ceux que l'homme accable,
La terre à tous les morts rend un honneur semblable :
Sur ces pâles débris versant les mêmes pleurs,
Elle en tire, à son jour, de la pourpre et des fleurs.
Mais du morne creuset, où se fait ce miracle,
Les êtres purs ont fui l'effroyable spectacle ;
Le squelette a blanchi sur un tertre plus vert,
Et ce lieu redouté demeure encor désert.
Les louveteaux, parfois, viennent, quand l'heure est noire,
Pour aiguiser leurs dents remâcher cet ivoire,
Et font, en se jouant à travers le gazon,
Rouler ce crâne auguste où siégeait la raison.

« Que j'ai fait de chemin, jusque dans le ciel même,
A travers des soleils parcourus sans efforts,
Depuis que j'ai conquis la liberté suprême,
Celle qui nous délivre à jamais de ce corps !

« Quand l'homme a secoué sa dépouille grossière,
Quand la terre a repris tout ce qu'elle a donné,
Des astres plus nombreux que ces grains de poussière
Font cortège à l'esprit de sa gloire étonné.

« Le faucheur, tout l'été, dans ces plaines fécondes,
Tranchera moins d'épis et de brins de gazon
Que mes ailes, d'un coup, n'ont soulevé de mondes
Dans ces champs de l'azur qui n'ont plus d'horizon.

« Comme un rayon, sitôt qu'a passé le nuage,
Jaillit, court en tous sens à travers le ciel bleu,
Du poids qui l'accablait mon âme se dégage
Et grandit sans trouver d'autres bornes que Dieu.

« Je monte à l'infini sans vous atteindre encore,
Sans toucher le milieu de votre immensité;
Enveloppé de vous, Seigneur, je vous ignore :
A peine ai-je entrevu l'éternelle beauté!

« Plus près! que l'infini m'attire et me pénètre,
Enlacez-moi d'un nœud plus étroit et plus doux!
Plus près encor, Seigneur! attirez tout mon être,
Puisqu'il demeure entier quand je me perds en vous.

« Voilà que j'ai franchi tout l'azur, tout l'espace...
J'ai mis les vastes cieux entre la terre et moi;
Et je ne suis qu'au bord, Seigneur! à la surface...
Mais j'ai l'éternité pour me plonger en toi.

« Rien ne m'enchaîne plus à cette terre obscure,
Rien ne peut plus cacher à mes yeux le vrai jour.

Rien ne t'ôtera plus, mon Dieu, ta créature :
L'abîme est entre nous comblé par ton amour. »

Juin 1864.

XVII

LE REPOS SACRÉ.

La voix du coq et de l'aurore
A réveillé le moissonneur;
Mais rien ici ne bouge encore,
Hors moi seul, oisif promeneur.

Pas un frisson, pas une haleine
N'ont ridé l'or des blés épais;
Pas un bruit dans l'immense plaine;
La nature entière est en paix.

On dirait que tout se repose :
Non, tout se hâte avec lenteur;
L'Esprit caché dans toute chose
Poursuit son travail créateur.

La fleur fait doucement sa graine,
Le bourgeon s'allonge en rameau,
La ruche s'emplit sous le frêne,

L'œuf se brise et devient l'oiseau.

Sous les blés prêts à mettre en gerbe,
Fourmis, cigales et grillons,
Mille insectes, cachés sous l'herbe,
Creusent, après nous, leurs sillons.

L'onde invisible qui serpente
Fuit des fossés vers le ruisseau,
Et la pierre, en suivant sa pente,
Glisse de la cime au coteau.

Partout, aux veines de la terre
Coule un mystérieux ferment;
La vie accomplit son mystère,
Du charbon vil au diamant.

Jamais la grande œuvre ne chôme;
Poussés d'une invisible main,
Pas de soleil et pas d'atome
Qui s'attardent sur leur chemin.

Mais de l'astre à la fleur, à l'aigle,
Au blé qui jaunit dans mon champ,
Tout suit sa mesure et sa règle;
Pas un bruit qui ne soit un chant.

Voyez quelle paix infinie
Dans l'éternelle activité!
Tout se meut avec harmonie,
L'homme seul demeure agité.

Il ne produit rien dans la joie,
Comme l'arbre produit sa fleur;
Le plaisir même le foudroie;
Son travail est une douleur.

Qu'il aille ou plus lent ou plus vite,
Ses chars grincent dans les sentiers;
Et du chanteur l'oreille évite
La voix rauque de ses métiers.

A ces leçons de la nature
L'homme a beau voir, il ne croit pas;
Pour lui la vertu se mesure
Au bruit qui se fait sous ses pas.

Moi, nourri dans ce monde agreste,
Toujours calme et toujours dispos,
Je le vois à l'œuvre, et j'atteste
La fécondité du repos.

Je sais ce que l'âme y recueille
Alors qu'elle y semble dormir,
Sans voir s'agiter une feuille,
Sans voir un brin d'herbe frémir.

Je sais quel concert ineffable,
Quand tout reste silencieux,
J'écoute, étendu sous l'érable,
Immobile et fermant les yeux.

Je sais quelle moisson bénie
Mûrit ce repos bienfaisant,

Et quelle éloquence infinie
Le cœur y gagne en se taisant.

Octobre 1864.

XVIII

LE DERNIER DRUIDE.

I

La dernière forêt qui reste aux monts Arvernes
A l'homme des vieux jours prête encor ses cavernes ;
Là, sous les fiers sapins qui seuls ont survécu,
Il fuit les temps nouveaux, rebelle et non vaincu.
Comme les loups tapis dans les creux du basalte,
Le Celte, ami de l'ombre et que la nuit exalte,
Vit longtemps à ses pieds, défendu par les bois,
Mourir les flots changeants des vainqueurs et des lois.
Seul avec ses taureaux, libre sur la montagne,
Bravant de père en fils César ou Charlemagne,
Il craignait seulement de voir le ciel tomber.

Le baptême a touché son front sans le courber.
Hier, il allait encor, l'âpre et morne druide,
Adorer des forêts l'obscurité fluide ;
La lune, aux temps marqués, l'a vu, naguère encor,
Trancher le gui du chêne avec la serpe d'or,
Et, d'un vase empourpré, répandre avec mystère

Une libation sur le dolmen austère.
Jamais d'un autre temple il n'a franchi le seuil,
Et de son dieu farouche humilié l'orgueil.
Jamais il n'a dormi dans les murs de nos villes;
Ces splendides prisons lui semblaient choses viles.
Dans son libre désert, il n'accepta de frein
Que sa volonté même et sa fierté d'airain.
C'est ainsi qu'il vivait, sans esclave et sans maître.
Ses chênes étant morts, il s'abritait du hêtre,
Préférant son feuillage à nos toits odieux,
Et l'antique nature à tous les nouveaux dieux.
Je l'ai connu; j'ai bu l'eau des mêmes fontaines.
Je l'eus pour premier guide en mes courses lointaines,
Quand cette étrange soif, qui s'apaise aujourd'hui,
Au fond des bois sacrés m'entraînait comme lui.
Je l'y trouvai dans l'ombre; il me vit sans colère;
Dans sa coupe d'érable il m'abreuvait en frère;
Sous ses arbres divins il me laissait dormir;
Je l'écoutais tonner, il m'écoutait gémir.
Sur mon front, où la neige en tombant les efface,
Avait-il démêlé quelques traits de sa race?
Je ne sais! Il m'aimait; nous tenions des conseils;
Nous avions une haine et des mépris pareils.
Il m'aidait à gravir la cime âpre et fleurie,
Evoquant la terreur, et moi la rêverie.
Il me disait des chants, assis sur ses taureaux,
Chants vieux comme la terre et devenus nouveaux.
Puis, le soir, au retour, seul et longeant les seigles,
Comme un faucon s'essaye au vol, au cri des aigles,
J'essayais, ivre encor du souffle des déserts,
J'essayais son accent pour agrandir mes vers.
J'étais plein de sa sève et bouillant de sa flamme,

Je croyais du vieux chêne avoir aspiré l'âme;
Aux plus lointains soleils je me sentais uni,
Et je possédais mieux ma part de l'infini.

Le désert m'est fermé! J'ai perdu mon vieux guide;
J'ai vu finir les bois et mourir le druide.
Parmi ces dieux de l'ombre, où je l'allais chercher,
Je l'ai vu de sa race allumant le bûcher.
Dans la gorge, où mugit la sourde cataracte,
Couvert du haut rempart de la forêt compacte,
Il avait, à lui seul, sans plier sous ce poids,
Rangé d'énormes troncs qui distillaient la poix.
Une torche fumait à ses côtés plantée.
Nu, paré seulement de sa barbe argentée,
Ses armes à ses pieds, la serpe d'or en main,
Sur l'affreux piédestal il trônait, plus qu'humain.
Contre lui, ses trois fils couronnés de verveines,
Se serraient; la fierté gonflait leurs fortes veines;
Confiants, orgueilleux de leur père, exaltés
Par ce don de leur sang à leurs dieux insultés,
Immobiles et nus! Le vert sombre des arbres
Donne à ces corps vermeils la pâleur des vieux marbres.
Je tremblais; je croyais voir le fatal serpent
Vers ces Laocoons s'avancer en rampant;
Eux debout, rayonnants sous ces voûtes obscures,
Ils semblaient l'appeler et braver ses morsures.
Cloué par la terreur, je n'allai pas plus loin.
Comme s'il m'invitait pour juge et pour témoin,
Lui, superbe, et parlant de sa voix la plus grande,
Commença sous mes yeux l'épouvantable offrande.
Ainsi j'ai pu, sans crime et non pas sans remord,
Assister impassible à son hymne de mort.

I

Mes dieux s'en vont ! mes dieux ont perdu leur domaine ;
D'étranges bûcherons dans nos bois sont venus.
Je résistais dans l'ombre aux dieux à face humaine ;
Il faut céder la terre aux pouvoirs inconnus,

A des monstres divins dont le désert s'effraie...
Je les entends mugir, siffler de toute part ;
Plus prompts qu'un sanglier à travers une haie,
De notre vieux basalte ils trouaient le rempart.

Ailés, rampants, plus vifs que la flèche légère,
J'ai vu ces lourds dragons fatiguer l'aigle au vol,
Mâcher les hauts sapins comme une humble fougère
Et creuser un abîme en glissant sur le sol.

Ils passent ! voyez-vous les montagnes se fendre,
Les torrents se combler sous leurs ventres affreux ?
Puisque l'épais granit ne peut plus s'en défendre,
Ma hache et mes taureaux que feraient-ils contre eux ?

J'ai vécu, j'ai lutté libre avec un dieu libre ;
Nous partagions l'empire et l'amour des forêts ;
Ses foudres et mon fer se faisaient équilibre ;
Il avait son oracle, et j'avais mes secrets.

Dans l'éternel combat des choses contre l'homme,
Blessé par la nature, ou par elle endormi,
Sans savoir le vrai nom dont son hôte se nomme,
J'apprenais le respect de ce saint ennemi.

Vaincu, j'avais l'orgueil à défaut d'une proie;
Quand je bravais la nuit et l'horreur de ces lieux,
J'étais seul dans ma force, et je goûtais la joie
De mesurer mon âme à l'âme de mes dieux.

Je les adorais plus, ayant su les combattre;
Et nourri de la chair des aurochs et des ours,
Sous mes chênes sacrés, que nul n'osait abattre,
J'écoutais un esprit qui me parlait toujours.

Entre ces dieux et moi c'étaient de longs échanges,
Un commerce éternel de l'âme, ou de la chair;
Je les voyais sourire en mille fleurs étranges,
Leurs grands yeux courroucés me luisaient dans l'éclair.

Nous vivions face à face; ils changeaient de figure;
Mais, que leur front sacré fût plus sombre ou plus doux,
Je n'imaginais qu'eux et moi dans la nature,
Eux et le vague esprit qui circule entre nous.

De quel monde imprévu sortent ces nouveaux êtres,
Plus forts que la nature et les pâles humains?
N'êtes-vous pas leurs serfs, vous qui semblez leurs maîtres,
Vous, qui, saisis par eux, les flattez de vos mains?

Ils dévorent la pierre, ils vomissent la flamme;
Ils percent de leurs fronts nos volcans étonnés;

De quels accouplements du métal et de l'âme,
De quel affreux hymen ces monstres sont-ils nés?

Les antiques serpents, premiers fils de la terre,
Tombèrent sous l'effort de l'Hercule gaulois;
Quel homme, ici, vaincrait, même aidé du tonnerre,
Ces hydres qu'il prétend maintenir sous ses lois?

J'ai vu souvent, debout contre mon dernier chêne,
Ces humains ignorant le rêve et le repos,
Comme s'ils portaient tous une commune chaîne,
Passer et repasser, pareils à des troupeaux.

Moi, je vais libre et seul, dans ma force paisible;
Eux, entassés toujours, défiants, agités,
Semblent, comme frappés d'un fouet invisible,
De je ne sais quel dieu subir les volontés.

Leurs travaux, leurs plaisirs me seraient des supplices;
J'exècre ces bonheurs goûtés sous l'aiguillon;
Moi, je marche à mon but sans maître et sans complices;
Je veux pour moi tout seul mon char et mon sillon.

Sont-ils, ces longs serpents qui percent notre lave,
Des démons ou des dieux précurseurs de la paix?
Le troupeau des humains n'est-il pas leur esclave?
Moi, je ne puis lutter contre eux... et je les hais.

Pour ceux que j'adorai leur force est une injure;
L'antique esprit des bois se retire attristé;
Ils ont à tout jamais chassé de la nature
L'ombre où mes dieux et moi nous avions résisté.

En admettant ma race au partage du monde,
L'invincible nature avait gardé ses droits;
Nous régnions à nous deux dans la forêt profonde;
Nos chênes se tenaient debout devant la croix.

J'y suspendais encor de nocturnes trophées
Aux patrons des taureaux, aux esprits familiers;
Les anges s'y mêlaient au cortège des fées,
J'avais, dans mon désert, des amis par milliers.

De ces hôtes chéris la terre est dépeuplée;
Et mes vieux compagnons chassés de leurs travaux,
Mes bœufs humiliés tremblent dans la vallée :
Tout cède, hommes et dieux, à ces démons nouveaux.

Dans le sillon banal je ne veux pas les suivre;
Je sais qu'on les adore et je vois qu'ils sont forts.
Je renonce à lutter, mais je renonce à vivre...
Il est temps de mourir, puisque mes dieux sont morts.

Je refuse à jamais un autre dieu pour maître.
Ils profanent en vain le sol que je défends;
Pour passer sous le joug je ne veux pas renaître;
Le monstre envahisseur n'aura pas mes enfants.

J'ai vu crouler partout les forêts, mon vieux temple;
Et ce globe asservi perd déjà sa beauté.
L'homme y cueillera-t-il une moisson plus ample?
Aura-t-il pour sa part au moins la liberté?

Quels peuples germeront de la nature esclave?
Quels fiers esprits, quels fils à ces aïeux craintifs,

Accroupis dans les flancs des monstres que je brave,
Ou leur frayant la route ainsi que des captifs?

Que m'importent ces dieux, ces démons, ce mystère!
Je me sens libre encor, j'insulte à leur pouvoir.
A ce règne fatal il faut céder la terre;
Mais ni moi ni mes fils n'acceptons de le voir.

Mourons! place aux vainqueurs et qu'ils soient anathèmes;
Place aux dieux inconnus, place au gouffre béant;
Et livrons sans frémir, en nous frappant nous-mêmes,
Le monde à ce progrès... peut-être à ce néant!

III

Unis au grand vieillard de corps et de courage,
Ses fils, échos vivants de son hymne sauvage,
D'une sombre clameur lui faisaient un refrain,
Appuyaient chaque mot de leur geste d'airain.
Lui, comme aux jours sacrés où les plantes prescrites
Sous sa faucille d'or tombaient suivant les rites,
Comme s'il eût tranché, d'une paisible main,
La verveine et le gui qui renaîtront demain,
Comme si, pour la greffe, il fendait ses arbustes,
Tourne sa lame autour de ces gorges robustes.
Un monde était fini! lui, sans même un frisson,
Il reçut à pleins bras son horrible moisson,
Rangea sur le bûcher cette gerbe sanglante,
Fit flamber la résine à la torche brûlante,

Et, penché sur ses fils, d'un coup et sans effort,
Plongea l'outil sacré dans son cœur déjà mort.

Il tombe ; un souffle aigu d'en haut vint à descendre,
Et bientôt à mes pieds je n'eus qu'un tas de cendre.
Des hêtres aux sapins, un long mugissement
Tournait, dans l'ombre, autour de ce tertre fumant.
Je demeurai, transi de vertige et de crainte,
Jusqu'à l'heure où je pus toucher la cendre éteinte.
J'ai caché de mes mains, sous un gazon pieux,
Ce qui restait des os de ces derniers aïeux.
Sous les charbons, la serpe était noire et tordue.
Je la pris; je la garde à ce mur suspendue;
Et souvent, l'œil fixé sur ce morne trésor,
Je me dis : Que feront nos enfants de cet or?

Septembre 1864.

VARIA

FAUSTA

POÈME

A MON AMI JOSEPH AUTRAN.

I

Dans l'écho des ravins, ton nom, par intervalles,
Liberté! vient répondre au sifflement des balles;
C'est le cri des vaincus qui vont mourir pour toi.
Et leur dernier soupir atteste encor leur foi.

Vas-tu, dans leur tombeau, dormir ensevelie,
Seule beauté qne Dieu refuse à l'Italie,
Muse qui pourrais seule, en un digne réveil,
Achever sur son front l'œuvre de son soleil,
Liberté? Le Teuton, dans sa morne insolence,
Sur la terre des arts plante à nos yeux sa lance,
Et nous, ici, tout près d'absoudre le destin,
Ne sentons pas frémir notre vieux sang latin!
Italie, oh! pardon; le poète est sans arme,
Mais il t'aima d'enfance et t'offre cette larme.

Il se doit aux vaincus; à tes nobles revers
Laisse-moi consacrer l'obole de mes vers.

Près de ce lac heureux d'où l'œil charmé regarde
Fuir jusqu'à l'Apennin la campagne lombarde,
Ils tombent vaillamment, tous ces fiers insurgés;
Leur dernière cartouche, au moins, les a vengés.
Maintenant, viens, ô Mort! et sois leur prompt refuge;
Viens des mains du soldat, moins cruel que le juge;
Viens! épargne au vaincu les lenteurs du bourreau
Ou l'infernale nuit du « *carcere duro* ».

Vers les flots, à travers le taillis qui surplombe,
Sanglant, Marco se traîne; il veut cacher sa tombe.
Moins fier, pour mourir libre et tromper le chasseur,
Le loup, blessé, des bois sait gagner l'épaisseur;
Les chiens flairent en vain l'herbe que son sang mouille,
L'homme avide et cruel n'aura pas sa dépouille.
Mais ton corps s'affaissant tombe, et bien loin du bord.
Est-ce enfin, ô proscrit, le repos de la mort?
Ah! son sein brûle encor du feu de la pensée,
Plus rongeur que la balle en sa chair enfoncée.
Il souffre tous les maux si longuement soufferts;
Il voit sa mère en deuil et sa patrie aux fers.
Le délire lui rend toute sa sombre histoire,
Tous ses efforts trompés, tous ses travaux sans gloire.
Et ressuscite au cœur du soldat, de l'amant,
Les douleurs qu'on avoue... et le secret tourment.
Car à tous les amours, sous ce ciel, à cet âge,
L'âme, sans s'appauvrir, se donne et se partage;
Et parfois un sourire, y réveillant l'honneur,
Jette à la liberté son plus fier défenseur.

Mais tandis que la mort, qu'il espère et qu'il presse,
Dans les flancs du proscrit lutte avec la jeunesse,
La nuit descend, la nuit d'un beau jour de l'été;
Elle éclaire le lac d'un reflet argenté;
Près des flots étoilés, dans la forêt plus sombre,
Elle étend sur Marco le voile de son ombre,
Et verse avec l'air pur, soufflant des monts Alpins,
Dans le sang du blessé la saine odeur des pins.

II

En son fort, dont le lac a verdi la muraille,
Herman, le pâle chef, vainqueur dans la bataille,
Rentre, et dans la grand'salle aux ténébreux arceaux
A la hâte il suspend son épée aux faisceaux.

Son épouse, au métier assise à sa fenêtre,
N'a pas jeté sa laine en le voyant paraître;
Son bras au cou d'Herman ne s'est pas attaché;
A peine sur son front, qu'elle garde penché,
Laisse-t-elle poser, sans émoi, sans attente,
Le baiser qu'elle glace à la lèvre hésitante.
Debout devant Fausta, le chef aux cheveux blonds
Sur ce marbre sans voix fixe des yeux profonds;
Et, retenant l'essor d'un amour qui le tue,
Contemple avec douleur l'orgueilleuse statue.
Ce front dont le dédain soumis cruellement
S'offre en docile esclave à sa lèvre d'amant.

Pour arracher un père à sa prison germaine,
D'un hymen sans amour Fausta subit la chaîne;
Sauvant le cher captif, qu'elle n'a pu venger,
Elle accepta le nom de ce chef étranger.

Mais, dès que cette main voulut serrer la tienne,
Le remords souleva ton âme italienne;
L'époux est à tes pieds amoureux et craintif :
L'Allemand n'a rien fait que changer de captif!
Ses soins n'ont pu fléchir la fille ardente et forte
Dont le cœur s'est livré comme une rançon morte.
Bientôt le noir soupçon, vainement repoussé,
Fait au maître un tourment des ombres du passé.

Fausta, dans cet exil qui cache leurs blessures,
Emportant sa froideur, suit l'époux sans murmures;
Docile avec orgueil, elle a bientôt quitté
Milan et les splendeurs de la belle cité.
Qu'importe à ce cœur fier un plaisir qui s'envole?...
Mais peut-être qu'il garde une secrète idole?

Dès lors en ces vieux murs, durant les longues nuits,
La sombre voix du lac a bercé leurs ennuis.

Or, depuis que le chef a tiré son épée,
Qu'au sang italien cette main s'est trempée,
Attestant de deux cœurs le morne désespoir,
Un plus mortel silence a glacé le manoir.
Car, plus haut que l'amour et tes rêves de femme,
Fausta, ton cher pays règne sur ta grande âme.
Résignée aux douleurs de ce fatal hymen,
Quand tu vois dans l'époux l'usurpateur germain,

Tes yeux lancent la flamme, ô noble enfant du Dante ;
Et ton indifférence éclate en haine ardente.

III

Une barque apparaît sur le lac rougissant;
On croirait voir glisser, aux feux du jour naissant,
La conque où se balance une vierge marine
Sur l'écume des flots moins blancs que sa poitrine.
La rame dans son vol trahit un bras nerveux;
Des aiguilles d'argent parmi de noirs cheveux,
Le tissu transparent du voile noir qui flotte,
Annoncent qu'une femme en est l'adroit pilote.

C'est Fausta : sur les flots, au fond des bois amis,
Des rêves non troublés lui sont au moins permis.
L'époux, loyal et fier, respecte ces retraites;
Elle y va s'enivrer de ses peines secrètes,
Ou sur d'âpres sentiers cherche, en sa sombre ardeur,
A fatiguer son corps pour endormir son cœur.
Elle choisit le bord des périlleux abîmes.
A l'ombre des sapins, sur la neige des cimes,
Souffle un air froid et pur qu'elle aime à respirer;
Sa lèvre y puise en vain sans s'y désaltérer.
Car, ô vents, ô forêts, ô musique profonde,
O parfums du désert, ô frais soupirs de l'onde,
Nature où l'infini flotte de toute part,
Vous ne sauriez remplir l'âme autant qu'un regard!

La barque au tronc d'un saule est, là-bas, attachée.
Dans les taillis, Fausta monte à demi cachée;
Sans choisir un sentier entre les chênes verts,
Elle marche au hasard. Tout à coup, à travers
Les branches dont ses mains écartent la barrière,
Un homme est aperçu, sanglant, sur la bruyère.
Des cheveux noirs, un simple et sombre vêtement...
C'est un frère tombé sous le fer allemand!
Son souffle gémissant atteste encor la vie;
Dieu! sauvez ce soldat, ce fils de l'Italie!
Sur lui Fausta s'incline à genoux. Mais pourquoi,
Pâle, écarter ainsi les mains avec effroi?
On dirait, à la voir s'appuyant à cet arbre,
Sur le gazon des morts une vierge de marbre.
Un soupir de Marco la réveille et lui rend,
Dans un rayon d'espoir, son courage expirant;
Elle se lève et court. Là-bas, sous ces vieux aunes,
La maison du pêcheur a connu ses aumônes;
Elle y vole; elle a su, chez ces hommes obscurs,
Se créer des amis aux bras forts, aux cœurs sûrs.
Sa voix a fait bondir des serviteurs alertes;
Ils montent, et bientôt un lit de branches vertes
A franchi l'humble seuil, et la flamme, au foyer,
Pour l'hôte au pied de glace, est prompte à flamboyer;
Il a repris ses sens après un court délire,
Et le réveil de l'âme en ses yeux peut se lire.

IV

D'où vient cette pâleur cachant un vague effroi,
Ce regard concentré, jeune femme, et pourquoi
Saisir la rame ainsi, d'une main convulsive,
Quand tu pars les matins, providence attentive,
Portant la guérison au proscrit? L'on dirait
Que ton pieux devoir n'est rempli qu'à regret,
Et que l'humble cabane où la pitié t'amène
Te garde un hôte, objet de terreur ou de haine.
Et cependant, Fausta, c'est un éclair joyeux
Qui colore ta joue et fait briller tes yeux,
Dès qu'au loin la maison du pêcheur, sous les branches,
Montre son toit de chaume et ses murailles blanches.

Et Marco, quand tu viens, ne te semble-t-il pas
Contre un péril tout proche invoquer le trépas?
Il boit, comme un poison qu'on redoute et qu'on aime,
Les sucs réparateurs préparés par toi-même;
Il tremble à ton aspect, à ton nom il pâlit;
Pourtant, si tu parais au chevet de son lit,
Parlant, à ton insu, de ta voix la plus douce,
Ce fier désir de mort en son esprit s'émousse.

Bientôt sur le rivage, aidé par le pêcheur,
Il put venir des flots respirer la fraîcheur,
Et voir à l'horizon, où la vague étincelle,
Poindre en un sillon d'or la rapide nacelle;

Puis, dans l'ombreux sentier, et chaque jour plus loin,
Il marche avec Fausta sans guide et sans témoin.

Mais, comme s'ils portaient quelque chaîne secrète,
Sur le bord des aveux chacun tremble et s'arrête.
Souvent l'un d'eux hésite en parlant du passé,
Et refoule en son cœur, subitement glacé,
Cette étrange terreur dès l'abord ressentie;
Ils se taisent; Fausta sans retour est partie;
Elle se l'est juré, c'est leur adieu! Pourtant,
Le lendemain l'amène à Marco, qui l'attend.
« Si faible encor! Sa vie est à peine sauvée;
Fuir ainsi lâchement cette œuvre inachevée?
Non! C'est moi qui, veillant aux abords du chemin,
Dois remettre à Marco son glaive dans la main. »

Et d'un pas moins timide, enfin, les causeries
Entraînent le blessé jusqu'au bout des prairies;
Chaque jour l'attirant pour un plus long repos,
Un arbre plus lointain entend plus doux propos.

« Vous sembliez, disait-il, l'ange de la patrie
Posant un bras sauveur sur ma tête flétrie.
Vous m'apportiez la vie et je n'en voulais pas;
Mais je la garderai pour de meilleurs combats.
Je le sais, la pitié que votre cœur s'impose
N'a vu dans le blessé que notre sainte cause;
Bien heureux qui tiendrait de la douce amitié
Cette vie et ces soins dus à votre pitié! »

Et Fausta: « Dans ce temps fait pour des cœurs austères,
Occupés sans faiblir d'héroïques mystères,

Nous n'avons qu'un devoir, venger le sol natal.
Étouffons dans nos cœurs tout sentiment rival.
Non! je ne voudrais pas amollir sous mes larmes
La main italienne à qui j'offre des armes. »

Ainsi vont leurs discours; et l'ombre des forêts
Les couvre au bord du lac de ses voiles discrets;
Ainsi fuit, goutte à goutte et d'une âme oppressée,
Leur parole, disant bien peu de leur pensée.

Et la rame tardive, aux murs du vieux château,
Plus lente chaque jour, ramène le bateau.
Debout, Herman l'attend. Le sombre capitaine
Rapporte son ennui de la chasse lointaine.
Le repas est distrait, bref et silencieux;
L'époux timide et fier, sans rayon dans les yeux,
Porte en un cœur profond cet amour qui le ronge;
Il souffre sans se plaindre et paraît vivre en songe.
Un peu d'ardent soleil manque à ce noble sang
Pour le faire éclater en un cri tout-puissant;
Peut-être il eût parlé sous un regard plus tendre,
Et la céleste voix s'y serait fait entendre;
Mais ce regard sur lui jamais ne s'arrêta.
Qu'importent les secrets de cette âme à Fausta!
Qu'importe au prisonnier le trésor que recèle
Le mur sombre où se rive une chaîne éternelle!

V

Oh! l'instant des aveux! ce cri, ce mot furtif
Qu'éternise un écho dans le ciel attentif!
Mot qui tout bas murmure en tremblant sur la lèvre,
Ou gronde avec l'éclair et jaillit dans la fièvre;
Triomphe de l'amour par un mot attesté;
Pouvoir d'une syllabe où tient l'immensité!

Le lac d'azur et d'or, quand le vent se repose,
Reflète au loin des monts chargés de neige rose.
Fausta, Marco sont là, dans cette paix du soir;
Baignés dans la nature, ils parlent sans la voir.

Et quel vague récit des songes de leur vie,
Quel rayon d'une flamme à ce beau ciel ravie
Emporta leur secret après tant de combats?
Quel espoir les enivre? Ils ne le savaient pas.
Leur âme a laissé fuir quelque rapide image;
Un accent plus ému vibre dans leur langage;
Enfin, l'aveu sacré part, et la chaîne d'or
A lié ces grands cœurs qui résistaient encor;
Et jamais ni le temps, ni l'homme, ni Dieu même,
N'en briseront l'anneau fait d'un seul mot : Je t'aime!
Ainsi ce joug d'amour, qu'on méprisait hier,
S'impose, au gré du sort, à l'esprit le plus fier!
Si le dieu vous choisit, ou funeste ou propice,
Il faut que son mystère entre vous s'accomplisse.

Armez-vous de rudesse et bravez le péril,
Demandez vos vertus au plus lointain exil...
Le sort au but fixé tous les deux vous ramène.
Partis de la tendresse, et souvent de la haine,
On se trouve au chemin par où l'on crut se fuir,
Pour aimer quelquefois, mais toujours pour souffrir ;

VI

« Tu partiras, Marco, je t'ai donné mon âme.
Mais ta vie est ailleurs qu'aux genoux d'une femme.
Je cède à mon pays ton cœur qui m'appartient.
Honte, en ces jours de guerre, à celle qui retient
Sur les coussins oisifs le fer de bonne trempe,
Et souffre qu'à ses pieds le lion dorme ou rampe !
Tu partiras sans moi ; soyons forts, effaçons
De notre fier sentier l'ombre des vils soupçons.
Entre de pures mains une cause est plus belle ;
Fils de la liberté, gardons-nous dignes d'elle.
Pars ! mon cœur te suivra ; rien n'a pu l'enchaîner !
Il reste, en sa prison, libre de se donner.
Mais pars ! Fais au devoir une sublime offrande ;
Du sacrifice obscur notre âme sort plus grande.
L'amour choisit nos cœurs dans ses nobles desseins,
Non pour les rendre heureux, mais pour les rendre saints.
Pars ! Du joug étranger qu'une femme tolère,
Laisse-moi la douleur, gardes-en la colère.
Pars ! Une autre maîtresse, en tes heures d'ennuis,

Seule a droit d'approcher de tes austères nuits,
De vivre aux yeux de tous, avec toi, sous la tente,
De briller à ton flanc comme une arme éclatante :
C'est la haine, ô Marco, la dernière vertu
Qu'il faille au moins sauver chez ce peuple abattu ;
La haine, qu'on délaisse en ce temps misérable;
La haine, de l'amour compagne inséparable,
La haine qu'à ses fils, de son sein chaste et fier,
Doit verser l'Italie en aiguisant le fer!
J'accepte dans ton cœur ma place à côté d'elle;
Que notre double voix à ton œuvre t'appelle.
Pars! Mais cette blessure, hélas! qui saigne encor;
L'aigle voudrait en vain reprendre son essor.
Eh bien, pour quelques jours qu'il ferme encor les aile
Qu'il dorme sous l'abri de ces rameaux fidèles.
Reste au bord de ce lac, qui doit garder toujours
Le reflet triste et pur de nos saintes amours.
Tu me verras encor; je veux encor répandre
Dans ton sein douloureux mon souci le plus tendre,
Et goûter à tes pieds, ô mon noble vaincu,
Ces courts instants, les seuls où mon âme ait vécu.
Je suis sûre de nous; j'aime, et je me confie
Aux forces de l'amour, ce feu qui purifie;
Non, tu ne voudras pas me ravir la splendeur
Que l'image adorée emprunte à la pudeur.
Tu ne veux pas me rendre à moi-même avilie;
Moi qui suis pour ton cœur comme une autre Italie! »

VII

Un rocher qui surplombe, à quelques pas des eaux,
Et penche un front touffu couronné d'arbrisseaux,
Répand la clématite et la vigne sauvage
En un large rideau traînant jusqu'au rivage.

Des soupirs, des sanglots, sous cet abri charmant,
Aux douces voix du lac répondent par moment;
Sous l'ombrage entr'ouvert que les zéphyrs balancent
Des syllabes de feu se croisent et s'élancent;
L'un à l'autre jetés et se faisant écho,
Volent, dans l'air ému, deux noms: Fausta! Marco!
Perfides vents d'été! parfum des fleurs qui brûle,
Où le poison d'amour en poudres d'or circule,
Lit de mousse enivrant sous l'ombrage attiédi,
Plainte du flot plus tendre à l'heure de midi,
Murmures de la feuille et de l'aile affaissées,
Qui, réveillant les sens, endormez les pensées;
Doux climat, si fatal aux desseins des grands cœurs,
Pourquoi répandez-vous ces divines langueurs?

Hier encor, cette voix, qui s'éteint dans les larmes,
Vibrait d'un accent fier comme celui des armes;
Tous les deux s'excitant aux plus mâles vertus,
D'un invincible acier se croyaient revêtus;
Et voilà que tous deux, sous le trait qui les blesse,
Ont trop bien reconnu leur humaine faiblesse;

Et, s'avouant vaincus dès le premier effort,
Maudissent le devoir plus cruel que la mort.
C'est vous qui du martyre aviez rêvé naguère,
Et vous iriez tomber d'une chute vulgaire;
C'est vous, nobles enfants! mais sur cet abandon,
Votre âge et le soleil jetteraient le pardon.

Ah! si la passion, toujours froide et sensée,
N'exaltait pas chez vous le sang et la pensée,
Quel autre enthousiasme, en des cœurs de vingt ans,
Ferait ce que n'ont pu l'amour et le printemps?
Et quel autre soleil, ouvrant des âmes closes,
Eût fait germer en vous l'ardeur des grandes choses?
Mais puisqu'un noble essor vous fit apercevoir
Les hautes régions où plane le devoir,
Votre amour, y montant par un élan suprême,
Trouvera la vertu de se dompter lui-même.

Ombres des vieux héros qu'ils admiraient tous deux,
Descendez, ô martyrs, et veillez autour d'eux;
A leur lèvre égarée arrachez ce calice;
Faites parler bien haut la voix du sacrifice;
Dans cette heure d'oubli, venez leur rappeler
Vos exemples fameux, qu'ils devaient égaler.
Et toi, qu'ils adoraient dans la blancheur des cimes,
Tu sais ce qu'ils ont dit à tes Alpes sublimes,
Et s'ils ont aspiré, libres du poids des sens,
Vers ce monde d'en haut, Esprit d'où tu descends!
Des lâches voluptés écarte d'eux les pièges,
Et sur leurs fronts brûlants verse tes chastes neiges.
Soyez bénis! Fausta, dans un effort vainqueur,
A repris tout l'empire exercé sur son cœur,

Et, fuyant le péril où sa vertu chancelle,
Elle s'arrache et court vers l'agile nacelle,
Repousse d'un seul coup la grève, et déjà fuit
Dans un sillon rapide où le soleil reluit,
Debout encore, agite une main convulsive,
Et jette avec un cri son adieu vers la rive.

VIII

Quels assauts de désirs l'un de l'autre ennemis
Dans ton grand cœur naguère au devoir si soumis!
Désormais, indocile à la tâche prescrite,
Contre un sang révolté ton âme en vain s'irrite;
Tu frémis de sentir, Marco, tes yeux en pleurs,
Ton front rouge ou glacé de soudaines pâleurs,
Tes flancs brûlés de feux dont l'esprit n'est plus maître,
Et que ta sainte haine, hélas! n'y fait pas naître.

Toute la nuit, sans trêve, exaspérant son mal,
Il sentit dans son cœur gronder l'adieu fatal.
Le matin, comme un homme égaré dans ses rêves,
Il part, il court sans but, dans les bois, sur les grèves;
Il cherche avec l'espace à dévorer le temps;
Mais l'oubli pourrait seul abréger les instants.

Voici l'heure, à la fin, l'heure où la barque aimée
Apparaît, chaque jour, sur l'onde accoutumée;
Il interroge en vain cet horizon connu,
Le soleil s'est éteint sans que rien soit venu.

Et l'attente, plus longue au milieu des ténèbres,
Mêle aux cuisants désirs des images funèbres.
Pour la première fois, tout un jour sans la voir!
D'un retour, d'un pardon faut-il perdre l'espoir?
Mais peut-être un danger la retient? Il s'élance,
Le bateau du pêcheur le conduit en silence;
Et, pour montrer la route allumant ses fanaux,
Au loin le clair de lune a blanchi les créneaux.
Aux vitres du donjon des feux luisent dans l'ombre.
Marco s'approche, observe, arrêté sur l'eau sombre;
Pour mieux se dérober au soldat attentif,
Immobile il se couche en son étroit esquif.
Les fenêtres, bientôt, perdant leurs vives teintes,
Attestent le sommeil et les lampes éteintes;
Mais, veillant seule aux flancs du manoir endormi,
Une chambre s'éclaire et l'amant a frémi...
C'est elle! pour la joindre et lui parler encore,
Pour cet adieu plus doux que ton exil implore,
Quels rêves, quels projets, hélas! sans horizon,
N'as-tu pas faits, Marco, sous sa morne prison!

Le jour seul, éteignant cette lampe qui veille,
Effaça l'ombre errante à la vitre vermeille;
Et le flot, jusqu'à l'aube, avec un long soupir,
Berça ton désespoir et ne put l'assoupir!
Tes fureurs, ô Marco, sous ces murs enchaînées,
Usèrent, cette nuit, le sang de dix années.

Mais le soleil levé rend le péril certain
Pour l'amant, le proscrit, ennemis du matin.
Marco fuit en longeant les sinueuses côtes;
Un cap offrait l'abri de ses roches plus hautes;

Il s'arrête, il y tient son esquif attaché;
Et lui, sur le sommet, dans les genêts caché,
Mettant dans son regard son âme tout entière,
Du château plus lointain cherche à percer la pierre.
Quelque espoir lui revient; car, c'est trop le punir;
Pour un adieu suprême elle doit revenir!
Il attend; c'est ici la moitié de la route
Jusqu'au toit du pêcheur. Il va la voir sans doute;
Ce ciel joyeux le dit; ces parfums, cet air pur
Pénètrent dans son cœur comme un présage sûr.

Mais au pied des remparts une barque... oh! c'est elle!
Sur son blanc vêtement le soleil étincelle.
Beau lac, brise si douce et si lente à souffler,
Ah! portez-la plus vite où son cœur veut aller!
Déjà du promontoire elle a doublé la ligne;
Là, parmi les rochers, bassin fait pour un cygne,
S'arrondit une baie au lit profond et pur
Dont les bords verdoyants assombrissent l'azur.
La barque détournée à ce port se dirige.
T'a-t-elle deviné, Marco? par quel prodige,
De si loin, en ce lieu! ton cœur bat; mais pourquoi
Lâcher ainsi la rame encor trop loin de toi,
Au milieu de cette anse; et, dans la barque étroite,
Tout à coup se lever et rester ainsi droite?
Elle écoute peut-être, à l'heure du réveil,
Elle invoque le dieu dont elle prend conseil,
Le dieu des profondeurs de cette eau pure et vaste,
Cet invisible amant qui la conserve chaste.
On voit qu'elle interroge un hôte habituel;
Nul effroi ne la trouble en son muet appel;
L'azur du flot est clair moins que ses yeux limpides,

Moins uni que son front sans ombres et sans rides;
Sa lèvre est de corail, et du frais Orient
Le ciel n'est pas plus rose et pas plus souriant.
A peine soulevé, son sein paisible exhale
Le facile courant de son haleine égale;
Blanche, immobile, avec un marbre on la confond.
Quel repos! en est-il un autre plus profond?
Un seul, et c'est celui que, d'un élan sublime,
Elle va demander, ô lac, à ton abîme!

Et la nappe d'azur, oscillant jusqu'aux bords,
D'un tombeau diaphane enveloppe son corps.

Brisant des flots émus la tremblante surface,
Un rapide plongeur fend l'onde sur sa trace.
Sous les plis orageux de leur vivant linceul
Deux hôtes dormiront, ô lac, ou pas un seul!
Veux-tu, les unissant dans ta demeure avare,
Les y garder, afin que rien ne les sépare?
Pour un plus long hymen as-tu donc convié
Sur tes algues ce couple à nos fleurs envié?
Non! tu veux nous les rendre, ô lac, et tu secondes
Les forces de l'amant qui lutte sous tes ondes.
Marco la reprendra! l'amour est aussi fort
Pour aider à mourir que pour vaincre la mort.
Plus prompt que l'alcyon, sur la vague écumante
Le plongeur reparaît rapportant son amante;
Par les cheveux noués à son bras triomphant
Il la tient élevée hors de l'onde qu'il fend,
S'élance, et, d'un effort suprême, en deux coups d'aile
Sur le sable prochain retombe à côté d'elle.

Est-ce elle, est-ce un cadavre, ô lac, qu'il te ravit?
L'oreille sur son cœur, Marco tremble... Elle vit!

IX

« Oui, Marco, cet abîme où j'ai voulu descendre,
Du bonheur d'être à toi pouvait seul me défendre ;
La vie est plus facile à fuir que tes baisers.
Un Dieu veille aujourd'hui sur nos cœurs apaisés.
Enlevée au tombeau, je dois te rester sainte.
Désormais je te parle et tiens ta main sans crainte ;
Et, si je faiblissais après de tels aveux,
J'attends de toi l'effort qui nous sauve tous deux.
Oui, j'ai voulu mourir pour la vertu que j'aime,
Nais non pour m'en parer et triompher moi-même.
Tout est à toi, Marco, ma vertu, mon devoir ;
Prends-les, si tu le peux à tes yeux sans déchoir.
L'honneur, c'est toi! Sois grand, et je suis assez pure.
C'est toi qu'il faut garder sans chaîne et sans souillure.
D'un remords, d'un regret, dans la lutte où tu cours,
Je ne veux pas charger tes destins déjà lourds.
J'aime mieux de ma mort te laisser la souffrance;
Car elle peut au moins se changer en vengeance,
Et servir l'Italie et tes complots sacrés.
Il faut un chef austère à nos fiers conjurés.
Je te connais, Marco; ta pensée est trop haute
Pour qu'un furtif amour soit bien longtemps son hôte.
Je t'aime ainsi ! pour toi, pour ta mâle grandeur,
Et veux servir ta gloire au prix de mon bonheur.

Tu m'aimes, je le sais; tes larmes sont loyales;
Mais tu m'aimes en homme, et j'ai bien des rivales.
L'honneur et la patrie et cette ardeur d'exploits,
Tu les portes plus haut que l'amour... tu le dois!
Mais moi, qui garde aussi la haine héréditaire,
Moi qui sais que l'amour aujourd'hui doit se taire,
Moi fille d'un soldat martyr de l'étranger,
Moi qui place avant tout l'Italie à venger,
Moi qui t'ai dit : Va, meurs, la liberté t'appelle!
Je ne puis partager ton cœur même avec elle!
Pour ma vie et mon sang dépensés à t'aimer,
Il me faudrait tes jours, ton âme à consumer.
Ne crains rien; cette ivresse où s'éteindrait ta gloire,
Aux lèvres de Fausta n'espère pas la boire.
Je vivrai loin de toi; cependant je vivrai;
Ton repos le commande et je te l'ai juré.
Pars donc! sans redouter qu'un tombeau volontaire
Enchaîne ta pensée avec moi sous la terre.
Tu ne laisses, ici, ni spectre ni remords;
Mais un cœur désormais au-dessus de la mort,
Qui vivra de ta vie, et, dans sa foi plus ferme,
Des douleurs, sans les fuir, veut attendre le terme;
Qui te suit dans la lutte où vous allez rentrer,
Et qui, demeuré pur, a le droit d'espérer. »

Tels furent leurs adieux, ou plutôt leurs paroles,
Celles qu'on peut traduire avec des sons frivoles.
Quels mots reproduiraient l'éloquence des yeux,
Et sauraient de l'amour peindre les vrais adieux?

Il partit; ce qu'en lui de vertu mieux trempée,
De vaillance à porter sa haine et son épée,

D'ardeur plus invincible à servir son pays
Mettra l'orgueil sacré des devoirs obéis...
Tu le sais, et toi seule, ô mère de la Force,
Toi qui des voluptés foules aux pieds l'amorce,
Et, gardant un sang pur aux générations,
Fais croître et fais fleurir les grandes nations;
Toi par qui la jeunesse est longue au cœur de l'homme,
Toi, Pudeur, qui veillais aux grands siècles de Rome,
Qui des lits nuptiaux, sous tes yeux restés saints,
De ses héros de bronze as tiré les essaims;
Toi qui des bras guerriers durcis les nobles fibres,
Toi qui seule maintiens ou fais les peuples libres,
Vertu des vieux Latins dans leurs jours triomphants,
Tu le sais; viens l'apprendre à leurs derniers enfants!

X

L'ombre d'un bois, tombant du coteau sur la grève,
Abrita des adieux l'heure cruelle et brève.
Après qu'ils sont partis, et l'amante et l'amant,
Un homme du taillis s'éloigne lentement,
Sous ses longs cheveux blonds pâle, un orage interne
Trouble l'azur vitreux de son œil fixe et terne;
Il semble ne pas voir et marcher dans la nuit;
A son morne flambeau quel rêve le conduit?

C'est Herman. Dans cette ombre, à midi rare et douce,
Le chasseur s'endormait affaissé sur la mousse,
Mais une voix connue a fait fuir le sommeil.

Quelle affreuse lumière a glacé son réveil,
Quand le fatal secret, qu'il ne veut pas entendre,
Dans la paix de son doute est venu le surprendre!
Lui qui rêvait encor de la fléchir un jour!
Pure, mais à jamais brûlant d'un autre amour!
Plus d'espoir! c'est bien là sa fierté surhumaine,
Fidèle à sa pudeur, mais fidèle à sa haine!
Quel penser de pardon, de vengeance ou d'oubli,
Demeure au cœur d'Herman sourdement établi?
Nul n'entendra le son de cette âme incomplète
Qui tient comme l'amour la colère muette.
A peine une pâleur sur son front, dans ses yeux,
Trahit des passions le choc silencieux;
Et, quand la foudre au fond peut-être le ravage,
Jamais l'éclair n'a lui pour révéler l'orage.

XI

Le sang de tes enfants, encore infructueux,
Va tremper de nouveau la terre des aïeux;
Ceins ton front de lauriers pour cette auguste fête,
Et rends gloire, Italie, à leur noble défaite!
Sur ton vieux Capitole avant de remonter,
Par plus d'un jour pareil il faut le mériter,
Et ne pas te lasser, patiente nourrice,
D'enfanter des martyrs aux honneurs du supplice.
Oui, vous mourrez vaincus, dans l'exil, dans les fers;
Le gibet vous attend, frères, soyez-en fiers!
Votre sang généreux, que l'étranger prodigue,

Doit couler sous ses mains jusqu'à rompre la digue.
Donnez, donnez toujours de ce sang pur et fort!
La liberté naîtra de quelque illustre mort.

Dans le pays lombard, près de ces eaux si belles,
Où l'on rêve de paix, de fêtes éternelles,
Où l'âge d'or naîtrait avec la liberté,
Près de ce lac riant par l'amour habité,
D'un sacrifice humain se prépare l'offrande.
Des glorieux vaincus voici la noble bande,
Calmes et le front haut, tels qu'on aime à les voir,
Les stoïques martyrs du droit et du devoir.
Autour d'eux les soldats, stupide multitude,
Marchent à rangs pressés et font la solitude.
Pour contenir les flots d'un grand peuple insoumis,
Un rempart s'est dressé d'escadrons ennemis :
Herman en est le chef. Toujours pensif et triste,
Il semble absent de l'œuvre à laquelle il assiste,
Et son regard errant, ou vaguement fixé,
Sur ceux qui vont mourir s'est à peine abaissé.
Son corps abandonné se balance et se ploie
Aux pas lents du cheval, et son panache ondoie
Sur son cou fléchissant. Le long convoi de mort,
Dirigé vers le lac, s'arrête près du bord
Où s'étend une plaine à la pente adoucie.
Là, sur un fin limon, meurt la vague amincie;
Et, quelques pas plus loin, sort du milieu des eaux
Une épaisse forêt de grands joncs, de roseaux.

Le groupe des martyrs, soldats au fier visage,
Docile et méprisant s'est rangé sur la plage.
Ils sont jeunes et beaux, hélas! ceux qui mourront;

Au milieu d'eux, Marco les dépasse du front.
La plaine exhale au loin des odeurs printanières;
Son doux pays lui fait ses caresses dernières;
Avec l'ardent regard du ciel italien,
Son œil plein de rayons semble échanger le sien.

Salut, Marco! les chefs ont éloigné la foule;
Ils étouffent ta voix sous le tambour qui roule;
Mais, parlant par tes yeux en cet instant sacré,
Ton cœur sur ton visage en éclairs s'est montré.
Pour rallumer l'honneur aux âmes languissantes,
Un rayon suffirait de tes flammes puissantes.
N'est-ce pas, de ce monde il est doux de partir,
Sûr qu'on est aimé d'elle et fier d'être martyr;
A tous les dieux du cœur gardant sa foi certaine,
Et doublement vivant par l'amour et la haine!
Heureux qui, plein d'espoir, fort et jeune lutteur,
Apporte une âme intacte au fer libérateur,
Et meurt, même vaincu, même en butte à l'insulte,
Mais sans avoir douté des objets de son culte!
Son sang, quoique ignoré, ne sera pas perdu;
Il ne voit pas, avant le triomphe attendu,
Des générations dans la fange accroupies
Renier ou salir ses saintes utopies;
Et, dans son propre cœur, avant la fin du jour,
Il ne sent pas tarir la pensée et l'amour.
Son temps d'épreuve est court : quand la balle le frappe,
Prompte ainsi qu'elle, au but l'âme en un vol s'échappe.
Là-haut sur son pays, il voit, dès ce moment,
Briller le jour lointain de l'affranchissement,
Et sourire en ses bras, fraîche comme une aurore,
Sa fiancée en deuil, qui, chez nous, pleure encore.

Voilà ce que la mort a d'extase à donner
Au martyr dont le front commence à rayonner.
Mais si tu crois qu'au seuil d'une tombe héroïque
Une larme en coulant ternisse un nom stoïque,
Si tu veux, ô Marco, retenir par orgueil
Cette perle du ciel qui tremble dans ton œil...
Il fallait de ta mère écarter la pensée,
Oublier ton amante à sa prison laissée,
Et, près de ton cercueil, ne pas les voir du cœur
S'éteindre et longuement mourir de leur douleur.

Le fer a retenti des armes qu'on apprête,
Et, distrait de son rêve, Herman lève la tête;
L'indifférent regard que son œil promenait,
Sur le front de Marco tombe; il le reconnaît...
De quel pli de son cœur sort cet éclair rapide,
Le premier dont rougit ce front terne et livide?
Ce sursaut, que le mors imprime à ton cheval,
O chef, est-ce d'un lâche ou d'un noble rival?
Est-ce un bouillonnement du sang ou de la boue?
Le fusil des soldats déjà touche leur joue;
Toi, tu couves Marco sous le même regard;
Ta lèvre étrangement se plisse... le feu part!
Et, pour s'offrir à lui soudainement dressée,
Dans les touffes de joncs où sa barque est glissée,
Comme un oiseau plongeur qui lève enfin le cou,
Grande et blanche, Fausta se montra tout à coup,
Et, sur son large sein qu'un noble orgueil enivre,
Elle a reçu sa part du plomb qui les délivre.

Elle est encor debout dans sa robe de lis,
Tandis qu'un flot de pourpre en inonde les plis.

Avec son premier sang et sa suprême flamme,
Marco! ce nom jaillit et précède son âme.
Tombant sur les genoux et les bras étendus,
Elle a vécu pour voir ses adieux entendus,
Et son amant couché sur la fatale grève;
Et cette chère main, qui vers elle se lève,
Semble chercher la sienne, et sur l'étroit canal,
Se balance et s'affaisse en un dernier signal.

Mais entre ces deux cœurs tout obstacle s'efface,
Car la mort vient entre eux d'anéantir l'espace;
Et, loin d'un monde esclave, unis selon leur vœu,
Ils s'aiment librement dans les jardins de Dieu.
Quelle terre a gardé leur cendre et leur mémoire?
Qu'importe, ô jeunes gens oublieux de la gloire!
Laissez leurs noms, leur cendre au vent se disperser,
Si vous n'avez pour eux que des pleurs à verser.

1845.

II

UN SOIR DANS LES ALPES

Parez-vous pour ses yeux, Alpes enchanteresses!
De vos charmes sacrés ne lui dérobez rien,
Et versez dans son cœur les sublimes ivresses

Dont sa douce présence inonde ici le mien.

Tandis qu'à mes côtés, les pieds penchés sur l'onde,
Vers ces glaciers lointains où le jour brille encor
Elle suit d'un sourire, au bruit du flot qui gronde,
Un rayon voyageur parmi les brumes d'or,

Mêle à ta sombre voix, ô blanche cascatelle,
Les accords, les parfums dispersés dans les airs.
Souris, belle nature! et fais chanter pour elle
Tout l'orchestre infini qui peuple ces déserts.

Ah! si j'ai su t'aimer, te parler, te comprendre,
Si mon pieux langage a traduit maintes fois
L'esprit de ces hauts lieux, ta beauté grave et tendre,
Si j'ai fait adorer la majesté des bois...

Va! tu peux, en un soir, me payer tant de veilles,
S'il te plaît de me rendre en ce bois fortuné,
A travers la jeune âme ivre de tes merveilles,
Un peu du grand amour que je t'avais donné.

Déjà ses yeux meilleurs acceptent mon sourire,
Déjà sa voix répond, sans colère et tout bas,
A mes vagues soucis que j'ose, enfin, lui dire,
Et sa main que je prends ne se retire pas.

Alpes, mes chastes sœurs, parlez pour moi chez elle!
Dictez-lui sa réponse et des arrêts plus doux;
Afin qu'elle me sache ami tendre et fidèle,
Racontez lui mon cœur si bien connu de vous.

Dites-lui quels désirs, quelles douleurs secrètes
M'attiraient dans vos bras, sous ces bois toujours vert
Quel bien je poursuivais au fond de vos retraites,
Quel vide j'ai trouvé dans ce vaste univers;

Qu'en vain je vous prêtais la vie et la parole,
Que vos échos lassés se taisaient sans retour,
Que j'adorais le temple à défaut d'une idole
Et l'austère nature à défaut de l'amour.

Dites-lui qu'elle seule, à l'heure où tout s'achève,
Peut transformer l'automne en éternel printemps,
Et donner à mes vers, aux sommets où je rêve,
L'âme qui leur manquait et le dieu que j'attends...

III

LE BAPTÊME DE LA CLOCHE

A MON AMI B. DE SAINT-BONNET.

I

Monte à la tour sonore, ô reine des cantiques!
Répands les grands soupirs de ton sein débordant!
Dieu touchait d'un feu pur les lèvres prophétiques;
Il t'a fait naître aussi dans les charbons ardents.

Le temple t'accueillit tiède encore de la flamme;
Comme un fils des humains, d'eau, d'encens et de sel,
Le prêtre te baptise en te donnant une âme;
Prends désormais ta place au chœur universel.

Tu reçois la parole, auguste ministère :
Sur ton front, comme au front d'un pontife ou d'un roi,
L'huile sainte, en coulant, livre à ta bouche austère
Le droit de réunir un peuple autour de toi.

Monte pour dominer de plus haut nos murmures;
Pour verser, de ton urne aux flancs mélodieux,
Tes notes, s'épanchant plus fraîches et plus pures,
En des flots d'air puisés plus avant dans les cieux.

Vers la cime où ton maître à jamais t'a placée,
Mille bruits monteront du hameau, du désert,
Toi tu feras, fidèle à sa grande pensée,
Un accord immuable en ce changeant concert.

A tes pieds, les rumeurs et les échos varient;
Du sein de ces forêts et des prés d'alentour
S'élèvent bien des voix qui pleurent ou qui rient;
Les chants et les soupirs en montent tour à tour

Dans la chapelle, ici, gémissent les prières;
Près du mur, des passants se disputent entre eux;
Des baisers ont frémi sur le bord des clairières;
Là-bas le laboureur excite ses grands bœufs.

Ainsi l'homme se mêle aux sons que tu disperses!
Et, dans le calme essor de tes vibrations,

Ainsi meurt et renaît, en des notes diverses,
Le bruit de nos travaux et de nos passions.

Et la nature aussi, cette voix éternelle,
Ce clavier infini que nul n'a mesuré,
Des tons, en un moment, parcourt la grande échelle,
Gémit, gronde et sourit après avoir pleuré.

Selon que la forêt ou grandit ou décline,
Le vallon rend là-bas des accords différents!
Dans ces ravins, coulant de la même colline,
L'eau soupire en ruisseau ou gémit en torrents.

La nature avec nous regrette, invoque, aspire ;
Tour à tour, doute, espoir ou crainte y sont vainqueurs
Et, pour longtemps encor, sur cette immense lyre
L'harmonie est changeante, ainsi que dans nos cœurs.

Toi pourtant, quels que soient la saison, le jour, l'heure
Dans le calme ou l'orage ayant le même son,
Tu nous diras, du haut de la sainte demeure,
Toujours le même mot et la même leçon.

Parole incorruptible, enseignements suprêmes!
Grande voix dominant tous les bruits d'ici-bas,
Semblable à cette voix qui parle dans nous-mêmes,
Nous suit, et cependant ne nous appartient pas!

Ce mot qui te remplit, ce nom que tu proclames,
Pensée à ton métal mêlée au sein du feu,
Souffle d'éternité qui soulève nos âmes,
C'est le nom, la pensée et le souffle de Dieu.

Et tu la sèmeras ton immuable idée,
Des cités aux forêts, des sommets aux vallons;
Et, comme d'harmonie une mer débordée,
Ta voix nous poursuivra partout où nous allons.

De l'encens et du sel si le prêtre t'honore,
C'est qu'il consacre en toi le psaume fait airain;
De tous les instruments, tu n'es le plus sonore
Que pour proclamer Dieu d'un ton plus souverain.

Répands donc, répands donc, par toute la nature,
Ce nom qu'au fond du cœur chaque homme doit sentir,
Et qu'il ne soit pas d'antre et d'âme assez impure,
Où ton pieux écho n'aille au loin retentir.

II

Et moi, l'oisif amant des bois et des prairies,
Qui, de leurs doux esprits enivré trop souvent,
Laisse fuir ma pensée en molles rêveries,
Et disperse ma vie au souffle de tout vent;

Moi qu'avec un bruit d'onde, une haleine des roses,
La brise, dont ce tremble à peine est agité,
Mêlant mon âme errante avec l'âme des choses,
Peut emporter si loin hors de l'humanité;

Lorsque j'irai, perdu dans les forêts prochaines,
Des actives cités déserteur affaibli,

Enviant le repos des rochers et des chênes
Et laissant là ma tâche et ma vie en oubli;

Alors tu parleras, voix de la vieille église,
Voix comprise de tous comme un appel humain,
Et tu m'éveilleras, et mon âme indécise
S'arrachant au désert prendra le vrai chemin.

Et je n'entendrai plus la Sirène énervante
Qui chante avec le vent, les rameaux, le flot bleu;
Un plus ferme conseil m'arrêtant sur ma pente,
Je me rapprocherai des hommes et de Dieu.

Car ta voix c'est la voix des hommes agrandie,
Leurs sueurs ont coulé pour fondre ton métal;
C'est leur esprit qui parle avec ta mélodie;
Ton front reçut comme eux le baptême natal.

A la cité des cœurs cette voix me convie,
Me dit que je suis homme et dois porter mes fers,
Et me ramène, enfin, au combat de la vie,
Que j'ai tenté de fuir pour la paix des déserts.

Par toi chantent l'appel des travaux, des prières,
Et l'écho solennel de la joie et des pleurs;
En t'écoutant, j'irai demander à mes frères
Ma part de leurs destins, surtout de leurs douleurs.

III

Va donc, fille du feu, sur les tombeaux assise!
Donne à chacun sa place en tes hymnes fervents;
Chante pour ceux à qui la lumière est promise;
Parle aux vivants des morts comme aux morts des vivants!

Prends ton poste au donjon, sonore sentinelle,
Veille sur ces vallons, veille sur ces sommets;
Garde à ces bois chéris une paix éternelle;
Que la sainte amitié les habite à jamais.

Qu'au loin en t'écoutant la terre soit bénie;
Comme à la voix de Dieu, qu'elle enfante à ta voix;
L'abondance du ciel tombe avec l'harmonie :
Verse aux sillons le grain et le feuillage aux bois.

Garde cette maison, tu dois chérir son hôte,
Grand cœur où, comme en toi, l'esprit divin descend;
C'est lui qui t'a bâti la tour solide et haute :
Il est de l'œuvre sainte un ouvrier puissant.

Et tous nous aimerons vos deux voix fraternelles;
Car Dieu sur ce sommet, qui voit poindre le jour,
Vous mit pour nous parler des choses éternelles,
Et saluer de loin le règne de l'amour.

1844.

IV

UTOPIE

A MON AMI ALFRED DE VIGNY.

I

Quand la lumière eut percé l'ombre
Des éléments tumultueux,
Quand l'homme apparut dans le nombre
De tes habitants monstrueux,
O Terre, ô puissante nature,
Dans cette infime créature
Qui te contemple avec effroi,
Dans ce dernier né de la fange,
Sous la brute as-tu senti l'ange,
O Terre, as-tu connu ton roi ?

Perdu dans son terrible empire,
Vois-le, seul en sa nudité;
Tout le menace, et tout conspire
Contre sa frêle royauté :
Sous ses pas le sol tremble et fume,
Un mont croule, un volcan s'allume,

La mer vomit les grandes eaux;
Impur géant des premiers âges,
L'hydre, autour des longs marécages,
Souffle la mort de ses naseaux.

Un arbuste, un fruit sans défense,
Un insecte au venin subtil,
Tout cache à sa débile enfance
Quelque mystérieux péril;
Que pourra sa main désarmée?
D'ennemis la terre est semée;
Vivra-t-il même une saison?
Pour lutter avec la matière,
Pour vaincre la nature entière,
Quelle est sa force? la raison.

II

l pense, la nature est dès lors sa vassale;
L'âme agite la masse inerte et colossale.
La pensée asservit le granit et l'airain.
L'esprit fait circuler la sève dans la plante,
l déchaîne la neige ou la lave brûlante;
Des éléments discords l'esprit est souverain.

'ensée, esprit, raison, c'est la force qui crée;
C'est, après les six jours, la parole sacrée
Qui dit : c'est bien! devant son ouvrage accompli.
La raison, c'est l'essieu sur qui tourne le globe,

C'est le germe des fleurs dont l'été peint sa robe,
Le souffle lumineux dont l'espace est rempli.

Dans l'univers, à flots elle s'est élancée;
Et, sur la terre, elle a son siège en ta pensée,
Homme, sa voix te parle à toute heure, en tout lieu;
Toi seul peux librement l'aimer et t'y soumettre,
De l'aveugle matière elle te rend le maître;
La nature obéit, car la raison : c'est Dieu.

III

Va donc, esprit humain, dans cette arène immense;
Dieu même en toi soutient la lutte qui commence.
A ton tour, imitant l'œuvre de ton auteur,
O fils semblable à lui, tu seras créateur!
Mais lui seul est sans borne en sa toute-puissance;
Tu n'enfanteras rien qu'à force de souffrance,
Tu devras lentement prendre à Dieu ses secrets.
Patience et douleur, c'est la loi du progrès.

Ah! que la terre a bu de sueurs et de larmes,
Depuis l'heure où contre elle un homme a pris les arr
Où ses chênes, vaincus pour la première fois,
Ont fait place aux cités qui germaient sous les bois;
Où, du fer tout récent chargeant nos mains craintive
La hache a fait trembler les forêts primitives,
Et de leur temple obscur crevé l'épais rideau;
Où les leviers ont pu mouvoir le lourd fardeau

Des blocs cyclopéens redressés en murailles;
Où la bêche a des champs entamé les entrailles!

Déjà les animaux servent l'homme, contraints
De prêter à nos bras la vigueur de leurs reins.
Bientôt tous tes pouvoirs, soumis l'un après l'autre,
Nature, contre toi, viendront en aide au nôtre.
Chaque jour, au travail l'homme courbe à son gré
Un être qu'en naissant il avait adoré.

C'étaient ses jeux d'enfants! les nations adultes,
O nature, ont compris tes puissances occultes,
Et, jusque dans tes flancs déchirés et meurtris,
Des fluides secrets le travail est surpris.
L'homme sait évoquer et copier la vie;
Il enferme en des corps la force ainsi ravie,
Et désormais sans crainte, avec le feu fatal,
La main de Prométhée anime le métal.

IV

De quelle ambition plus haute
Peux-tu donc t'enivrer encor,
Homme, infatigable Argonaute
De l'éternelle toison d'or?
Tes pères, sur leurs nefs rapides,
Ont déjà dans les Hespérides,
Dans les mystiques Atlantides,
Cueilli le fruit de l'inconnu;

Ton cœur, que nul effort n'épuise,
Rêve un autre monde et méprise
Tous ceux dont il est revenu.

Le volcan rentre en sa caverne;
L'hydre expire en son lit fangeux:
Ton bras emprisonne et gouverne
Le cours des fleuves orageux.
Depuis les monstres d'Erymanthe,
Le lion, la louve écumante,
En vain la nature fermente;
Tu n'as point d'ennemis nouveaux;
Et cependant, pour ton Hercule,
Un désir infini recule
La borne des douze travaux.

Les vallons, la plaine assainie,
Roulent des flots d'épis pour toi.
Des caps lointains le vieux génie
Te voit passer avec effroi.
Les bois, ces voiles de la terre,
Les antres n'ont plus de mystère.
Ta maison couvre le cratère;
Et la colline au flanc divin,
Au lieu de cendre et de fumée,
Des prés, de la vigne embaumée,
Fait couler le lait et le vin.

Avec des monts que tu déplaces,
Sur d'autres sommets, tous les jours,
Tes mains, qui ne sont jamais lasses,
Dressent les villes et les tours;

Sur leur cime démesurée
Tu lèves ta tête assurée;
Des astres la plaine azurée
S'abaisse au niveau de tes yeux;
Et si, pour te réduire en poudre,
Un dieu, là-haut, cherchait sa foudre,
Tu sais la dérober aux cieux.

Tu sais fabriquer un tonnerre;
A ton caprice, il frappe ou dort,
Et caché, du fond de ton aire,
Au loin tu promènes la mort;
Le salpêtre que tu déchaînes
Fait, sur les montagnes prochaines,
Partir le granit et les chênes,
Voler Pélion sur Ossa;
Au ciel, qui garde le silence,
C'est un nouveau Titan qui lance
Les rochers que l'autre entassa.

Sous terre, dans les lacs de soufre,
Tu plonges ton avide main;
Les grandes mers n'ont pas un gouffre
Qui puisse barrer ton chemin;
Au bout d'un horizon sans borne,
Où la nuit voile, en un ciel morne,
L'Ours, la Vierge et le Capricorne,
Ton vaisseau sait trouver le port,
Et tu vois ces nouvelles grèves
Vers qui se tournaient tes longs rêves,
Comme l'aimant se tourne au nord.

Plus haut que l'aigle et le nuage,
L'air léger que tu rends captif,
Comme une étoile qui voyage,
Berce dans les cieux ton esquif.
Tu perces d'une agile sonde
Du globe l'écorce profonde,
Et des premiers âges du monde
Tu ressuscites les débris ;
Jusqu'à la centrale fournaise
Tous les secrets de sa genèse,
Ta sagesse les a surpris.

V

Laisse enfin reposer ta pensée inquiète,
Homme, que manque-t-il encore à ta conquête?
Tu perçois le tribut des éléments soumis,
Qu'exiges-tu de plus de ces vieux ennemis?

VI

« Je veux, prompt comme un dieu, sillonnant mon doma
Qu'un flamboyant coursier sans trêve m'y promène
Des sables du Tropique au glacier boréal.
Je veux, le même jour, suivre à ma fantaisie,
Sous le chêne d'Europe ou le palmier d'Asie,

Mon rêve où j'entrevois le soleil idéal.

« Je me veux affranchir de tous travaux serviles;
Je veux pour ouvriers, dans mes champs, dans mes villes,
Animer des métaux le peuple souterrain.
Avec mes lourds taureaux, mes chevaux, mes molosses,
Je veux à m'obéir dresser d'ardents colosses
Au cœur de flamme, aux bras d'airain.

« Puisque ici-bas mes jours, dont nul ne doit renaître,
Sont si courts pour aimer, pour agir, pour connaître,
Que l'œuvre plus rapide allonge les instants!
Je veux faire tenir dans une heure de vie
Un siècle tout entier du bonheur que j'envie,
Anéantir l'espace, éterniser le temps! »

VII

Tel est notre âge, épris de superbes pensées;
Qui donc ose sourire et les dire insensées?
Dieu seul peut mesurer la carrière à nos pas;
L'Océan a son lit, notre âme ne l'a pas.

Prométhée a trouvé dans sa forge profonde
L'inflexible levier qui doit mouvoir le monde,
Et qui, par le secours de quelques gouttes d'eau,
Peut d'Atlas fatigué soutenir le fardeau.
Quel pouvoir, tout à coup, donne à cette eau paisible
Des poumons du volcan le souffle irrésistible?

Ce n'est qu'un charbon vil, mais touché par le feu,
Et le feu c'est l'agent du soleil et de Dieu.

VIII

Le feu, le vrai nom, le symbole
De l'amour souverain moteur!
Il s'élance avec la parole
De la lèvre du Créateur.
Verbe qui rayonne et pénètre,
Dans l'espace à flots sème l'être,
Il est l'éternelle action,
Le feu, père de toute force,
Qui de ce globe ouvre l'écorce,
Élément de l'expansion!

La vie en flammes jaillissantes
Court sur la terre et dans les cieux,
Des sphères d'or retentissantes
Le feu fait tourner les essieux;
C'est l'amour du Dieu qui nous aime;
Il est sorti de son sein même,
Il a fécondé le chaos;
Il tira les cieux et la terre
Du fond de l'être solitaire
Dont l'esprit flottait sur les eaux.

Dès qu'à l'homme enfant le révèle
Du génie un heureux larcin,

Les arts dans la cité nouvelle
Arrivent en joyeux essaim.
C'est le feu qui métamorphose;
Il fait obéir toute chose,
Il donne une âme au corps grossier;
Du vase, à son toucher magique,
L'eau fuit d'un essor énergique
Et meut une forêt d'acier.

IX

Voyez! un homme encore, un ouvrier fragile
A fait vivre le fer comme autrefois l'argile.
Le ciel cède, à la fin, ses secrets au Titan.
De l'antre créateur la machine animée
Sort plus rapide et mieux armée
Que Mammouth et Léviathan.

Regardez, sans terreur, sous ses noires écailles,
Du monstre obéissant palpiter les entrailles;
Son cœur est un brasier béant comme l'enfer,
Et l'onde, qui l'abreuve en vapeurs dilatée,
D'une haleine précipitée
Soulève ses poumons de fer.

Quel coursier chimérique et dévorant l'espace,
Quel dragon dans son vol, quel aigle le dépasse?
Soit que des longs railways il suive les réseaux,
Ou qu'ébréchant les flancs des larges promontoires,

Il fasse, au coup de ses nageoires,
Une tempête sur les eaux.

Quand l'hydre aux mille anneaux dans les plaines rampai
Roule d'énormes chars un convoi qui serpente,
Lorsqu'au loin dans le ciel sa crête rouge a lui,
A sa masse, à son bruit de lave souterraine,
On dirait un volcan qui traîne
La chaîne des monts après lui.

Et le monstre, docile aux caprices de l'homme,
Se plie aux vils travaux de la bête de somme;
Naguère il poursuivait le mobile horizon,
Il va bientôt, aveugle et le mors dans la gueule,
Tourner une incessante meule
Dans l'atelier, morne prison.

Ou bien, près du cratère où la fonte s'allume,
De son bras de cyclope il fait sur une enclume
Bondir, à temps égal, les noirs et lourds marteaux;
Ou, puisant au milieu de la lave qui coule,
Il sait dans les contours du moule
Pétrir du doigt les durs métaux.

Il a tourné la roue et mû l'agile rame;
Sur le métier soyeux où l'écharpe se trame
Il conduit la navette; et des fibres du lin,
La vierge aux doigts légers, qu'à sa lèvre elle mouille,
Sur le fuseau de sa quenouille
Forme un fil moins souple et moins fin.

Avec Dieu même ainsi l'art humain rivalise;

De l'homme et du destin la lutte s'égalise;
Notre science engendre un être et le nourrit;
Dans son creuset magique, au feu qui les amorce,
Les charbons se changent en force,
La matière devient esprit.

X

Quel penseur radieux, à l'aube de ses veilles,
Vit poindre le premier ces fécondes merveilles?
Quel nom de demi-dieu l'homme reconnaissant
Donnera-t-il au siècle à ces clartés naissant,
Et, pour un Panthéon où peu doivent descendre,
Quel peuple avec orgueil peut réclamer sa cendre?
Italie, est-ce toi, prêtresse du vrai beau,
Dont le soleil de Grèce alluma le flambeau;
Sibylle aux longs regards qui des déserts de l'onde
Par les yeux de Colomb as vu surgir un monde?
Allemagne! ou bien toi, qui, dans les champs du ciel,
Cueilles la pure idée aux confins du réel,
Et dont le doigt profond creuse avec patience
Les puits mystérieux d'où jaillit la science?
Ou toi, dont les métiers, prompts comme tes vaisseaux
Travaillent jour et nuit défendus par les eaux,
Angleterre? ou bien toi, dont le nom à ma bouche
Semble un souffle du ciel embrasant ce qu'il touche,
Toi, France, dont mes vers, en disant les grandeurs,
D'une lave sans fin verseraient les ardeurs?

XI

Mais, dans la pacifique arène
Ouverte aux sages curieux,
Où l'humanité devient reine
De ces pouvoirs mystérieux,
Il faut que des mains différentes
A ces luttes persévérantes
Viennent s'appliquer tour à tour;
Il faut, pour enrichir ce globe
Des secrets qu'au ciel on dérobe,
Plus d'un seul peuple et d'un seul jour.

Ce hardi navisseur qui dompte
L'onde et le feu comme un coursier,
Qui donne une âme souple et prompte
A ce monstre aux muscles d'acier,
Il n'est pas fils de l'Allemagne,
De la France ou de la Bretagne;
Pour lui le temps n'est pas compté;
Il est plus vieux que notre histoire,
De son vaste laboratoire
L'horizon est illimité.

Nul penseur, nul divin artiste
De l'âge qui naît aujourd'hui
Ne peut, dans sa gloire égoïste,
Revendiquer le nom pour lui.

Ce sage, à la foi longue et ferme,
Qui découvrait hier le germe
Pour le faire éclore demain,
Il habite, en sa longue étude,
De l'une à l'autre latitude,
Il se nomme l'esprit humain !

XII

Fils de l'homme, c'est bien ! la nature est soumise;
Ta liberté grandit des forces qu'elle y puise.
Un nouveau serviteur, docile et tout-puissant,
Fait passer sous ton joug l'univers frémissant;
Et l'inerte matière, en te livrant sa flamme,
Augmente à ses dépens le domaine de l'âme.

Quand ton coursier s'élance à ton signal, ô roi,
L'espace t'appartient et le temps est à toi;
Tu vas, et des rochers ton front perce les bases,
Tu remplis les vallons des sommets que tu rases,
L'éclair traîne ton char, la foudre est dans tes mains;
Homme, que feras-tu de ces dons surhumains?

XIII

Dans le fer des leviers quand l'âme semble entrée,
De ton cœur endurci s'est-elle retirée;

Faut-il voiler la lyre et les autels en deuil?
Ces ouvriers d'airain, qu'un feu pur a fait naître,
Ne vont-ils préparer des loisirs à leur maître
Que pour remplir ses jours de luxure et d'orgueil?

Des éléments vaincus as-tu fait tes complices,
Pour mettre leur armée aux ordres de tes vices?
Sous le joug de la chair, à ton tour, tu descends.
Dieu ne t'a-t-il donné la ferme de sa vigne,
Que pour t'y voir cueillir, ô serviteur indigne!
La vendange impure des sens?

XIV

La richesse, à flots entassée,
S'accroît dans tes mains chaque jour;
Mais sera-t-elle dispensée
Par l'égoïsme ou par l'amour?
Verrons-nous, les croyant bannies,
L'injustice et les tyrannies
Dans nos foyers rentrer plus tard;
Des fruits de la terre promise
Que tant de douleurs ont conquise
Le pauvre obtiendra-t-il sa part?

Verrons-nous une ère avilie,
Un siècle avare et sans essor,
Où toute grandeur s'humilie

Sous la main qui possède l'or?
La science a trouvé des mondes,
Aplani les monts et les ondes,
Dompté leurs fauves habitants;
Vers un autre Eden elle aspire;
Est-ce pour en livrer l'empire
Aux sordides mains des traitants?

Nos travaux rapprochent les villes,
Unissent les deux océans;
Verrons-nous des haines civiles
Les abîmes toujours béants?
Toujours l'un à l'autre contraires,
Ferons-nous du mal de nos frères
Le but de nos ambitions?
Abjurons enfin nos discordes;
Comme une lyre a plusieurs cordes,
La terre a plusieurs nations.

Tous enfin, la famille entière,
Riches, pauvres, grands et petits,
Avons-nous dompté la matière
Pour en garder les appétits?
L'âge d'or vu par nos prophètes,
N'est-ce que du pain et des fêtes?
Le cœur n'a-t-il donc pas ses maux?
L'homme veut-il dans la nature
Ne rien chercher que la pâture
Qu'y trouvent de vils animaux?

XV

O poète, ô pasteur des humaines pensées,
Qui leur montres du doigt les haltes avancées;
Qui, suivant de l'amour le flambeau toujours sûr,
Sais, loin du sable aride et du marais impur,
A ta flûte entraînant les jeunes rêveries,
Les attirer aux fleurs des divines prairies;
Toi, dont le pas enseigne au troupeau rallié
Du céleste bercail le chemin oublié;
Toi, dont la voix s'élève, entre les voix charnelles,
Chaste et docile écho des lyres éternelles;
Toi, qui portes, dans l'or de ton cœur filial,
Un rayon toujours chaud du soleil idéal;
Gardien du feu pur, non, tu n'as pas à craindre
Qu'un souffle épais des sens ne vienne à nous l'éteindre;
Tu le sais mieux que nous : un dieu nous tend la main;
Chaque siècle vers lui pousse le genre humain.
Donc, malgré cette nuit qui l'obscurcit encore,
De l'âge industrieux salue aussi l'aurore;
Dis-nous l'Antée impur par Hercule étouffé;
Chante le dieu du jour dont l'arc a triomphé;
Vois Python expirant dans sa fange se tordre,
Et des siècles meilleurs naître le nouvel ordre.
Du haut des monts sacrés, dominant nos combats,
Montre-nous cette terre où tu n'entreras pas;
Fais-nous voir, embrassant l'un et l'autre hémisphère
Du champ donné par Dieu ce que l'homme a su faire.

C'était peu de dompter les taureaux écumants,
Il a mis sous le joug même les éléments ;
Comme un dieu, désormais, il crée à son image,
Et des êtres nouveaux viennent lui rendre hommage;
Un peuple industrieux façonné de sa main
Des plus rudes labeurs l'affranchira demain.
La terre, cultivée avec art et prudence,
De moissons et de fruits se couvre en abondance ;
Dans les vastes cités qui n'ont plus de remparts,
La joyeuse concorde en fait de justes parts,
Comme entre ses enfants la mère de famille;
Car d'un sourire égal la loi pour chacun brille,
Et l'amour, plus divin, fait, dans un but commun,
Que chacun vit pour tous, comme tous pour chacun.
Le temps a renversé les jalouses frontières
Qui séparaient les cœurs des nations altières.
Les ennemis lointains, réunis et charmés,
En se voyant de près bientôt se sont aimés,
Et foulant tous aux pieds leurs idoles contraires,
Les fils du même Dieu se sont connus pour frères.
Délivré de la glèbe et des plus durs besoins,
Aux champs intérieurs l'homme apporte ses soins.
Le plus humble a sa part du pain de la science,
Un soleil plus serein luit dans sa conscience.
Son esprit s'initie à de nobles plaisirs,
Et bénit l'art divin qui lui fait ces loisirs.

XVI

Une voix d'en haut vient conduire
L'hymne par cent peuples chanté;
Toute âme a des sons pour la lyre,
Tout front a sa part de beauté.
Écartant ses voiles austères,
La nature a moins de mystères,
Chaque homme y peut lire à son tour;
Avec le cœur on l'étudie.
La science vole, agrandie,
Sur l'aile sainte de l'amour.

L'esprit, souverain plus paisible,
Des sens perce mieux la prison;
Devant lui, du monde invisible
Il voit s'élargir l'horizon.
Le jour luit sur chaque problème.
L'homme écoute mieux dans lui-même
Ce verbe à notre chair uni;
Son regard, que l'amour épure,
En Dieu contemplant la nature
Va plus avant dans l'infini.

Plus haut vers le ciel il s'élève,
Plus il descend au fond de soi,
Dans son étude et dans son rêve
Il retrouve la même loi;

L'art la grave dans ses symboles,
Dans les actes et les paroles
Elle vit et règne en tout lieu;
Un souffle envoyé sur la terre,
Renouvelant sa face entière,
Fait tout à l'image de Dieu.

Car l'avenir qui s'édifie,
L'espoir de nos travaux puissants,
Notre but que tout sanctifie,
Ce n'est pas l'âge d'or des sens.
Oui, le seul progrès véritable
Est dans la loi plus équitable,
Est dans l'idéal mieux compris;
Dans la paix chère à la sagesse,
Qui distribue avec largesse
La lumière à tous les esprits.

Les bruits du siècle en vain t'effraient,
Poète qui vis par le cœur;
Sur tous ces chemins qui se fraient
C'est Dieu qui passera vainqueur.
Ceux qui travaillent à ces voies
Ne rêvent que charnelles joies,
Ivresse, orgueil et vils plaisirs;
Pour eux la nature asservie
N'est qu'une table mieux servie,
Un lit pour leurs prochains loisirs.

Répandez cet impur présage,
Vous que flatte un tel avenir;
Et vous qui dévorez notre âge,

Rêvez qu'il ne doit pas finir!
Un bras plus puissant vous gouverne;
Passez, ô race subalterne,
Malgré vous l'œuvre se fera,
Et vous y travaillez vous-même;
Travaillez! c'est la chair qui sème,
C'est l'esprit qui récoltera.

Préparons sa moisson féconde
De justice et de charité;
Mais n'espérons pas en ce monde
Bâtir l'éternelle cité.
La vie est un voyage austère :
L'homme embellit en vain la terre,
Il n'en fera jamais le ciel!
Pourtant, quand la vague est moins forte,
Parons cette nef qui nous porte
Vers le monde immatériel.

Sous les plus riantes étoiles,
Le pilote encor soucieux,
Qu'il déploie ou serre ses voiles,
A l'esprit tendu vers les cieux.
Il peut, lorsqu'un bon vent s'y joue,
D'or et de fleurs orner sa proue,
Y dormir comme en un berceau ;
Mais il n'aura de paix certaine
Qu'au bout de cette mer lointaine,
En quittant son frêle vaisseau.

1846

V

A LYON

Si j'ai conduit, souvent, la Muse loin des villes,
Amoureux du désert et des sentiers secrets;
Si j'enlaçais, hier, dans mes loisirs tranquilles,
L'olivier de Provence au chêne du Forez;

Si j'ai trop écouté l'esprit des solitudes;
Si, du sapin neigeux au myrte sans hivers,
Errant parmi ces bois où j'ai mes habitudes,
J'ai perdu tant de jours et glané tant de vers;

Si l'oiseau, tout trempé de brouillard et de suie,
Cherche à baigner sa plume en un rayon vermeil;
Si pour verdir encore, après nos mois de pluie,
Mes chansons et mes fleurs ont besoin du soleil...

Ne croyez pas, amis, que sa douce lumière
Soit seule à m'apporter la vie et la chaleur,
Et que ma poésie, en sa sève première,
Soit le fruit du printemps... et non pas de mon cœur !

Je n'ai pas tout reçu de la verte nature,
Des champs et des forêts où je me plais encor,

De l'Alpe au front d'argent, à la noire ceinture,
Des jardins du soleil semés de pommes d'or.

Non! je ne dois pas tout, ma pensée et mon rêve,
Même au sol des aïeux où j'ai tant fait moisson,
A ces bois où je vais, quand l'automne s'achève,
De la bise et du pâtre écouter la chanson.

J'entends aussi la Muse au pied des toits qui fument,
Autour des flots humains dans la ville endormis,
Dans ces murs où, pour moi, chaque hiver, se rallume
A défaut du soleil tant de foyers amis.

J'y vois la poésie en sa fleur m'apparaître
Avec un brin de mousse au front de ce portail,
Avec la giroflée à cette humble fenêtre,
A cette vitre où luit la lampe du travail.

Je la poursuis, sans cesse, au bord de vos deux fleuves,
Elle me souriait, jadis, sous vos tilleuls.
La Muse a pris sa part de toutes vos épreuves;
Dans l'ombre, elle a donné des pleurs à tous vos deuils.

Sur les pas de l'aumône, en sa douce visite,
Elle apporte un sourire aux plus sombres quartiers;
Dans vos ardents faubourgs, je l'entends qui palpite
Avec cent mille cœurs et cent mille métiers.

Souvent, à l'improviste, au détour d'une rue,
Un jour où l'air est plein de brume et de soucis,
Une vieille amitié, devant moi reparue,
Fait rayonner sa flamme en mes yeux éclaircis.

De vivants souvenirs partout m'y font escorte;
La Muse à ses concerts les invite à jamais :
Je la vois, le matin, sortir de chaque porte
Dont j'ai franchi le seuil avec ceux que j'aimais.

Je la découvre, au son des cloches matinales,
A la lueur de l'aube et des cierges fumants;
Partout sur vos coteaux comme dans vos annales,
Ses traits m'ont apparu, sévères ou charmants.

Là soupiraient les vers et le cœur de Louise;
Ici venait prier et repose Gerson.
Le vieux temple d'Auguste a doté cette église
Des piliers où Bayard pendit son écusson.

C'est là qu'eut son autel et son ardente arène,
Là qu'a fleuri chez vous, pour y grandir encor.
Cette éloquence, accent d'une vertu sereine,
Qui vient de nous parler avec ses lèvres d'or.

Sous ce ciel vaporeux habité par la fée
Qui dans la paix du rêve endort la passion,
L'harmonieux Ballanche avec l'hymne d'Orphée,
Du prophétique Hébal chantait la vision.

Là-haut, Rome a laissé des noms et des ruines :
Le Christ inexpugnable y garde ses remparts,
La poésie, à flots, de ces saintes collines,
Comme la charité, descend de toutes parts;

Elle y remonte avec l'encens de la prière;
Elle entoure, à jamais, de rayons et de fleurs,

L'autel aérien d'où la divine Mère
Se penche nuit et jour sur toutes nos douleurs.

Des martyrs ont gravé, là-haut, votre épopée;
Et, dans la plaine, au bruit du Rhône mugissant,
Aux lueurs de la bombe, aux reflets de l'épée,
J'ai lu tout un poème écrit de votre sang.

Là, vers cette chapelle où le deuil nous rassemble,
Fiers, léguant aux bourreaux la honte et les remords,
Vos pères et les miens qui reposent ensemble,
Vengeaient la liberté par d'héroïques morts.

Ainsi dans votre histoire errant comme l'abeille,
Sur vos grands souvenirs heureux de s'arrêter,
Le poète y moissonne et remplit sa corbeille...
Il y vient pour gémir, il y vient pour chanter.

Là fleurit pour mon cœur l'amitié sans épines :
J'y trouve à m'appuyer au chêne, aux arbrisseaux.
J'ai poussé dans ce sol mes plus fermes racines;
J'y tiens par une tombe et par quatre berceaux.

Là, j'ai connu la vie et le Dieu qui l'envoie,
J'ai goûté le calice à toute lèvre offert...
J'y tiens par la douleur plus forte que la joie,
Et qui fait que l'on aime autant qu'on a souffert.

J'ai pris de vos penseurs, de vos maîtres mystiques,
Un idéal austère et caché dans les cieux;
Vos échos, tout vibrants de la voix des cantiques,
Ont fait rendre à mes vers leur son religieux.

Quand la Muse a besoin, pour un jour de parure,
D'air vif et de soleil et de chaude couleur,
Elle demande, ailleurs, son luxe à la nature...
Mais elle a pris, chez vous, ses vrais biens dans le cœur.

Le cœur! c'est la lumière et la moisson féconde,
C'est la source d'eau vive où l'on est rajeuni :
Il t'offre à toi, poète, un monde, un vaste monde...
L'univers est borné, le cœur est infini.

1859.

VI

BÉNÉDICTION NUPTIALE

SUR LA MONTAGNE

A MON AMI B. DE SAINT-BONNET.

Ami, Dieu se complaît dans votre œuvre et dans vous,
Il vient de l'attester par un signe bien doux :
Il vous a fait connaître, il vous a donné celle
En qui, dès ici-bas, son sourire étincelle,
La main qu'il vous fallait, même à vous sage et fort,
Pour garder votre cœur du désir de la mort;
Et l'homme cette fois a, sans erreurs étranges,
Mêlé deux noms unis au livre d'or des anges.

Le prêtre vous a dit ces mots si pleins d'espoir,
Ces mots sacrés qui font de l'amour un devoir;
Tandis que sur vos fronts, suivant l'usage antique,
L'amitié, par mes mains, tenait le lin mystique.

Oh! comme avec ferveur, dans l'auguste moment,
Mon cœur dardait sur vous tout son rayonnement!
Comme j'offrais au ciel, dans ma vive prière,
Pour la verser en vous, ma force tout entière;
Afin que, sans plier sous les dons du Seigneur,
Votre âme pût suffire à porter son bonheur!

Sur vous ainsi, de l'homme ou d'en haut descendues,
Les bénédictions à flots sont répandues.
Eh bien, pour consacrer et fêter votre choix
Il vous manquait, ô Maître, une sublime voix!
Pour parler à vos cœurs des amours infinies,
Dieu se réserve encor de chères harmonies;
Car du mont paternel, en sa tranquillité,
Les forêts sur vos fronts n'ont pas encor chanté.
La nature vous doit son hymne nuptiale;
Or si jamais, s'ouvrant aux accords qu'elle exhale,
Mon âme a bien compris les chênes et le vent,
Voici ce qu'ils ont dit, Maître, en vous recevant:

Viens, montre aux bois joyeux l'ange que Dieu te donn
Et qu'attendaient ces monts.
Nous aimerons cette âme, où ton amour rayonne,
Autant que nous t'aimons.

Notre été versera des ombres attiédies
Sur ta nouvelle sœur;

Et chaque arbre pour elle aura des mélodies
Pures comme son cœur.

Quand elle ira, le soir, à travers la bruyère,
Formant quelque doux vœu,
Nos zéphyrs prêteront leur aile à sa prière
Pour s'envoler vers Dieu.

Elle a, nous le savons, puisque tu l'as choisie,
Un cœur pareil au tien;
Aimant de la nature et de la poésie
Le sublime entretien.

Nous la ferons parler à la Muse attentive
Qui se cache aux déserts;
Réveillant sous ses pas l'écho qui nous arrive
Des célestes concerts.

Dans les genêts en fleurs, seule et toute au silence,
Au coin des bois rêvant,
Elle entendra les airs qu'a chéris son enfance
Dans le souffle du vent.

Nous saurons deviner sa plus douce chimère
Et ses penchants secrets;
Si bien qu'elle oubliera le pays de sa mère
Dans tes chères forêts.

Puis tout, dans ces beaux lieux où ta chaste jeunesse
Verdit sous notre loi,
Les sources, les rochers, les vieux chênes, sans cesse
Lui parleront de toi.

Nous avons recueilli, précieuses reliques,
Les fleurs de ton printemps,
Larmes et cris joyeux, rêves mélancoliques
De ton cœur de vingt ans.

De ces élans vers Dieu, vers l'amante éternelle,
Nous n'avons rien perdu;
Nos sommets ont gardé tous ses trésors pour elle,
Tout lui sera rendu.

Ici, pas de sentier, de ravin et de cime,
Pas de source et de fleur,
Qui n'ait reçu de toi sa confidence intime
De joie ou de douleur.

Rêvant déjà du ciel, tout enfant, sous ces hêtres
Tu venais te cacher;
Tu bâtis cet autel; les os de tes ancêtres
Dorment sous ce clocher.

L'amitié te faisait ses adieux pleins de charmes
Au bout de ce chemin.
Ce bois t'a vu sourire, et cet autre a de larmes
Mouillé ta forte main.

Plus celle qui t'est chère aimera nos retraites
Et vivra parmi nous,
Plus elle comprendra les merveilles secrètes
De ton cœur grave et doux.

Car ton âme puissante est faite à notre image;
L'ange de ce beau lieu

De notre intime sève a nourri ton jeune âge
Sous le regard de Dieu.

Si ton livre aux penseurs enseigne les mystères
De l'hymen des esprits,
C'est qu'en nos entretiens, sous ces forêts austères,
Tu les avais appris.

Ta main pétrit chez nous tes robustes ouvrages
Du granit des sommets,
De la moelle du chêne et du feu des orages
Qui ne dorment jamais.

Tout homme simple et droit, et dont le cœur écoute
Tes hauts enseignements,
Croit entendre parler sous la céleste voûte
Nos vagues instruments.

Tu retrouvas chez nous le Verbe qui fait vivre
Et que l'homme a banni;
Comme sur nos sommets on respire en ton livre
Un souffle d'infini.

Car c'est la même voix que, sous nos grands ombrages,
L'homme écoute en rêvant,
Et qui dans les cœurs purs et les âmes des sages
A son écho vivant.

Viens! nous serons aimés par ta douce compagne
D'un amour filial;
Viens, Dieu même a dressé sur ta chère montagne
Votre lit nuptial!

Nos bois l'ombrageront de paix et d'harmonie.
Restez-nous pour toujours;
Nous éterniserons l'allégresse infinie
De vos saintes amours.

Vos cœurs, sur nos sommets, seront ce que nous somm
Purs, sublimes et doux;
Car l'esprit du Seigneur, qui se perd chez les hommes,
Se conserve chez nous.

Ta race est notre bien; il faut qu'elle renaisse!
Sous ces bois triomphants,
Le souffle vigoureux qui forma ta jeunesse
Bercera tes enfants.

Ils croîtront parmi nous libres d'indignes chaînes,
De rêves amollis;
Nous voulons leur donner la vigueur de nos chênes,
La candeur de nos lis.

Il faut qu'en les voyant jouer parmi le seigle,
Groupe agile et hardi,
Le passant sache bien que dans le nid de l'aigle
Leur couvée a grandi;

Et lorsqu'ils descendront dans l'humaine bataille,
Levant vers Dieu le front,
Qu'on les juge tes fils à leur voix, à leur taille,
Aux coups qu'ils frapperont.

Il faut des hommes forts pour soutenir encore
Ce peuple qui s'en va,

Pour faire retentir comme un clairon sonore
Le nom de Jéhovah.

Toi, dont la voix annonce aussi haut que la nôtre
Le Dieu que nous chantons,
Lègue ton sang d'athlète et ton verbe d'apôtre
A de fiers rejetons.

Sois donc béni par nous, et qu'elle soit bénie
Cette fleur de l'été
Qui vient sur les hauteurs de ton mâle génie
Fleurir en sa beauté.

Oui, ce sol est joyeux du bonheur de ses maîtres :
Le clocher de granit,
La source et les buissons, les blés verts et les hêtres.
Tout aime et vous bénit !

Mai 1850.

VII

A LA PROVENCE

Puisque assis au foyer de tes chaudes collines,
J'en ai bu les parfums dans l'or de ton soleil,
Puisque tes pins, touchés par les brises marines,
Bercent si doucement mon rêve ou mon sommeil ;

Puisqu'en me réchauffant, comme eût fait une mère,
A ton hôte engourdi tu rends force et gaîté,
Je dois, en mes adieux, selon le vieil Homère,
Payer d'une chanson ton hospitalité.

N'es-tu pas, à l'égal de la blonde Ionie,
Riche de l'olivier, de la vigne et du miel;
N'offres-tu pas, comme elle, aux pinceaux du génie
L'azur au bord des mers, la pourpre au fond du ciel?

A l'abri de tes caps ruisselants de lumière,
Heureux de contempler des horizons connus,
Les fils des Phocéens, debout sur leur galère,
Dans le golfe natal se croyaient revenus.

Tes coteaux verdoyants sous le myrte et l'acanthe,
Pareils aux coteaux grecs en ont reçu les noms;
Et tes rochers de marbre à la cime éclatante
Semblent faits pour porter aussi des Parthénons

Sous ton ciel, qui des mers enflamme l'étendue,
D'Athènes à Sunium on croit errer encor;
La Muse ionienne est chez toi descendue;
Elle vient m'y parler devant les îles d'Or.

Elle habite à jamais ton rivage, ô Provence;
Elle y donne à tes fils, comme aux Grecs leurs aïeux,
Le fleuve du parler et la vive éloquence,
Et l'âme qui s'épanche à flots mélodieux.

Comme l'huile et le vin coulent de tes amphores,
Tes chantres, à ton ciel empruntant ses couleurs,

Sèment, à pleines mains, les riches métaphores :
Leurs faciles chansons naissent comme tes fleurs.

Ton azur plus profond fait leurs ailes plus grandes.
Chez toi, sous ton soleil, le long des chênes verts,
Dans l'air tout embaumé de sauges, de lavandes,
J'ai senti de mon cœur voler mes premiers vers.

J'avais couvé longtemps, sous mon ciel incolore,
Mes pensers endormis par la morne saison ;
Dans ma terre natale ils germaient sans éclore :
Ta lumière a percé leur humide prison.

Depuis qu'à tes rayons j'ai vu s'ouvrir mon âme,
La neige et le brouillard n'ont pu la refermer ;
Quand mon corps s'allanguit et quand s'éteint ma flamme,
A ton foyer connu je viens tout rallumer.

Car tu m'as conservé des amitiés sacrées,
De chastes oasis habités à vingt ans,
Des souvenirs, pareils à tes cimes dorées,
Qui brillent, comme toi, d'un éternel printemps.

Sans y trouver de cœur ou de saison contraire,
Dans tes heureux jardins je fais d'amples moissons ;
De poète en poète accueilli comme un frère,
J'échange avec tes fils mon cœur et mes chansons.

Tu fis naître pour moi, sur tes plages sereines,
Ce frère harmonieux[1], aux splendides couleurs,

1. J. Autran.

Qui sait rendre à tes flots la voix de leurs Syrènes
Et l'accent de Virgile à tes bruns Laboureurs.

Mêlant tous deux notre âme et nos rêves sans nombre
Dans ces chants alternés à la Muse si chers,
L'élégant Phocéen parle au Druide sombre :
Moi je dis les grands bois, et lui les blondes mers.

Vers ton soleil, ainsi, lorsque je m'oriente,
Quand le morne brouillard étend chez moi son deuil,
La poésie en fleurs, l'amitié souriante,
Sous ton ciel sans hivers, viennent me faire accueil.

En tes fleurs, ô Provence, en tes fils que j'embrasse.
En tes mille vaisseaux voguant vers l'avenir,
En tes flots, en tes monts dentelés avec grâce,
A l'heure des adieux, laisse-moi te bénir.

Chez toi, sur ces sommets qui surplombent la grève
Où le myrte jaillit du rocher qui se fend,
Je veux dresser ma tente... au moins j'en fais le rêve.
Car j'y devins poète et presque ton enfant.

Janvier 1859.

VIII

CANZONE

Je voudrais vivre à ses genoux
Comme un frère soumis et tendre,
Et, sans rêver bonheur plus doux,
Toujours la voir, toujours l'entendre.

Mais le ciel me compte à regret
L'or de ces heures fortunées,
Et ma Béatrix m'apparaît
Quelques jours en plusieurs années.

Rapide, à mes yeux éblouis
Elle entr'ouvre à peine son voile,
Debout et blanche comme un lis
Et lointaine comme une étoile,

Je voudrais d'elle tout savoir ;
Mais son cœur persiste à se taire :
Il est fier comme le devoir,
Attrayant comme le mystère.

Pourtant, malgré sa rareté,
Malgré son silence lui-même,

Je connais la chaste beauté
Et je sais bien pourquoi je l'aime.

Elle aspire à ne montrer rien
Des splendeurs que mon vers proclame...
A travers son discret maintien
J'ai lu dans le fond de son âme.

Nul rideau n'a pu me céler
Ses trésors d'esprit et de flamme...
A travers son discret parler
J'ai lu dans le fond de son âme.

Il suffit de quelques éclairs
Pour trahir l'ange sous la femme...
A travers ses yeux doux et clairs
J'ai lu dans le fond de son âme.

IX

L'HEURE SACRÉE

L'azur étincelant sur les monts se déploie.
Des glaciers enchâssés dans le granit vermeil
Le diamant sourit; les Alpes sont en joie;
La forêt lumineuse aspire le soleil.

La terre se sent vivre en un calme suprême :
Les vaches aux flancs roux s'étendent sous les ifs ;
Le vent dort, l'herbe est tiède, et le torrent lui-même
Mugit sans menacer comme ces bœufs pensifs.

Pas un nuage au ciel, une ombre sur les choses.
Clarté dans le vallon, clarté sur la hauteur ;
Comme une blonde enfant sur un tapis de roses,
La nature se berce aux pieds du Créateur.

Hier grondaient, partout, la foudre et les vents sombres
Les coteaux déchirés roulaient des flots épais ;
Et, peut-être, ce soir, dans ses prochaines ombres,
Réserve un autre orage à la montagne en paix.

Mais rien dans la nature heureuse et confiante
Rien ne parle d'hier et ne songe à ce soir ;
Tout jouit du soleil et de l'heure présente,
Ce repos n'est mêlé ni de peur ni d'espoir.

Et moi j'en veux ma part de cette heure sacrée :
Qu'importe hier lugubre et demain ténébreux !
Je prendrai pour conseil la nature adorée
Et forcerai mon cœur à se sentir heureux.

Ennuis, doutes, regrets, terreurs faites silence,
Tous les maux à souffrir et tous les maux soufferts !
Je saurai, s'il le faut, saisir par violence
Cette paix que Dieu donne au docile univers.

J'ai fait en moi l'oubli, j'ai vaincu la chimère,
J'ai tué la douleur à force de vouloir ;

Dans mon cœur tout-puissant qui boit cette lumière,
Dieu seul et mes amours auront accès ce soir.

Parfums, rayons, accords, volupté qui ruisselle,
Je m'empare de tout sans craindre et sans choisir;
Sur cette vaste mer de vie universelle,
Comme un cygne indolent, je me berce à loisir.

J'erre à travers ce monde et je m'en crois le maître;
Chaque pas que j'y fais soulève une beauté;
L'hôte secret des bois consent à m'apparaître;
Mon rêve obéissant devient réalité.

Voici sur le sentier, légère et souriante,
Des fleurs à son corsage et dans ses blonds cheveux.
Voici la jeune Muse, objet de mon attente
Et qui vient d'elle-même écouter mes aveux.

Dans sa robe aux longs plis qui traîne sur la mousse
Comme un lis élégant sous les arbustes verts
Sa taille se balance, et sa voix claire et douce
De son rire argentin réjouit ces déserts.

Elle apporte à mon cœur un émoi que j'ignore,
Aux austères sommets un rayon de gaîté,
A l'ombre où j'ai dormi les roses d'une aurore
Et la note joyeuse à l'air que j'ai chanté.

Je reçois une fleur de son sein détachée,
Fleur d'où va me germer tout un jardin charmant;
Chaque pas de la belle, à mes côtés penchée,
Fait du moindre caillou jaillir un diamant.

Nous marchons, admirant, consultant toute chose
Du brin d'herbe au sapin, des prés aux vastes cieux.
Je cherche son regard où le mien se repose
Et je la vois plus belle encor que ces beaux lieux.

J'oublie à l'écouter la voix grave des heures,
L'esprit de ces déserts dont j'aimais l'entretien,
Ces bois qui m'ont dicté mes chansons les meilleures ..
Elle parle... Et mon cœur n'entend plus que le sien.

Le mot, le mot sacré qu'elle hésitait à dire
Sa bouche en un baiser sur mon front le finit;
Le refus expirant s'éteint dans un sourire...
Tous les oiseaux d'amour ont chanté dans leur nid.

Qu'importe si plus tard la colombe s'envole,
Si mon rêve effacé disparaît sans retour,
Si de mon pur encens j'honorais une idole,
Si tout était mensonge excepté mon amour!

Si la Muse insensible a changé de caprice
Et follement demain rit de me voir souffrir...
Qu'importe! je lui dois l'extase créatrice
Et cette heure vivra quand j'en devrais mourir.

Rien ne m'ôtera plus ce que j'ai reçu d'elle;
J'ai plongé tout mon cœur dans les cieux entr'ouverts;
J'ai pris son âme entière et l'ai faite immortelle;
J'ai forcé notre amour à durer dans mes vers.

Vienne l'épaisse nuit, que l'exil recommence,
Que le monde m'étreigne et que j'y sois vaincu.

Que j'y maudisse encor ma solitude immense!...
Un beau jour a suffi, j'ai pleinement vécu.

J'ai cueilli le meilleur de tout, la fleur suprême;
J'ai vu ce lieu charmant par l'amour embelli,
Et j'ai senti mon cœur habité par Dieu même
Grand comme la nature et comme elle rempli.

Et j'attends désormais l'heure douce et terrible
Où cet azur, ces bois, mon amour, sa beauté,
Tout ce monde éclipsé par un monde invisible,
Tout s'évanouira devant l'éternité.

J'irai dans l'infini, n'ayant terreur ni doute;
Aux portes de ce ciel je suis déjà venu;
L'amour vers ces splendeurs m'aura frayé la route
Et j'y trouverai Dieu comme un hôte connu.

Et je ne saurai plus si j'ai souffert encore,
Quel rêve a tourmenté mes lugubres sommeils...
Ce beau soir d'un seul bond rejoindra cette aurore...
L'oubli couvrira tout entre ces deux soleils.

X

LE FAUNE

POÈME

I

Le chêne est vieux ; les ans, les vents et le tonnerre
Ont fait brèche à son front quatre fois centenaire.
Squelette immense, au loin, dans la brume des soirs,
Il tord sous un ciel gris ses bras noueux et noirs.
Sur ses minces rameaux tremble un feuillage rare.
Le prodigue printemps pour lui s'est fait avare !
Dans le concert de juin il se tait, il est seul.

La mousse étend sur l'arbre un bleuâtre linceul ;
Sur ses branches le gui, sur ses pieds la fougère...
Tout ce qu'il a de vert est de sève étrangère.

Les oiseaux de l'amour ne s'y posent jamais ;
De sinistres bavards fréquentent ses sommets ;
Chargeant de leurs nids lourds ses tiges les plus hautes,
La pie et le corbeau font fuir de plus doux hôtes.

En bas le sol est nu ; pas une fleur autour

De ce tronc caverneux, large comme une tour.
Fine et rare aux abords, l'herbe se montre à peine
La terre s'épuisa pour former ce grand chêne.
Mais le temps a miné le cœur du vieux géant;
Sous l'écorce de fer s'ouvre un antre béant,
Profond, sombre, attestant mort ou décrépitude..
En lui le vide, autour de lui la solitude.

II .

Voici qu'une lueur se meut dans cette nuit;
Une forme s'éclaire au fond du noir réduit.
Comme une vague aurore au sein de l'ombre éclos
Monte en s'illuminant, je ne sais quoi de rose;
Et sur le seuil de l'antre inondé de soleil
Un faune adolescent s'assied blond et vermeil;
Non tel qu'un dieu d'airain dans sa niche de marbre
Mais vif, riant, bercé comme une fleur sur l'arbre

A sa lèvre appliquant sa flûte de roseaux,
Mollement il en tire un air, un chant d'oiseaux,
Un chant simple et profond qui saisit et pénètre
Un air inattendu que l'on croit reconnaître,
Tant il sait, en accords justes et merveilleux,
Fondre le cri de l'âme avec la voix des lieux.

Or du premier roseau le son s'envole à peine,
Le dieu n'en est encor qu'à sa première haleine,
Et déjà près de lui, sur le sol maigre et nu,

Le printemps d'autrefois est partout revenu.
Le gazon clairsemé s'épaissit; mille plantes
Enlacent le vieux tronc de leurs tiges grimpantes;
Brodant de pourpre et d'or le velours du sainfoin,
Mille naissantes fleurs s'entremêlent au loin;
Un frais parfum épanche avec les mélodies
L'insinuante odeur des feuilles reverdies;
Et sur les vents chargés d'un invisible miel,
Un murmure infini vole entre terre et ciel.

L'hymne imprévu, joué par l'hôte du vieux chêne,
Ondule et se répand vers la forêt prochaine;
Tout arbre en a frémi du mélèze au tilleul;
Les jeunes rejetons parlent au sombre aïeul,
Et tous, comme un tribut joyeux et volontaire,
Font de leur peuple ailé sa part au solitaire.
Les nids les plus lointains, ou fauvette ou pinson,
Laissent fuir vers le chêne un hôte, une chanson;
D'insectes et d'oiseaux chaque branche fourmille;
Chaque haleine du vent y porte une famille;
Et jusqu'aux blancs ramiers, ces modèles d'amour,
Tous les fils du printemps y tiennent une cour.
Mais le Faune joufflu, sur son trône d'écorce,
Dans la flûte de Pan souffle avec plus de force,
Et l'agile chanson court, par mille chemins,
Au renouveau du chêne invitant les humains :
Et des couples heureux sortis des métairies
Accourus en dansant à travers les prairies,
Fêtent, peuple innombrable et par l'amour uni,
L'arbre de Jupiter tout à coup rajeuni.

Dans son feuillage ému par le roseau sonore

Les voix de l'avenir savent parler encore;
Son ombre à l'homme encor verse l'oubli des maux:
Des lyres et des fleurs pendent à ses rameaux;
Sur ses pieds tapissés de mousse et de pervenches
Il voit en souriant glisser les robes blanches;
Sur le front du vieux roi la couronne a relui
Et l'hymne de la vie éclate autour de lui.

III

Or le musicien vermeil, aux pieds de chèvre,
Du syrinx aux sept trous a retiré sa lèvre;
Les roseaux inspirés ne rendent plus de son.
Lui, sans plus de souci, quitte de sa chanson,
Gai, tranquille et sans croire avoir fait ce miracle,
Sans donner un regard à tout ce grand spectacle,
Rustique, et comme on voit un gardeur de troupeaux,
Secouant par trois fois ses humides pipeaux
Franchit le seuil d'écorce, et dans l'arbre au creux son
Il rentre et sans mot dire, il disparaît dans l'ombre.

Tout disparaît aussi, les oiseaux et les fleurs,
Les vierges aux doux yeux et les mille couleurs
Des prés, des cieux, des bois, la lumière elle-même;
Tout meurt avec le bruit de la note suprême,
Avec le divin souffle emporté par le vent...

Le chêne est resté nu, noir seul comme devant.

IV

Mais de ses larges flancs où s'émousse la hache
Surgira mille fois l'hôte obscur qui s'y cache;
Et le Faune immortel, réveillant les amours,
Si vieux que soit le chêne y chantera toujours.
Le monde encor verra de sa sombre demeure
L'adolescent sacré s'élancer à son heure,
Jouant de ses pipeaux, éternels comme lui,
Et, d'un souffle léger chassant le lourd ennui.
Sitôt qu'il reparaît, sitôt qu'il fait entendre
Sur les roseaux de Pan sa chanson vive et tendre,
Le prodige adoré s'accomplit dans les bois :
L'arbre est peuplé d'oiseaux, de fleurs, comme autrefois,
Égayé de festins et de rondes champêtres;
Un frisson printanier fait bondir tous les êtres,
Et l'homme, enfin, connaît à des signes divers
Qu'un dieu jeune a souri dans le vieil univers.

Juin 1866.

XI

UNE VOIX ET DES AILES

I

Il est beau de fendre l'air,
De passer, fier et sauvage,
Plus rapide qu'un nuage,
Comme la flèche et l'éclair ;

Au delà des mers lointaines,
D'aborder le même jour,
A Paris sur une tour,
Sur un fronton dans Athènes !

De planer en liberté
Sur les flots et sur les nues,
De fuir dans l'immensité
Vers les sphères inconnues ;

D'avoir vu tout l'infini
Et, sur l'heure, à tire-d'aile,
De revenir à son nid...
Bienheureuse l'hirondelle !

II

Il est doux sur les buissons,
Dans les fleurs, sous la feuillée,
De tenir, à ses chansons,
La nature réveillée;

De bercer au frais des soirs
Les cœurs en bonne fortune;
D'endormir au clair de lune
Les amoureux désespoirs!

De fredonner sur les gammes
Qui se chantent dans le ciel,
Avec cette voix de miel
Chère à l'oreille des femmes.

Il est doux, à petit vol,
Dans les jardins, porte close,
De glisser de rose en rose...
Bienheureux le rossignol!

III

Mais je sais, sur notre terre,
Je sais un oiseau des bois
Qui vole et chante à la fois,
Sans se lasser, ni se taire.

Sa voix tendre à la douleur,
Sa grande aile vagabonde
Murmure de fleur en fleur
Voltige de monde en monde.

Ce chantre au souple gosier
Ce flotteur aux larges voiles,
Fait son nid dans un rosier,
Navigue vers les étoiles.

Il rase un moment le sol,
Remonte au ciel d'un coup d'aile,
Mélodieux rossignol
Aussi prompt que l'hirondelle.

Cet oiseau qui, librement,
Malgré la force ou la ruse,
Chante et plane au firmament.
L'oiseau divin, c'est la Muse.

Mai 1870.

XII

SÉRÉNITÉ

Jamais beau ciel d'avril plus riche de lumière,
Par delà ses flots d'or n'a montré tant d'azur;
Des horizons jamais plus sereine atmosphère
N'a tracé le profil si lointain et si pur.

Respirons à loisir la brise calme et chaude
Avec la fine odeur des feuillages légers;
La plaine est un tapis de velours émeraude
Et les pommiers en fleurs argentent nos vergers.

De la terre en travail pas un cri ne s'élance.
Las du bruit, à l'étroit dans les noires cités,
Je viens avec amour aspirer ce silence,
Et remplir mon regard de ces immensités.

Je vais! à chaque pas d'un souci je m'allège;
Je monte, inconscient, du côté du soleil.
Au pied des sommets noirs encor tachés de neige
Les pêchers ont rougi sur le coteau vermeil.

J'exhale, en respirant, ma dernière amertume!
La douce humeur de l'air pénètre mon cerveau!

Dans le sol et dans moi la chaleur se rallume,
Un monde y recommence avec le renouveau.

La nature et mon cœur entrent tous deux en sève ;
L'idée y va fleurir comme ces blés épais.
La germination de la graine et du rêve
S'accomplit fortement à travers cette paix.

Je sens, au seul parfum du sentier où je passe,
L'ardent travail des bois, des vignes, des buissons.
Mille ferments de vie ont parcouru l'espace
Et tout s'est fait sans bruit, hormis quelques chanso

Et moi je m'associe à ces vertus tranquilles!
Je n'ai plus ni terreur, ni doute impatient!
J'ai dépouillé la haine en m'éloignant des villes,
Et je souris d'amour au monde souriant.

Soulevé sans effort vers ces hauteurs que j'aime,
Loin du perplexe ennui qui m'agitait là-bas,
Je m'assieds dans l'azur au-dessus de moi-même
Et j'assiste impassible à mes propres combats.

De toutes parts, à flots, l'infini me pénètre,
Avec ces frais parfums, ces limpides couleurs!
Toutes ces puretés s'infusent dans mon être,
Je vis à l'unisson des astres et des fleurs.

Je vais, libre comme eux d'espérance et de crainte,
Vers le but invisible emporté par l'amour ;
J'embrasse l'éternel d'une si forte étreinte,
Que je ne sens plus rien de mes chaînes d'un jour

J'adhère à vous, splendeurs ! en vous je me repose.
Clartés, beautés, vertus ! je vous attire en moi.
Et quand tu le voudrais, source de toute chose,
Tu ne pourrais, grand Dieu, me séparer de toi

Avril 1870.

XIII

LABOREMUS

Sur ces pavés, son noir et stérile domaine,
Tandis que je m'en vais, silencieux, rêvant,
La foule parle haut, se hâte, se démène...
Et rien de tout cela ne me semble vivant.

Ce bruit des appétits, de la gaîté grossière,
Ces labeurs, ces plaisirs qu'on goûte avec effort,
Toute l'activité qui fait cette poussière,
M'inspirent un désir de sommeil et de mort.

Tant de fiévreux passants que je vois à l'ouvrage,
Esclaves des besoins ou de l'ambition
De vivre et de lutter m'enlèvent le courage :
Je regarde leur vie, et je dis : A quoi bon?

Faut-il que je m'arrache aux douceurs de mon rêve,
Que j'use à ces métiers mes intimes ardeurs,

Que j'accepte ma part de ce combat sans trêve,
Pour donner un complice à toutes ces laideurs?

C'est pourtant le beau mois lumineux et tranquille,
Tout rayonnant d'espoir, tout de fleurs embaumé...
Mais le printemps jamais n'entra dans une ville,
Et je vais hors des murs chercher le mois de mai.

A mes pieds, sur mon front, la verdure étincelle;
Le bruit des pas s'éteint dans les gazons épais,
De rameaux en rameaux l'or fluide ruisselle;
Je passe environné de sourire et de paix.

Les enfants m'ont suivi. Jusqu'alors, en silence,
Dans la foule ils marchaient, mornes, comme en prison
Mais voici la campagne... Un cri joyeux s'élance
Et ma troupe d'oiseaux s'envole à l'horizon.

Je me sens, à les voir, des ailes pour les suivre.
L'air me porte si bien, les chemins sont si verts!
Tout fredonne et fleurit, tout semble heureux de vivre;
Je marche rajeuni dans ce jeune univers.

Aux froments azurés l'épi déjà se montre;
D'un nid, à chaque pas, j'entends l'heureux babil;
Du berger souriant qui vient à ma rencontre,
Le troupeau s'est doublé depuis le mois d'avril.

Pour mes gais compagnons tout est joie et surprise;
Leurs yeux, qui vont fouillant de l'arbuste au sillon,
Ont vu rougir, là-bas, la première cerise
Et jaunir l'aile d'or du premier papillon.

Tous ces tableaux des champs ont leur beauté diverse
Et l'humaine grandeur y reparaît pour moi ;
Le bouvier qui conduit sa charrue ou sa herse
Y prend à mes regards la majesté d'un roi.

J'aime cette lenteur et cette patience,
Cet espoir dans les fruits des fleurs qui vont finir.
L'aspect de son travail et de sa confiance
Efface de mon cœur l'effroi de l'avenir.

Tandis qu'avec amour, dans cet effort paisible,
L'homme apporte son aide au printemps créateur,
La nature accomplit son labeur invisible ;
L'air est plein de musique et de fraîche senteur.

Puisqu'il se fait encor du miel au creux des chênes,
Puisqu'à leurs pieds sourit la pervenche à l'œil bleu,
Que ce blé nous invite à des moissons prochaines,
Vivons pour le cueillir et pour en louer Dieu.

A ces fils bien-aimés il faudra de l'ombrage :
Ils voudront à leur tour et des fruits et des fleurs ;
Semons encor pour eux et plantons à tout âge,
Peut-être seront-ils plus heureux et meilleurs...

Mais le bouvier, là-bas, resserre sa ceinture,
De ses quatre taureaux fume le noir poitrail.
Allons servir aussi l'œuvre de la nature
Et faire, où Dieu voudra, notre part de travail.

Je me sens ressaisi par une ardeur de vivre,
Par le besoin d'agir, de créer à mon tour.

Puiqu'en lettres de fleurs la terre écrit son livre,
J'achèverai le mien en paroles d'amour.

Juin 1870.

XIV

AU BORD DU PUITS

SONNET

Le puits profond était poli comme un miroir ;
Le ciel s'y reflétait tout bleu, pur de nuages,
Faisant d'azur et d'or un nimbe aux frais visages
Des amoureux penchés et ravis de s'y voir.

Sur le riant cristal encadré d'un mur noir
Se jouaient leurs yeux vifs en mille badinages ;
Lancés du bout du doigt entre ces deux images,
Les baisers voltigeaient dans le sombre couloir.

Voici qu'aux doux signaux et qu'à l'œillade folle
La source en bouillonnant vient couper la parole :
Du flot qui les traduit le sourire est moins clair...

Mais pour se mieux parler, dans ces brèves tempêtes,
Mêlant leurs cheveux blonds, ils rapprochaient leurs
Et les baisers cessaient de se perdre dans l'air.

1868.

XV

A LA BRETAGNE

A MON AMI ÉMILE GRIMAUD

Potius mori quam fœdari.

Tu ne me connais pas, chère et sainte Armorique;
D'un moins noble pays je suis le barde obscur;
Je n'ai jamais encor respiré ton air pur
Et courbé mes genoux sur ton sol héroïque.

Moi, l'amoureux de l'ombre et l'écho des grands bois
Fidèle au gui sacré, couronné de verveines,
Je n'ai pas visité tes vieux temples gaulois,
« O terre de granit recouverte de chênes! » [1].

Mais, du fond des cités et surtout des déserts,
Hôte ignoré de toi, j'ai fréquenté ton âme;
J'ai vécu de ta vie et brûlé de ta flamme,
J'ai rendu témoignage au vrai Dieu que tu sers.

Combien parmi tes fils n'ai-je pas eu de frères,
Toi qui nous mis à tous notre harpe à la main!

1. Vers de Brizeux.

Tes bardes, les premiers, m'ont tracé le chemin,
Et je glane après eux dans le champ de vos pères.

Ma Muse, en butinant le seigle et le blé noir,
Suivit, sous les pommiers, sur la lande fleurie,
L'abeille de Brizeux au jardin de Marie;
Elle a bu de ton cidre au seuil du vieux manoir.

Que de fois j'ai serré cette main franche et brusque!
Et comme avec amour, au soleil de ses vers,
Je cueille et je respire, en dépit des hivers,
Ta fleur d'or radieuse en son beau vase étrusque!

Jeune encore et tremblant, j'approchai de celui
Qui menait le grand deuil des dieux et des ancêtres;
J'ai vu René sourire en son sublime ennui;
Moi chétif, j'entendis ce maître de nos maîtres.

Tout un siècle a germé de ce cœur soucieux!
Son vol dans l'idéal nous a frayé la route;
Aux froids ricanements du blasphème et du doute
Il arracha la Muse et lui rouvrit les cieux.

Sois fière et dans ce fils reconnais ton génie!
Il montra le premier, fidèle à tous les droits,
Un citoyen debout devant la tyrannie,
Un poète, un penseur courbé devant la croix.

Je veux, mère des saints, des héros et des bardes,
M'unir par un hommage à tes vaillants esprits:
J'honore à deux genoux ceux que Dieu t'a repris,
Et je tends mes deux mains à ceux que tu nous gardes.

Accueille, au milieu d'eux, vassal ou compagnon,
Ce pèlerin, venu de la pauvre contrée
Où d'Urfé promena les bergers de l'*Astrée*.
Dans ton large Océan reçois notre Lignon.

Je viens comme l'idylle aux pieds de l'épopée.
Comme le pâtre admis devant le chevalier,
Soldat du même Dieu, docile et familier,
J'incline mon bâton devant ta grande épée.

Nous avons eu, pourtant, nos martyrs, nos héros;
Les vieux murs de Lyon en savent quelque chose,
Durant vos grands combats et pour la même cause.
Notre sang a coulé sous les mêmes bourreaux.

Au pays de Forez, où ma Muse chemine,
De plus humbles échos s'éveillent sous ses pas,
O terre de la gloire, et nous ne portons pas
La couronne ducale et le manteau d'hermine.

Mais, tandis que chacun dans l'or voit le bonheur,
Chez nous, comme chez toi, c'est plus haut que l'on vise :
Et nous avons peut-être, ô terre de l'honneur,
Le droit d'inscrire aussi ta sublime devise.

Nous bravons, comme toi, les faux dieux triomphants;
Sous le sayon rustique et sous la noble armure,
En face des combats promis à nos enfants,
Nous leur disons : « La mort plutôt qu'une souillure. »

Toi, tu seras toujours le soldat obstiné,
La terre du vieux droit rebelle aux nouveaux maîtres.

Comme en ton dur granit un chêne enraciné,
Tu retiens dans tes flancs la foi de tes ancêtres.

De nul vainqueur jamais tu n'as suivi le char,
La dernière soumise et libre la première !
Ton sol a rejeté les traces de César ;
Le Christ seul t'imposa son joug fait de lumière.

Tout ce qui touche à toi s'empreint d'éternité.
Les pierres des dolmens fondront comme du sable,
Avant qu'on ne t'ébranle en ton âme indomptable ;
Rien n'en extirpera Dieu ni la liberté.

Quand tout s'abaisserait sous la force usurpée,
Vous seuls sur ce granit, Bretons au cœur féal,
Vous resteriez debout, gardant à l'idéal
Une lyre toujours et toujours une épée.

Janvier 1867.

XVI

HENRI D'ADHÉMAR

A SA MÈRE

Oui, j'appartiens aux morts tombés pour la patrie,
Madame ! et votre fils a des droits sur mes vers.

Le vieux chêne offre encor sur sa tête flétrie,
Pour orner ce tombeau, quelques feuillages verts.

Mes fils étaient enfants, et je suis vieux moi-même ;
Dans ces affreux combats mon sang n'a pas coulé ;
Mais, pleurant sur vos fils et sur l'honneur que j'aime
Mères ! ainsi que vous je reste inconsolé.

Je finirai vaincu, sans voir la délivrance,
Sans couronner de fleurs nos drapeaux triomphants.
Au moins mon dernier cri, je le donne à la France,
A tous vos jeunes morts... ils sont tous mes enfants !

De mes débiles mains je leur construis un temple ;
J'y graverai dans l'or leur nom et leur cimier !
Et parmi ces vaillants proposés en exemple,
Noble Henri d'Adhémar, je t'inscris le premier.

A l'instant décisif d'une lutte enflammée,
Ton chef dit aux vaillants ces seuls mots, pleins de foi :
« A ce poste, là-bas, pour sauver notre armée,
Qui veut aller mourir ? » Tu répondis : « C'est moi. »

Lorsqu'on te retrouva dans l'immense ossuaire,
Quand ton corps mutilé fut reconnu des tiens,
Tu portais sur ton cœur la croix, le scapulaire...
Mères, consolez-vous, ils sont morts en chrétiens !

Ils étaient comme lui, ces fils de vos entrailles,
Beaux, jeunes, caressés de l'aïeule et des sœurs,
Pleins d'espoir, souriant à la vie, aux batailles,
De quelque noble amour savourant les douceurs.

Ils laissaient derrière eux un monde héréditaire,
Des fleurs du souvenir un manoir embaumé,
Comblés des dons du ciel, et des biens de la terre,
Ils avaient tout compris, ils avaient tout aimé!

Mais le jour vint, terrible aux vertus éphémères,
Où l'or et les grands cœurs s'éprouvent par le feu;
Et tout, jeunesse, amour, trésors, douces chimères,
Ils ont oublié tout pour la France et pour Dieu.

Ils sont morts! ajoutant aux gloires de leur race;
La croix du dieu martyr veille sur leur tombeau
Du baptême de sang ils ont reçu la grâce...
Mères qui survivez, leur sort est le plus beau!

Ah! si j'avais le don, l'accent qui perce l'âme,
Qui, pour l'avoir chanté, fait vivre un nom chéri,
Celui de votre enfant ne mourrait plus, madame!
Toute femme avec vous aimerait votre Henri.

Et toute mère en deuil qui lirait cette page,
Retenant à deux mains ses pleurs prêts à partir,
Croirait revoir son fils dans la vivante image
Que mes vers traceraient de votre doux martyr.

Pleurons avec respect, et remplis d'espérance,
Ces fils, ces morts sacrés qui seront des aïeux.
Ils ont cueilli leur palme et semé pour la France
Des lauriers qu'ils verront grandir du haut des cieux.

Leur nom sera pour nous une étoile qui brille,
Montrant le vrai chemin à ce peuple abattu!

Qu'à leurs neveux enfants on répète en famille
Ce nom, qui les oblige à la même vertu.

Nous, poètes, quittons nos molles rêveries,
De tant de jours perdus effaçons le remords;
Enseignant le devoir aux âmes aguerries,
Ne chantons que pour Dieu, pour la France... et nos morts.

Mai 1874.

XVII

ÉPITRE

AUX DOCTEURS D'OUTRE-RHIN

> Si des considérations géographiques ne l'eussent exigé, nous n'aurions jamais annexé à l'Allemagne un arpent de terre habité par des Français; ce sont des ennemis à jamais irréconciliables et sauvages; oui sauvages; car chez eux — les cuisiniers, les tailleurs et les perruquiers exceptés — on découvre l'Indien peau rouge.
>
> UN PHILOSOPHE ALLEMAND.

Oui, nous avons bien des travers
Qui méritent notre infortune :
Le pire, après tous nos revers,
C'est de ne pas garder rancune.

Pour venger deux invasions,
Des milliers d'insolentes rimes...
Cinquante ans d'admirations,
Bons Allemands, voilà nos crimes!

Avons-nous assez radoté
Des beaux esprits de Germanie?
Profondeur et naïveté,
Que de vertus, que de génie!

Seuls vous saviez aimer, penser,
Peuple poète et philosophe!
Seul chanter, musiquer, valser
En culottes de grosse étoffe.

C'était à qui louerait le mieux
Votre savoir, vos mœurs tranquilles;
Et l'eau nous en venait aux yeux...
Je fus un de ces imbéciles!

Je m'étais mis l'âme à l'envers
Pour Charlotte et pour Marguerite.
Je vous dois mes plus mauvais vers...
C'est peut-être ce qui m'irrite.

Mettons que j'avais mal compris,
Que j'ai mal pincé cette corde :
Du moins, ni moi, ni mes écrits,
Nous n'avons prêché la discorde.

Je suivais — quoique, au fond, chauvin —
La grande mode humanitaire :

J'ai chanté le progrès divin
Et la paix régnant sur la terre.

Pendant quinze ans, j'ai chevauché
Un Pégase philosophique;
— Me l'a-t-on assez reproché! —
Je fus mystique, évangélique.

Aujourd'hui, vers d'autres excès
J'incline, en devenant mon maître :
Mon cœur était très bon français,
Mon esprit voudrait un peu l'être.

J'ai déserté l'ombre et les bois
Et j'ai pris quelque sens pratique :
On peut, chers maîtres d'autrefois,
Vous appliquer votre critique.

Sans être, autant que vous, docteurs
En esthétique, en exégèse,
Sans rire encor de vos auteurs,
Nous en parlons plus à notre aise.

Grâce à vos savants d'outre-Rhin,
On se sent l'esprit moins frivole :
Du tort d'admirer le voisin
On se guérit à leur école.

Je tiens d'eux, — ravi de ce don, —
Le pourquoi de beaucoup de choses :
Pourquoi vous plantez le chardon
Dans vos squares au lieu de roses :

Pourquoi l'on donne votre nom
A toute mauvaise querelle ;
Pourquoi le baragouin teuton
N'est pas la langue universelle.

Donc, vous voulez raser Paris
Et nous massacrer par centaines...
Quand tous nos écus seront pris,
Berlin sera-t-il une Athènes?

Jadis un peuple de soudards,
Rusés, sans esprit, sans entrailles,
De la cité mère des arts
Renversa les nobles murailles.

Ils se disaient très vertueux,
Exécraient la race voisine :
— Elle était plus aimable qu'eux
Et faisait meilleure cuisine. —

Émus du même sentiment,
Les Thébains saisirent leur pique.
— La Béotie assurément,
Avait droit de haïr l'Attique. —

Athènes, la sainte cité,
Succomba dans cette querelle :
C'est la fin de la liberté;
La Grèce périt avec elle.

Mais de Sparte il ne reste rien
Que le nom d'une vieille chose ;

Et tout le passé dorien
Gît sous un pied de laurier-rose.

Athènes vit et règne encor,
Athènes la beauté féconde !
Après ses dieux d'ivoire et d'or,
Son esprit gouverne le monde.

Ses fils n'étaient pas tous parfaits :
Légers, railleurs, ce que nous sommes,
Grands parleurs, vantant leurs hauts faits...
Après tout, ils étaient des hommes.

On croit pour les avoir battus
Que leur héritage est à prendre...
Vous avez de grosses vertus
Qui vous empêchent d'y prétendre.

Vous pouvez saisir tout notre or,
Nos bijoux et nos meubles rares ;
Vous restez, avec ce trésor,
Ce que Dieu vous fit : les Barbares.

Quand nous serons un monde ancien,
— Car vous vieillirez, je suppose, —
De vous il ne restera rien...
Je voulais dire pas grand'chose.

Les peuples n'iront pas chez vous,
— Nous devinssent-ils infidèles, —
Copiant vos mœurs et vos goûts,
Prendre vos œuvres pour modèles.

Vos lourds savants font et défont,
Et l'on n'en sait pas davantage.
Vous avez l'esprit très profond :
Le nôtre est léger... il surnage.

Notre prose, et même nos vers,
Notre parler, railleur ou tendre,
Vivront après que l'univers
Aura cessé de vous comprendre.

Enfin le génie allemand,
S'étant flatté de nous détruire,
Finira dans un bâillement. .
Et nous serons là pour en rire.

Février 1874.

XVIII

LE SUPPLICE DE MÉZENCE

A MON AMI LOUIS JANMOT

I

Mézence, un prince étrusque, un tyran des vieux âges,
Au dire des savants, faisait des mariages.
Il fut l'inspirateur, cet aïeul de Tarquin,
De l'auvergnat Carrier, un bon républicain

Qui ficelait tout nus des prêtres sur des nonnes
Et noyait par milliers ces coupables personnes.

C'était trop vite fait, on mourait d'un seul coup ;
Il n'avait pas le temps de s'amuser beaucoup
Et de bien savourer ces voluptés intimes
Qu'on goûte à voir se tordre et hurler ses victimes.
Mais le peuple français, délivré de ses rois,
Était alors pressé de constater ses droits :
Il tuait, il tuait. Le nombre des supplices
Plus que leur lente horreur charmait ses yeux novices.

Mézence comprenait autrement le plaisir,
Etant aristocrate il avait du loisir.
D'ailleurs, sa ville était petite, et le pauvre homme
De la chair à torture il était économe.
Quand il voulait jouir selon son idéal,
Il faisait prendre un mort, de n'importe quel mal,
Puis un ennemi jeune et de structure forte ;
Membre à membre on liait la chair vive à la morte ;
Et de cette agonie, artiste curieux,
Longuement, il pouvait en repaître ses yeux.

La vengeance était lente, elle avait tous les charmes;
Elle était neuve, atroce, il n'y fallait point d'armes;
On la goûtait sans peine et partant sans remords,
Car la mort suffisait à produire la mort.

« Ah ! monsieur, cachez-nous ce tableau qui me navre...! »
Le froid, la faim, l'odeur, le toucher d'un cadavre,
Le pus noir qui jaillit de cet embrassement,
Ce n'était, songez-y, que le commencement.

Bientôt brisé, cédant à ce mort qui l'enserre,
Mordu des mêmes vers, rongé du même ulcère,
Mais sans perdre ses sens, hélas! et sa raison,
Le vivant bleuissait injecté de poison,
Et tous deux, lentement, ils pourrissaient ensemble.

Un homme a fait cela, dites que vous en semble!
— Nous en verrons peut-être autant après-demain, —
N'êtes-vous pas très fier de notre genre humain?

II

Or un pouvoir — quel est le nom dont il se nomme? —
Un sinistre pouvoir fait encor pis que l'homme.
Déguisant avec art son rire ou sa fureur,
Il sait d'un tel supplice éterniser l'horreur;
Il est très curieux d'accouplements infâmes,
Et cette mort vivante il l'inflige à des âmes.
Il en prend deux qu'il garde et qu'il fit tout exprès
Pour souffrir, calculant tous leurs ressorts secrets:
L'une est douce, est joyeuse, enthousiaste, ailée,
Vers les mondes meilleurs déjà presque envolée,
N'aimant rien que l'amour et les choses du cœur,
Inhabile au sarcasme, au rire âpre et moqueur,
Ignorant les faux biens et les calculs sordides,
Ayant la beauté seule et sa fierté pour guides.
L'autre est sombre, orageuse, incapable de paix,
Roulant à flots l'envie et les courroux épais,
Sourde et n'admirant rien, ne sachant ce qu'elle aime,

Sans but, sans règle, avare, esclave d'elle-même;
Le poids de ses instincts qui règnent sans combats
L'entraîne et chaque jour la fait ramper plus bas.

Donc le destin choisit et, par diverses routes,
Conduit l'âme qu'il veut torturer entre toutes;
Lui cachant, s'il le faut, sous des gerbes de fleurs,
Le monstre qui la guette et le lit de douleurs.
Puis quand il a vu l'ange et la bête farouche
Pressés sein contre sein et bouche contre bouche,
Déjà dans les deux cœurs soufflant les désaccords,
Sous des réseaux de fer il enlace âme et corps.

Qui peindra jusqu'au bout cette infâme torture?
Certes l'œil infernal ouvert sur la nature
Pour savourer nos maux et rire de nos lois,
Lui-même, à ces horreurs, se ferme quelquefois!

Boire une haleine infecte aux lèvres du vampire,
Sentir couler en lui votre âme qu'il aspire,
L'embrasser sans pouvoir rompre l'affreux lien,
Lui donner tout son sang et recevoir le sien,
De ses cupidités et de ses basses haines
Sentir le noir venin s'infiltrer dans vos veines
Et les membres tordus de ses convulsions
Rouler sur le penchant des mêmes passions;
Esclave en ses douleurs, esclave dans sa joie,
Savoir que, désormais, on n'est plus qu'une proie,
Qu'il n'est plus de beauté, de fierté, d'idéal
Et que tout est fini, tout excepté le mal...
Voilà ton sort à toi qu'un jour d'erreur naïve,
Pauvre âme, à ce cœur mort enchaîna toute vive

Souffrir, quand on espère, et lorsqu'on peut encor
Vers les hautes vertus monter d'un ferme essor,
Souffrir c'est peu!... Déchoir, voilà ta destinée,
L'inéluctable fin de ton lâche hyménée.
Tu cesses de livrer d'inutiles combats,
Tu te sens, jour par jour, descendre un peu plus bas,
Jusqu'à ce vil niveau d'où nul cœur ne remonte.
Tu n'as plus même, hélas! ce frêle appui, la honte.
Tu ne sais plus le nom des biens que tu rêvais;
Tes hauts désirs font place aux appétits mauvais.
Ton sang pur se dissout dans le noir tête-à-tête,
Et l'ange est devenu tout semblable à la bête;
Plus rien ne dit quel fut le pire entre les deux;
Et l'on voit, en deux corps pareillement hideux,
Un seul monstre n'étant ni l'homme ni la femme,
Chez qui les hurlements attestent seuls une âme,
Un sombre amas de chair et de pus et de fiel
Qui fait peur à la terre et qui fait honte au ciel.

Novembre 1877.

XIX

LA STATUE DE JEANNE D'ARC

I

Jeanne! en vain le sculpteur a rêvé ta statue.
Il faut que la concorde et l'amour de la loi,

Relevant, à ses yeux, notre France abattue,
La lui montrent debout, chaste et pareille à toi.

Il faut que ta grande âme ait passé dans la foule,
Traversant notre chair pour entrer dans l'airain.
L'art ne peut trouver seul la matière et le moule
Qui te feront revivre en ton éclat serein.

C'est à nous de pétrir un métal qui résiste,
Nos cœurs, nos sens rétifs et notre volonté.
Ton peuple est à la fois le modèle et l'artiste
Par qui tu renaîtras, s'il est ressuscité.

Donc à l'œuvre! Apportant le meilleur de soi-même,
Au sacré monument que chacun prenne part :
Que la mère y travaille avec les fils qu'elle aime
Que l'enfant s'y consacre à côté du vieillard.

Vous, d'abord, essayez!... Votre force est immense,
Femmes! Tout vient de vous, ou bassesse, ou grandeur.
Surveillez dans vos flancs cette âme qui commence;
Faites de vos maisons un temple à la pudeur.

Ce fils que vous portez, c'est le salut peut-être!
Avant qu'il soit nourri d'un orgueilleux savoir,
Qu'il rêve les honneurs, qu'il s'applique à paraître,
Courbez-le, tout enfant, sous le joug du devoir.

Qu'il gagne sur son cœur sa première victoire.
Dressé, dès le berceau, pour ce combat obscur,
Qu'il place le devoir au-dessus de la gloire,
Et que, pour rester fort, il se conserve pur.

Qu'il aspire l'amour de la France éternelle
Avec l'air, la lumière et le lait bien-aimé ;
Et que l'heur de souffrir et de mourir pour elle,
Femmes, soit, de par vous, son rêve accoutumé.

Vierges, qui de la mère achèverez l'ouvrage,
Qui régnerez un jour sur ces mâles esprits,
C'est à vous d'éveiller, d'enflammer leur courage
Pour d'illustres combats dont vous serez le prix.

Travaillez, de vos mains, à leur faire une armure
Impénétrable à l'or, à tout vil suborneur.
Ayant votre fierté pour suprême parure,
Pour suprême richesse exigez d'eux l'honneur.

Ne leur imposez pas d'oisive idolâtrie ;
Ne les admirez point filant à vos genoux ;
Sœurs de Jeanne, et, comme elle, anges de la patrie,
Permettez-leur d'aimer la France plus que vous !

Nous tous, race incrédule à toute grande chose,
Revenons au respect, revenons au saint lieu ;
Qu'en nous le citoyen ressuscite, et qu'il ose
Proférer ces deux mots : « Ma patrie et mon Dieu ! »

Vous nos chefs, en ces jours d'orgueil et de colère,
Terribles aux méchants partout multipliés,
Chargez de fortes lois le tigre populaire,
Marchez à lui sans crainte... il léchera vos pieds.

Mais que vos nobles mœurs bravent la calomnie ;
Dans vos cœurs transparents que chacun puisse voir ;

La vertu vous mettra plus haut que le génie;
Même aux yeux de la foule elle est le grand pouvoir.

Poètes, parlez-nous de la France elle-même.
Plus de fades héros et de refrains moqueurs!
Jeanne attend sa statue, elle attend son poème;
Chantez-la d'une voix qui relève les cœurs.

II

Fille de Jacques d'Arc, d'Isabelle Romée,
Je cherche un nom fameux de martyr ou de roi,
Une gloire innocente, et digne d'être aimée,
Qui ne pâlissent point, ô Jeanne! devant toi.

A toi, pauvre bergère à sa laine occupée,
Les anges te parlaient aux champs de Domrémy;
L'Esprit de Dieu changeait ta quenouille en épée,
Et ton simple guidon faisait fuir l'ennemi.

L'œuvre de tant de rois et de héros, la France,
Ce royaume du Christ sanglant et triomphant,
Il s'écroulait!... Tu vins : on reprit espérance,
Et tout fut relevé par toi, par une enfant!

Oui, tu devais mourir!... Ta mort sera féconde;
De ton sang virginal le salut doit sortir.
Puisqu'un Dieu s'immola pour notre indigne monde,
La France valait bien qu'un ange fût martyr.

Une ardente auréole illumine ta tête,
L'éclat des plus grands noms perd à s'en approcher.
Aux esprits attirés vers la beauté parfaite,
La croix seule apparaît plus haut que ton bûcher.

Non, tu ne souffris pas en vain pour notre France!
Ton doux Seigneur et toi la viendrez secourir.
Nous attendons, ô Jeanne! une autre délivrance :
La race d'où tu sors n'est pas près de périr.

Oui, dans notre vieux sang — après l'heure mauvaise —
Ta grande âme subsiste et peut se ranimer,
Tant que sur notre terre une femme française
Aura des fils encore et saura te nommer.

Va, ton jour nous luira! Ta France bien-aimée,
Forte du vieil honneur et de l'esprit nouveau,
Renaîtra de ta cendre, à tous les vents semée,
Et que n'enferme pas la pierre d'un tombeau.

Tu la verras encor, paisible et souveraine,
Recevoir, devant toi, le sacre du Seigneur...
Nous te rendrons ta terre, ô ma bonne Lorraine,
Car tu fus à la peine et seras à l'honneur!

Oui, nous reconstruirons ta beauté tout entière,
Dans son pur idéal que nous cherchons encor :
L'art ne nous manquera pas plus que la matière,
Et nous pourrons choisir ou du bronze, ou de l'or.

Nous aurons reconquis notre sol et notre âme.
Maîtres de nos destins, libres de nos travers,

Nous saurons au grand jour, avec ton oriflamme,
T'élever dans la gloire aux yeux de l'univers.

Tu verras à tes pieds passer la foule immense,
Avec des cris joyeux, des armes, des rameaux...
Tous sont venus, saisis d'une sainte démence,
Célébrer ta grande œuvre et la fin de nos maux!

Les roses, les genêts de la lande fleurie,
L'olivier phocéen et l'arbre aux pommes d'or,
Pour saluer en toi l'âme de la patrie,
Font cortège dans l'air aux chênes de l'Arvor.

Les arts ressuscités ornent tes sanctuaires;
Car chez ton peuple, alors, en plein rayonnement,
Tes poètes sont nés avec tes statuaires,
Pour que la lyre aussi te dresse un monument.

Mais l'œuvre où tu vivras, mais la plus longue fête
Dont l'avenir promet le miracle à tes yeux,
C'est le règne du droit, c'est la France refaite,
Et fière de ses fils comme de leurs aïeux.

Oui, Dieu nous la rendra plus heureuse et plus belle,
Telle que je la rêve et comme tu l'aimais;
De par le saint bûcher où tu mourus pour elle,
La France doit revivre et durer à jamais.

Mars 1874.

XX

GUILLAUME TELL EN 1874

Tell, un de mes saints d'autrefois,
Te souviens-tu de ce bel âge
Où, leste et léger de bagage
Et farouche ennemi des rois,
Vers ton lac, à travers les bois,
Je venais en pèlerinage?

Qu'il était beau, qu'il était fier
Avec sa flèche à la ceinture,
Ce grand homme de la nature!
Regard d'aigle et jarret de fer,
Qu'il faisait bien dans la peinture,
Voire dans la littérature!
J'étais comme lui libre et fier...
Il me semble que c'est hier.

Le cœur plein et la bourse vide,
Rêvant de fabuleux exploits,
Hardi comme un chat sur les toits,
Je trottais sur les rocs étroits,
Sur les neiges en pyramide.
Je reviens... un peu plus timide

Et plus indulgent pour les rois :
Après trente ans, je te revois,
Tell, mon vieil ami d'autrefois,
Mon noble archer tyrannicide!

Dieu! comme te voilà changé!
L'ours a fait peau neuve en son antre :
Jadis j'y fus très mal logé,
Peut-être même un peu grugé!
A cela seul rien n'est changé,
Et c'est bien chez toi que je rentre.
Mais l'ancien héros s'est rangé :
Grosse tirelire et gros ventre!

Hélas! n'y verrais-je plus clair?
Te voilà, dos courbé, nu-tête,
De la façon la plus honnête,
Saluant, appelant mein Herr
Un lansquenet féroce et bête.
Quel nuage a passé dans l'air?
Vrai! je crois que je perds la tête...
C'est lui! c'est bien lui, c'est Gessler!

Il met son bonnet poliment
Et badine avec sa rapière :
Il s'est fait d'humeur familière.
Toi, dans ton mauvais allemand,
Tu lui tournes ton compliment
Et tu remplis son bock de bière.

O Grütli! serments éclipsés!
A quoi désormais faut-il croire?

Sortez de ma triste mémoire,
Vieux trois Suisses des temps passés!
Guillaume! garde le pourboire
Et rends-moi les pleurs insensés
Que j'ai si largement versés...
Mes pleurs plus vrais que ton histoire!

Donc Gessler et Guillaume Tell
S'embrassent et trinquent ensemble.
Mais, ô mon héros immortel!
Ta vieille main quelque peu tremble;
Tu n'es pas bien sûr, ce me semble,
D'être le maître en ton hôtel;
Et je cherche, ô Guillaume Tell!
Quel aimable nœud vous rassemble.

Je sais que vos trois grands vieillards
Et toi, Guillaume, on vous renomme
Pour aimer très fort les dollars,
Écus de Genève ou de Rome;
Or avec ces rêtres pillards,
Détroussant tous ceux qu'il assomme,
Gessler nous a pris cinq milliards!
Et voilà, certes, mon brave homme,
En florins, zwanzigs, rouge-liards
De quoi te payer de ta pomme.

O temps, ô mœurs, ô cœur humain!
Moi-même, ô cruelle ironie,
Moi de vieux sang gallo-romain,
Jadis, sur ce même chemin,
Incliné devant leur génie,

J'ai tendrement serré la main
A nos frères de Germanie !

Lorsque je les ai rencontrés,
Un jour, sur les Alpes en fête,
Ces reîtres étaient des lettrés;
Ils portaient assez bas la tête
Et ne rêvaient pas de conquête.
Débraillés, grossiers, déchirés,
Aux voyageurs les moins dorés
Tendant leurs ongles azurés,
Ils faisaient humblement la quête [1].

Moi, tenant mes goussets ouverts,
J'admirais cette bonté grande.
Tous les moins crasseux de la bande
Me semblaient de futurs Schillers.
J'étais, alors, — Dieu me le rende ! —
Amoureux de tout l'univers,
Des bois, des lacs bleus, des prés verts,
De l'or des genêts sur la lande,
De l'aigle et des rochers déserts,
Des journaux, des tribuns diserts,
Du luth et de la sarabande,
D'Iris, de Minerve aux yeux pers...
Et de la sagesse allemande.

C'était le temps ou d'autres fous
Faisaient leur grande découverte :

1. A l'époque des premiers voyages de l'auteur, 1837 et 1838, on rencontrait en Suisse des bandes d'étudiants allemands qui la parcouraient en demandant l'aumône.

Une cité de fleurs couverte,
Où, pour les brebis et les loups,
Pour vous, chers frères, et pour nous,
A l'abri des tyrans jaloux,
L'avenir tiendrait table ouverte...
Et bercé d'un espoir si doux,
J'ai mis mes pièces de vingt sous,
Hermann! dans ta casquette verte.

Puis je repartais en courant
Sur la neige et sur la bruyère,
Heureux d'abolir la frontière
Entre nous et ce cher parent.
Comme un vrai chevalier errant
Pendant l'étape tout entière
Je buvais de l'eau du torrent...
Le soir à l'auberge en rentrant
Je les retrouvais soûls de bière.

Je saluais, triste et discret,
Me bouchant le nez, les oreilles...
D'ailleurs, c'était un simple prêt;
Et comptant sur leurs doctes veilles,
— La fleur ainsi prête aux abeilles, —
Je m'attendais à des merveilles
Quand leur grand livre paraîtrait.
Ils m'ont tout payé, l'intérêt
Et le principal... à Bazeilles.

Mais je reviens à mon héros,
Que je voudrais aimer encore,
A ces vieux pasteurs de taureaux

Dont j'entends la trompe sonore.

Es-tu donc las d'être immortel
Dans ta douce et libre Helvétie?
Quoi! mon brave Guillaume Tell,
Gessler, choyé dans ton hôtel,
A ses noirs projets t'associe!

Il n'a pris cet air engageant
Que pour te remettre à la chaîne,
Dans sa lourde astuce germaine
Contre la France il se déchaîne,
Au bon Dieu lui-même il s'en prend.
Tell! fais-toi donner notre argent
Sans épouser sa sotte haine.

Hélas! il t'a déjà monté
Contre la foi de tes ancêtres :
Dieu, voilà le pire des maîtres!
La véritable liberté,
C'est de persécuter les prêtres ;
Et le soir, à l'ombre des hêtres,
Au nom de la fraternité,
On en mange aux goûters champêtres.

Te voilà dans le vrai chemin,
Guillaume, et dans le goût moderne!
Tout bon peuple aime qu'on le berne ;
Prête à Gessler ta forte main,
Et le tour sera fait demain.
C'est le vieux reître qui gouverne,
Il a muselé l'ours de Berne ;

Le bonnet rance du Germain
Est arboré... qu'on se prosterne !

Les mœurs, les lois, Dieu, les aïeux,
Tout cela, vraiment, c'est trop vieux,
Et c'est fait pour qu'on le renie.
Allons, Tell ! un coup de génie :
Place au César de Germanie !
Gessler règnera dans ces lieux
Sur les prés, les chalets joyeux,
Les lacs et les monts sourcilleux,
Les grands aigles et les grands bœufs..
Et sur les filles aux yeux bleus.
Et pour prix de ta félonie,
La vieille Suisse étant finie,
Tu verras tes petits-neveux
Sous-préfets en Poméranie !

XXI

A L'AUTEUR

DES *SONNETS CAPRICIEUX*

A MON AMI JOSEPH AUTRAN.

De vos sonnets d'allure et de ton si divers
Une aimable sagesse a guidé les caprices ;

A vos graves lecteurs, à vos fines lectrices,
Vous en dites fort long dans ces quatorze vers.

Des fleurs de vos jardins, de vos prés toujours verts
Vous savez recouvrir vos discrètes malices;
Puis vous percez d'un trait tous nos mille artifices
Et d'une agile main fustigez nos travers.

Aussi doux à l'esprit que joyeux aux oreilles,
Vos tercets, vos quatrains sont comme les abeilles
Des émigrés d'Attique en nos jardins gaulois.

Une grande âme habite en ces petits corps frêles;
La muse les chérit; seuls ils ont à la fois
L'aiguillon, le miel et les ailes.

XXII

LA PETITE PATRIE

A MON AMI R. CHANTELAUZE.

J'ai le bonheur, — et je m'en vante
Pour moi-même et pour mes écrits,
De n'être pas né dans Paris,
Ou quelque autre ville savante.

Mon petit pays plein de foi,
Jadis chef-lieu de haut parage,

Mais fort arriéré, comme moi,
N'est guère plus qu'un gros village.

Il est assis paisiblement
Entre la plaine et la montagne;
Je m'y sens presque à la campagne...
Il en a le recueillement.

Là, j'obtiens une douce trêve,
Loin des souvenirs orageux :
Les grands parents, mes premiers jeux,
C'est tout ce que j'y vois en rêve.

J'en sais par cœur tous les sentiers,
Les fermes petites et grandes,
Les refrains, les vieilles légendes,
Les noms, les gens de tous métiers.

Rien n'est sorti de ma mémoire;
Et, chez ce bon peuple adoré,
J'ai le bonheur d'être ignoré,
Moi qui sais si bien son histoire.

J'y vais m'endormir, tous les ans,
Pour oublier, dans la nature,
Avec nos braves paysans,
Politique et littérature.

Là, pour mes sublimes travaux,
Nul ne m'adresse une louange;
Nous parlons foin, bœufs et chevaux,
Seigle et froment, chasse et vendange.

Chez le libraire de l'endroit
J'ai vu du papier et des plumes,
Des missels, des livres de droit...
Pas un de mes fameux volumes !

Mais nul ne me voit de travers
Et ne dit : « Qu'il écrive en prose ! »
A mes mauvais, à mes bons vers
Nul n'a sifflé... C'est quelque chose.

Vous soupçonnez, amis lecteurs,
Que j'y viens faire le bon prince
Et recruter des électeurs,
Comme un grand homme de province.

Plutôt que rester le second,
A Rome qu'il mit au pillage,
César eût mieux aimé, dit-on,
Être le coq dans un village.

Je n'ai pas ces goûts d'empereur,
Et, dans Paris, Athène, ou Rome,
J'accepterais, avec bonheur,
D'être second... mais honnête homme.

Ici, je vis en bon fermier,
Et, certes, ma joie est profonde,
De n'être dernier ni premier,
Mais d'être comme tout le monde.

Je n'y fais pas le triomphant,
Je tâche de rester moi-même ;

Et je crois volontiers qu'on m'aime
Et qu'on dit : « C'est un bon enfant! »

Vous tous, race calme et sensée,
Durs travailleurs de nos guérets,
Soldats tenaces du Forez
Vous êtes chers à ma pensée.

Je vous chantais avec amour,
Et j'ai pleuré de votre gloire,
En lisant : « *A l'ordre du jour,*
Premier bataillon de la Loire[1]. »

Je suis vieux, je n'en étais pas!
Mais j'aurais donné, je vous jure,
Emboîtant avec vous le pas,
Tous mes vers pour une blessure.

Chrétien de cœur et de raison,
Et Français de toute mon âme,
Je prie encore à Montbrison,
Par saint Aubrin et Notre-Dame[2].

Jamais l'on ne m'a vu broncher;
Et j'appris à chérir la France
A Notre-Dame d'Espérance,
En aimant notre vieux clocher.

1. Le premier bataillon des mobiles de la Loire, composé du contingent de l'arrondissement de Montbrison, a été mis deux fois à l'ordre du jour, après les combats de Ladon et de Beaune-la-Rolande.

2. Saint Aubrin, patron de la ville de Montbrison.

C'est le clocher de mon baptême ;
L'enfant qui n'aime pas le sien
Sera très mauvais citoyen
Et n'aimera rien, que lui-même.

Amour du clocher, du sillon,
Du toit, des souvenirs d'enfance,
Tu nous fais ces cœurs de lion,
Invincibles dans la défense !

Pour mieux chérir nos saintes lois,
La grande France endolorie,
Commencez donc, comme autrefois :
Aimez la petite patrie !

Septembre 1877.

XXIII

L'INVALIDATION DE JEANNE D'ARC

Très bien ! vengez sur le bon Dieu
Les dépits causés à Voltaire :
Ses amis ont parlé trop peu,
Ceux de Jeanne devront se taire.

Vous avez fait un grand effort
En interdisant, sur nos places,

Avec son vieux refrain de mort
Le défilé des populaces ;

Et Paris n'aura pas, ce soir,
Le bouquet de leur fête obscène,
L'ineffable bonheur de voir
Jeter quelque prêtre à la Seine.

Craignant les transports indiscrets
Des amis de la tolérance,
Vous avez dans les cabarets
Relégué leur haute éloquence.

Mais les principes, la raison,
L'égalité, le bon exemple,
Veulent que le Christ en prison
Ne se montre pas hors du temple.

Et, puisqu'ils n'ont pu, sous un dais,
Porter l'auteur de *la Pucelle*,
Il faut à tous ces vieux dadais
Donner leur revanche contre elle ;

Qu'à la Vierge de Vaucouleurs
Nos femmes, nos enfants, personne
N'ose apporter les moindres fleurs
Et tresser la moindre couronne !

Vos tendres cœurs vont en saigner ;
Vous pleurez, la chose est certaine !
Il fallait bien nous enseigner
L'égalité républicaine.

Du même droit que les tripots,
Les bouges des filles soumises,
Si nous payons bien nos impots,
Nous pourrons ouvrir nos églises.

Entre Fénelon et Marat
Vous tiendrez la balance égale :
Il n'est ni saint ni scélérat
Dans la République légale.

Qu'un tel régime a de douceurs,
D'espoir, de promesses flatteuses,
Plaçant nos mères et nos sœurs
De pair avec vos tricoteuses !

Donc, il faut oublier les saints,
Les mœurs et la mort de nos pères,
Par égard pour leurs assassins...
Puis nous verrons des temps prospères.

Je fus presque un de vos amis,
Étant l'ennemi de l'Empire ;
A vos lois je suis très soumis,
Voyant venir une loi pire.

Mais vous réveillez, malgré moi,
Flatteurs des bêtes populaires,
En outrageant ma vieille foi,
L'ardeur de mes vieilles colères.

Vous dites le contre et le pour,
Tantôt Voltaire et tantôt Jeanne...

Vous escorterez, quelque jour,
Le buste de la Marianne.

Là-bas, vos *frères égarés*
Vous tendent les bras de Cayenne;
Rendez ces bataillons sacrés
A votre garde citoyenne.

Ils ont beaucoup à faire encor!
Voici l'ère d'amour qui s'ouvre;
Ils vont ramener l'âge d'or...
Et vous verrez flamber le Louvre.

En attendant, au grand bazar,
Fêtez l'empereur de la Chine,
Les rois, les grands-ducs, le césar,
Et courbez devant eux l'échine.

Amphitryons du genre humain,
Donnez-leur des fêtes royales;
Et, surtout, grattez, dans la main,
Bismarck et le prince de Galles.

Pour que l'étranger sache mieux
Qu'il peut, chez nous, se mettre à l'aise,
Vous *invalidez*, sous ses yeux,
La grande héroïne française!

Classez-la parmi les suspects;
C'est de la haute politique.
Mais renoncez à nos respects
Pour vous et votre république.

Je n'aime pas les vers moqueurs;
Mais on nous insulte et je crie!
Vous blessez tous les nobles cœurs;
Car Jeanne d'Arc, c'est la patrie.

30 mai 1878.

XXIV

L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Un grand Évêque, un grand Français.

De la France et du Christ, nous qui suivons l'enseigne,
Sachons bien quel vaillant repose en ce cercueil :
De nos jours où le bras fléchit, où l'honneur saigne,
Jamais soldats sans chefs n'ont mené si grand deuil.

La bataille est plus âpre et le péril augmente!
Où sont le fier évêque et le fier chevalier
Qui nous illuminaient dans la sombre tourmente
Et nous guidaient d'un geste ardent et familier?

Dans nos combats pour Dieu, pour les libertés saintes,
La mitre étincelait à côté du haubert;
Et ces chères clartés parmi nous sont éteintes...
Dupanloup a rejoint, là-haut, Montalembert!

Ah! celui-là, c'était un évêque, un apôtre
Tendre et fort, vigilant à garder son troupeau;
C'était un cœur français battant comme le nôtre
Un citoyen fidèle au pays, au drapeau!

Celui-là n'a jamais, d'ineptes flatteries,
Encensé devant Dieu les vainqueurs de hasard;
Pour quelques pans de murs ou quelques broderies,
Il n'abaissa jamais sa croix devant César.

Il la porta bien lourde à ses fortes épaules;
Étant, comme jadis ses saints prédécesseurs,
Un rude champion du paysan des Gaules
Contre les proconsuls et les envahisseurs.

Nul au temps d'Attila, des Huns et des Tartares,
Des froids Teutons, pillards aujourd'hui comme hier,
Nul n'a fait, d'un seul geste effrayant les Barbares,
Parler à l'Évangile un langage plus fier.

Insultez-le, ce père et soldat de l'Église,
Vous qu'on a vus dix ans platement à genoux
D'un despote imbécile adorer la sottise...
Insultez ce grand mort, il vous fait honte à tous!

Mais toi qui tiens déjà la couronne et la palme,
Pardonne, ô bon pasteur, à ton fils irrité!
Vieux et près de te suivre il nous sied d'être calme,
Répands, répands sur nous ta vive charité.

Toi qui connus si bien l'âme de notre France,
Ne lui montrais-tu pas pour patronne et pour sœur

La vierge, le héros fait à sa ressemblance,
Qui lutta, qui souffrit avec tant de douceur!

C'est toi qui, devançant l'Église universelle,
As dressé son premier et son plus ferme autel
A sainte Jeanne d'Arc la sublime Pucelle ;
Ton nom reste gravé sur ce bronze immortel.

Je vous vois, près du Christ, priant pour la patrie,
Toi l'Évêque et la Vierge, et le preux Chevalier...
Tu bénis de là-haut cette France meurtrie
Que, même dans le ciel, on ne peut oublier.

Tes traces sont partout, au Forum, dans les temples,
Dans tout ce qui m'émeut, moi chrétien, moi Français,
Et mieux que des discours tu laisses des exemples;
Tu montras le devoir, qu'importe le succès!

Va! tu survis! hélas! nul n'est plus de ta taille ;
Mais ta race subsiste et tes fils sont nombreux :
Ce soir pour le travail, demain pour la bataille,
Ton indomptable esprit bouillonne encor chez eux!

Ils retiennent de toi la sincérité fière ;
Ton génie est au ciel envolé sans retour,
Mais nous avons ta foi, ton espoir, ta bannière,
Et nous t'imiterons dans ton ardent amour.

Amis! le jour viendra des victoires complètes,
Si de l'enthousiasme on garde encor le feu...
Brisés, vaincus, servons, comme ces grands athlètes,
Jusqu'au dernier soupir, servons la France et Dieu.

Novembre 1878.

XXV

SOUS LA TENTE

A MON AMI EDMOND BIRÉ.

Je hais ces temps nouveaux, ces choses éphémères !
J'ai rêvé d'habiter le silence et la paix
Sous un vieux toit d'aïeul, entre des murs épais,
Hauts et fiers, tapissés du travail des grand'mères.

Les chênes de cent ans sont trop jeunes pour moi,
Lorsque je veux prier, songer, chanter à l'ombre.
Je hais les bruits du peuple et ses décrets sans nombre ;
J'étais fait pour vieillir sous une seule loi.

Or, marchant sur du sable et combattu sans trêves,
Pour arme et pour appui n'ayant que des roseaux,
J'ai vu crouler nos lois plus vite que mes rêves
Et nos maisons durer moins que les nids d'oiseaux.

Donc, cette foule et moi nous vivons sous la tente !
Eux brisant tout, jetant leurs souvenirs au feu,
Stupides, enivrés de l'orgueilleuse attente
D'un paradis sur terre et de l'homme fait Dieu.

Leurs savants nous ont dit qu'ils domptaient la nature,
La forçant de servir à ce bonheur charnel...
Passons! laissons en bas cette sagesse impure
Conquérir l'éphémère!... et cherchons l'éternel.

Peut-être en condamnant à ces cages de toiles
Moi l'enfant du granit et des profonds manoirs,
Dieu voulut préparer, dans la clarté des soirs,
Un plus facile essor de mon âme aux étoiles.

Des choses de ce temps il m'a donné l'ennui,
Il fit autour de moi tout vain et tout fragile,
Pour qu'avec moins d'efforts, en m'élançant vers lui,
Je repousse du pied cette prison d'argile.

Août 1879.

XXVI

A BOURBAKI

Il nous vint du pays d'Alexandre et d'Homère,
Du pays où la Muse enfantait des soldats.
France! tu l'as reçu de la Grèce ta mere,
Ce fier neveu d'Achille et de Léonidas.

A de pareils vaincus qu'importe la défaite!
Quand le devoir est fait qu'importe le bonheur!

Au-dessus des partis il peut lever la tête,
Fidèle à ses seuls dieux... la Patrie et l'honneur.

Va! Tu peux mépriser une atteinte vulgaire,
Tu gardes tes exploits, ton nom pur comme l'or,
Ce nom de Bourbaki, c'était un cri de guerre.
Tous nos vieux Africains le redisent encor.

Va! La France est toujours amoureuse des braves;
Et sitôt que les cœurs, sous un ciel plus serein,
Des viles passions ne seront plus esclaves,
Notre histoire inscrira ton nom sur son airain.

Mars 1879.

XXVII

LES DIEUX QU'ON BRISE

A MON AMI ALBERT DELPIT.

Le combat vous attire, il vous est familier;
Vous avez droit de prendre une fière devise :
Vous les avez servis en brave, en chevalier
Les dieux qu'on brise!

Quand des actes virils précèdent les beaux vers
On suit le vrai chemin, jamais on ne dévie :

Vous mettrez les vertus de vos livres divers
Dans votre vie.

Marchons droit au devoir sans souci du bonheur,
Qu'il vienne ou non, la palme est sûrement conquise.
Vous défendrez le Christ et la France et l'honneur,
Les dieux qu'on brise.

Les idoles du temps passeront avec lui ;
On les fera crouler, pour peu qu'on les secoue;
Car tous ces dieux menteurs, qu'on encense aujourd'hui,
Sont faits de boue.

Les nôtres sont de flamme, ils ont pris leur essor
Dans la hauteur sereine où l'espérance abonde;
Et, fussions-nous vaincus, ils survivraient encor
A ce bas monde.

Donc livrez ce combat, vous serez le plus fort.
Gardez dans votre ardeur la foi qui nous maîtrise,
Et d'un fidèle amour servez, jusqu'à la mort,
Les dieux qu'on brise.

Août 1879.

XXVIII

RÉCITS VENDÉENS

A MON AMI ÉMILE GRIMAUD.

La Muse ardente qui vous mène
Ne chemine point au hasard;
Ami, dans son large domaine,
Vous avez pris la bonne part.

A d'autres les romans frivoles,
Les vers plaintifs ou damerets,
Les larmes qu'on verse en paroles,
Les petits tableaux indiscrets,

Les bazars où l'on fait emplette
De vieux ors et de vieilles fleurs,
Les mensonges de la palette
Et le cliquetis des couleurs!

Vous avez eu plus haute idée
Que tous ces rimeurs fainéants,
Vous avez choisi LA VENDÉE
Et ses batailles de géants.

J'applaudis!... Et je vous envie.
Si, dès l'aube, alerte et dispos
J'eusse été maître de ma vie,
Je vous aurais pris vos héros.

Enfant, j'aimais les nobles causes,
Leurs grands vaincus, leurs fiers soldats;
Je faisais des apothéoses,
Caton, Brutus, Léonidas.

Quand j'eus mieux appris notre histoire,
J'eus vite oublié les Catons;
J'aurais voulu chanter la gloire
Des Vendéens et des Bretons.

Ma muse a manqué de courage :
J'ai pris de plus humbles sentiers,
Ami, les géants du Bocage
Resteront à vous tout entiers.

Bâtissez ou chapelle ou temple
A ces grands vaincus triomphants;
Afin qu'ils demeurent l'exemple
Et le salut de nos enfants.

Ah! sainte Jeanne, ma patronne,
Jeanne sur qui j'ai tant pleuré,
Nul de mes livres — oh! pardonne! —
Ne portera ton nom sacré.

Mais Jeanne est la France elle-même,
C'est trop pour ma débile main;

Et la splendeur de son poème
Dépasse tout langage humain.

Son souvenir, je vous l'envoie!
Répandons-le de tous côtés
Pour donner un éclair de joie
Aux morts que vous avez chantés.

Si nous les nommons tous ensemble,
Ils sortiront de leurs tombeaux;
Ces morts! il faut qu'on leur ressemble,
Et notre avenir sera beau.

Donc, tous deux, en fermant ce livre,
Tous deux purs des honteux trafics,
Dans la bataille qui se livre,
Donnons le mot d'ordre de nos fils.

Sur leur bannière bien gardée,
Inscrivons, en allant au feu,
Ces mots : JEANNE D'ARC et VENDÉE,
Autrement dit : LA FRANCE et DIEU.

Octobre 1879.

XXIX

L'ENFANT DE SPARTE

A MON AMI VICTOR FOURNEL.

I

Ils marchaient, de la flûte observant la cadence.
L'œil sévère du maître ordonnait le silence,
Et sa verge de frêne eût frappé rudement
Le rire ou le murmure, ou le gémissement.
Mais tous d'un pas égal ont manœuvré sans faute.
  Le bel adolescent portait la tête haute,
Cachant sous sa tunique, un bras contre son sein,
Le renard convoité dont il a fait larcin.
  On arrive, on s'assied en ordre dans l'école,
Et le maître entendrait une abeille qui vole ;
Si bien disciplinés, tous ces vaillants garçons
De l'oreille et des yeux écoutent ses leçons.
  Or, déjà, le voleur, tout fier de sa conquête,
Sentait contre ses flancs les griffes de la bête.
Et, les dents du renard ayant percé la peau,
Déjà dans la chair vive il plongeait le museau.
L'enfant reste immobile et rien sur sa figure,

Rien ne décèle encor son étrange torture :
Sur son front large et fier à peine une rougeur
Indiquait cette lutte avec le vil rongeur.
Nul, sous ses bras croisés dans cette horrible étreinte,
N'a vu poindre le sang dont sa tunique est teinte.
Sans se trahir d'un geste ou d'un gémissement,
Il pâlit, son beau corps s'affaisse lentement.
Mais dans ses yeux hardis, montrant sa forte race,
Un éclair, jusqu'au bout, fait briller son audace...
Et l'enfant réussit dans son stoïque effort :
On ne connut son mal que lorsqu'il tomba mort.

II

Toi, quand d'un regard louche aiguisé par l'envie,
L'ennemi qui s'essaie à fouiller dans ta vie
Cherche hypocritement s'il peut, sans risquer rien,
Se venger sur ton cœur des bassesses du sien,
Tu dois, ainsi, porter et cacher ta blessure.
Ferme et te redressant sous l'œil qui te mesure,
Tu dois ainsi, partout, couvert d'un triple airain,
Marcher aux yeux de tous souriant et serein.
Contenant d'un bras fort la bête qui te ronge,
Étale ton bonheur, héroïque mensonge ;
Et, pour mieux insulter au vulgaire jaloux,
Que ton front, sans orgueil, soit paisible et soit doux.
Passe avec la lenteur du sage ; et s'il arrive
Que tressaille ta chair sous la douleur trop vive,
Si ton cœur est percé de quelque trait soudain,

Lance de tes yeux secs un éclair de dédain;
Mais, sur ta face, où nul n'a le pouvoir de lire,
Qu'il s'éteigne bien vite et devienne un sourire.
Fais voir un gai visage à tous tes envieux.
Crains leur fausse pitié, leur haine te vaut mieux.
Que la langue des sots, à l'affût d'un mystère,
N'ayant rien à salir, soit réduite à se taire,
Et que tes bons voisins qui devisent entre eux
Disent en te montrant : « Voyez un homme heureux! »

Septembre 1877.

XXX

POUR UN DRAPEAU

A L'ÉCOLE SAINT-THOMAS D'AQUIN

Veritas.

En plein soleil, toujours, portant notre bannière
Et d'un amour profond cherchant la vérité,
Nous trouvons en Dieu seul la force et la lumière...
Mais le monde nous doit, au moins, la liberté!

La science et les arts parent nos solitudes;
Nous en avons, jadis, allumé le flambeau.
Le bien, premier objet de nos saintes études,
Nous conduit, à coup sûr, dans le chemin du beau.

Nous enseignons ici, malgré tout, l'espérance;
Notre foi la commande, indomptable soutien!
On verra bien, un jour, si nous aimons la France,
Et ce qu'on fait pour elle en demeurant chrétien!

Nous avons même cœur, les écoliers, les maîtres..
Et de nos rangs serrés on ne peut plus sortir,
Quand on marche au combat avec de tels ancêtres,
L'apôtre Lacordaire et Captier le martyr!

Nous les imiterons, sans être de leur taille!
Voici les jours mauvais, Dieu le veut, il le faut.
Vous le savez, la terre est un champ de bataille :
Ici-bas le travail, la couronne est plus haut.

Aux devoirs, aux dangers notre âme est aguerrie;
Élevons ce drapeau sans reproche et sans peur;
Il sera, dans nos mains, pour Dieu, pour la patrie,
A la peine souvent... et toujours à l'honneur.

Décembre 1879.

LIVRE DES ADIEUX

I

ADIEU AUX ALPES

I

Alpes! forêts, glaciers ruisselants de lumière,
Sources des grandes eaux où j'ai bu si souvent,
Sommets, libres autels où, dans ma foi première,
J'ai respiré, senti, touché le Dieu vivant!

Où Cybèle a pour moi dénoué sa ceinture,
Où, dans ses bois obscurs, j'ai rencontré le jour,
Où mon cœur s'enivrait, aux bras de la nature,
D'un mélange sacré de terreur et d'amour!

C'est à vous que je dois le secret de mon être,
Mes élans vers l'azur et vers la liberté,
Alpes! désert chéri, vous fûtes mon seul maître;
Mon vrai poème à moi, vous me l'avez dicté.

Trente ans déjà passés, jeune, ardent, pur, austère,
Chercheur enthousiaste, altéré d'inconnu
Et pressentant l'amour au fond du grand mystère,
Alpes, mes blanches sœurs, chez vous je suis venu.

D'autres avaient baisé votre manteau de neige
Et, le soir, sur vos lacs d'azur et de vermeil,
Aperçu dans l'éther le radieux cortège
De vos fronts empourprés aux adieux du soleil.

Ils avaient retrempé leurs pinceaux dans vos flammes
Et de nos vers éteints ravivé les couleurs;
Pour les verser à flots sur les genoux des femmes,
Ils avaient à vos bois dérobé maintes fleurs.

Mais moi, sans m'attarder aux roses de vos cimes
Sitôt qu'un large éclair m'entr'ouvrait votre sein,
Éperdu, je plongeais dans ces vivants abîmes;
C'est dans votre âme à vous que j'ai fait mon larcin.

J'ai pressé de mes doigts cette invisible artère
Par où s'épand la vie aux lieux les plus secrets;
J'ai parlé dans votre ombre à l'esprit de la terre,
Elle m'a répondu par la voix des forêts.

Tout ce qu'elle disait avec vos lèvres saintes,
Tout rayon de vos yeux dans l'obscur infini,
Tout dissipait en moi les doutes et les craintes :
Je voyais l'homme heureux et l'univers béni.

De tous les grands espoirs vous m'avez fait largesse;
Je vivais dans l'effroi, vous m'avez rassuré;

J'avais soif de bonté, de beauté, de sagesse...
Le Dieu que je cherchais, vous me l'avez montré.

A travers votre azur dans l'insondable espace,
Hissé sur vos sommets, j'entrevis son séjour;
Je n'ai pu, moi chétif, lui parler face à face,
Mais vous m'avez redit que son nom est AMOUR!

Et je l'ai si bien cru dans ma longue jeunesse,
Qu'à lui, qu'à son ouvrage, à mes frères humains,
Admirant, adorant, joyeux, épris sans cesse,
J'ai prodigué partout mon cœur à pleines mains.

Je voyais d'un œil sûr tomber les vieilles chaînes
Et l'antique douleur à jamais s'apaiser;
Dans un horizon d'or, là-bas, aux pieds des chênes,
J'entendais retentir un immense baiser.

La sereine raison illuminait ces fêtes,
Baignant de sa clarté les fronts les plus épais,
Toutes les nations, doucement satisfaites,
Goûtaient dans leur sagesse une éternelle paix.

Comme, sur vos grands lacs, un navire paisible
Glisse entre deux azurs, par un beau soir d'été,
Telle, à travers le temps, vers le port invisible,
Voguait sous mes regards la sainte humanité.

Elle arrivait... malgré quelque orage éphémère!
Et pour nous recevoir, sans nous séparer plus,
Je voyais grand ouvert le vaste sein du père...
Tous étaient appelés et tous étaient élus.

Voilà quel songe heureux, quelles hautes ivresses
Vous m'avez prodigués dans l'ombre de vos bois!
Voilà le doux vertige, ô mes chastes maîtresses,
Que vos seins lumineux m'ont versé tant de fois!

I

Mais le temps s'est hâté, j'ai subi son outrage;
J'ai vieilli, j'ai souffert en des jours odieux...
Ah! je ne parle point des tristesses de l'âge :
Si je souffrais tout seul, je bénirais les dieux!

Du naufrage commun je ne puis les absoudre;
Ils ont livré la terre au crime tout-puissant;
Je me demande encor ce qu'ils font de leur foudre
Quand le droit égorgé se débat dans le sang.

J'ai vu, gonflés de haine et d'appétits infâmes,
Des peuples asservis à quelque homme fatal,
Poussant, broyant du pied les enfants et les femmes,
Reculer devant eux les frontières du mal.

J'ai vu mon cher pays, et c'est ce qui me tue,
Énervé par vingt ans d'un règne empoisonneur!
J'ai vu ma noble France en deux jours abattue,
Perdre du même coup sa gloire et son honneur.

Et moi, l'homme de paix, le chantre des beaux rêves,
Qui prêchai le Dieu bon et l'infaillible espoir,

La vertu me condamne à des guerres sans trêve,
Et voici que la haine est mon premier devoir!

Mon vers ne doit sonner que d'horribles fanfares,
Précipitant nos fils sur de sanglants chemins,
Quand je maudis du cœur ces revanches barbares,
Et dans l'âge où le fer pèse à mes faibles mains!

Ah! quand je vins rêver, pleurer sous vos mélèzes,
Et m'enivrer d'azur sous vos cieux éclatants,
Vous n'aviez à guérir que les heureux malaises
Et les vagues douleurs qui berçaient mes vingt ans.

Préparez aujourd'hui, vierges hospitalières,
Vos philtres les plus forts et les plus embaumés!
Je rapporte chez vous, mes douces conseillères,
Mille doutes sanglants par l'âge envenimés.

Prophète de malheur, dans l'abîme où nous sommes,
Faut-il, dès le présent, exécrer l'avenir,
M'éteindre avec horreur dans le mépris des hommes,
En blasphémant le Dieu que j'aimais à bénir?

III

Mais vous parlez... je viens! j'ai retrouvé mon temple,
J'y refais, jour par jour, mes haltes d'autrefois;
J'ai revu dans l'azur vos fronts... je les contemple;
J'écoute avec amour le silence des bois.

Sur vos lacs palpitants, bercé comme les cygnes,
Tout mon être obéit au rythme harmonieux;
Et je tiens ma pensée attentive à vos signes
Inscrits par les glaciers dans la splendeur des cieux.

Les neiges, les forêts, les prés, le bleu de l'onde,
En mille tons changeants répondent au soleil;
Je respire la paix! la lumière m'inonde;
Mon rêve se poursuit dans un demi-sommeil.

Musique, amour, splendeur de cette heure paisible,
Sereine immensité du monde aérien,
Transparent univers, voile de l'invisible,
Quoi! tu serais aveugle et ne sentirais rien?

Tu serais la beauté sans pouvoir te connaître?
Et quand l'humble mortel, ivre de tes appas,
Goûte ainsi dans ton sein les voluptés de l'être,
Tu répandrais l'amour et tu n'aimerais pas?

Nulle âme au fond de toi n'écouterait nos âmes?
C'est un néant trompeur que j'aurais tant aimé?
Nul Dieu n'habiterait sur ces sommets en flammes,
Et si tu t'écroulais, tout serait consommé?

Non! car j'entends quelqu'un même dans ton silence,
Car tu n'assouvis pas mon immense désir!
Plus haut chez toi j'arrive, et plus haut je m'élance
Vers quelque objet ailé que je ne puis saisir.

Oui, nature, univers, beauté, ma douce étude,
Si tu n'es pas le but, tu restes le chemin;

Tu me rends le désir, l'espoir, la certitude,
Quand je les ai perdus dans le désordre humain.

Voyez-moi, je suis vieux, ô mes Alpes fidèles!
Je n'ai plus, pour monter, le souffle et le pied sûr!
Qu'importe! je m'enlève, et je me sens des ailes
Quand vos fronts étoilés m'appellent dans l'azur.

J'y reprends la jeunesse et le rêve et l'extase ..
Aucun mal n'y fait ombre à ma sérénité;
Et j'y bâtis encor, j'affermis sur sa base,
Dans l'ordre et dans l'amour ma première cité.

Sur tes douces hauteurs je refais la patrie;
Chaque homme y vient s'asseoir au banquet fraternel,
Tout regard m'y sourit et toute voix me crie :
La douleur est d'un jour, le bien est éternel.

Adieu, nature, adieu, forêts, Alpes sacrées
Qui m'avez un moment donné l'oubli du mal;
Quand mon âme et ma chair seront transfigurées,
Nous nous retrouverons au sein de l'idéal.

Vous entrerez aussi dans l'immortelle vie!
Un ciel plus pur luira sur vos fronts éclatants;
J'y volerai peut-être, au gré de mon envie,
A côté des grands morts, vos heureux habitants.

Mes amis d'autrefois me guideront encore;
Sur vos plus hauts gradins nous irons nous asseoir;
Nous toucherons du doigt les roses de l'aurore;
Nous baignerons nos pieds dans la pourpre du soir.

Là, notre ancien amour refleurira sans cesse
Sous le même soleil dans un printemps nouveau;
Et vous m'y verserez, mieux que dans ma jeunesse
« Le breuvage du vrai dans la coupe du beau.

Septembre 1874.

II

A LA TERRE MATERNELLE

J'aime la terre maternelle,
Son aspect est tranquille et fort;
Plus on monte, et plus elle est belle.
La douce paix habite en elle,
On dirait la paix de la mort...
Mais je connais l'âme qui dort
Dans tes flancs, terre maternelle.

Je l'ai réveillé bien des fois,
Ton mâle esprit, sur les bruyères.
Dans les blés, la vigne et les bois;
J'ai suscité ses grandes voix,
Tantôt joyeuses, tantôt fières;
Dans tes fermes hospitalières
Je l'ai réveillé bien des fois.

Si j'aime tant cette nature,
C'est pour avoir beaucoup aimé,
Aimé sans courir d'aventure,
Parmi tes fleurs et ta verdure,
D'où je sors le cœur embaumé.
C'est pour avoir beaucoup aimé
Que j'aime tant cette nature.

Là j'ai connu tous les amours,
Tous les beaux rêves qu'on caresse
Et le bonheur de tous les jours.
J'y trouvais des cœurs sans détours,
Nulle âme orageuse et traîtresse.
Sans remords et sans folle ivresse,
Là j'ai connu tous les amours.

J'y goûtai les vrais biens de l'âme
Et les plus doux plaisirs des yeux,
Des enfants, une honnête femme...
Mon cœur n'y jeta feu ni flamme,
J'y passai fier, calme et joyeux.
J'ai là des fils et des aïeux;
J'y goûtai les vrais biens de l'âme.

J'ai là ce qui charme et soutient :
Vieux champ, vieux manoir, vieil ombrage,
Où l'homme sent qu'il s'appartient,
Où l'honneur du nom se maintient,
Où l'on a le cœur à l'ouvrage.
Là je ferai tête à l'orage...
J'ai là ce qui charme et soutient.

Si j'ai trouvé mieux que des rimes,
Si j'ai fait parler dans mes vers
L'âme et le cœur, les voix intimes,
Les devoirs humbles ou sublimes
Et l'esprit du Dieu que je sers,
C'est toi, cher petit univers,
Qui m'as dicté mieux que des rimes.

J'ai connu les saines douleurs,
Les travaux, les besoins sévères
Des hommes forts, des laboureurs;
Jamais en de lâches fureurs,
En des caprices éphémères,
Je n'ai pleuré pour des chimères...
J'ai connu les saines douleurs.

O douce terre maternelle,
Ton enfant est devenu vieux
Et, vers la patrie éternelle,
Où tout amour se renouvelle,
Je commence à lever les yeux.
Reçois donc mes tendres adieux,
O douce terre maternelle!

Septembre 1877.

III

DEO OPTIMO MAXIMO

I

Je t'adorai longtemps, décevante nature!
J'ai dit ta beauté sainte et nos saintes amours;
Empruntant mes accords à toute créature,
J'ai loué soixante ans ton œuvre des six jours.

Je t'ai prêté la vie et les clartés de l'âme,
J'ai fait rendre à tes bruits mille oracles charmants;
Sur tes obscurités je répandais ma flamme,
Je tirais des chansons de tes gémissements.

Il suffisait d'un chêne ou d'un buisson de roses
Pour voiler à mes yeux, pour éclipser le mal;
Et mon esprit forçait les plus sinistres choses
A sourire, à fleurir, à parler d'idéal.

J'admirais tout! en tout je voyais l'invisible;
Puis, rentré dans mon cœur épris de l'univers,
J'y trouvais, j'écrivais d'un doigt sûr et paisible
Ton nom, amour, ton nom, le but de tous mes vers!

J'emportais avec moi mon soleil dans les villes;
Et, dressé, dès l'enfance, à ne voir que le beau,
J'allais heureux, j'allais aveugle aux laideurs viles,
Ne lisant l'âme humaine, amour, qu'à ton flambeau.

Je montais d'un pied ferme aux sommets de l'histoire,
Sourd aux cris de la foule et rebelle aux vainqueurs,
J'écoutais, à travers les erreurs de la gloire,
J'écoutais longuement palpiter les grands cœurs.

Je ne m'arrêtais point aux crimes éphémères;
Et croyant que l'oubli suffit à les punir,
J'oubliais; et tout plein de mes nobles chimères,
Des vertus que j'aimais je peuplais l'avenir.

Ainsi, des temps passés et des temps où nous sommes,
Le bien seul se gravait dans mon cœur, dans mes yeux;
Ivre de la nature, ouverte à tous les hommes,
Mon âme embrassait tout de ses baisers joyeux.

II

J'ai vécu, j'ai connu la nature et ses hôtes;
Le temps leur retira ce qu'ils tenaient de moi;
A travers mes douleurs, mes combats et mes fautes,
Sa main froide a pesé les objets de ma foi.

J'ai cessé de nombrer les fleurs et les étoiles;
Mais, penché sur ton sein, creusant avec effort,

De ta beauté qui ment j'ai fait tomber les voiles,
Effroyable univers, atelier de la mort !

Tout s'y heurte et s'y brise et tout s'entre-dévore ;
Chaque être tue et meurt froidement criminel;
On souffre, on fait souffrir des douleurs qu'on abhorre...
Qu'est-ce que la nature? Un carnage éternel.

Qu'importe à ce qui meurt tout ce qui va revivre?
Qu'importe ma torture à ta sérénité?
Tu bois toujours du sang et tu n'es jamais ivre;
De ces meurtres sans fin tu nourris ta beauté.

Ces beautés, ces faux dieux dont j'étais idolâtre,
Nés de l'horrible mort par la mort sont défaits.
Toi que j'ai tant aimée, implacable marâtre,
Tu m'as créé mortel, nature, et je te hais!

Qu'ils soient maudits le lieu, l'heure où tu m'as fait naître,
Ces jours d'espoirs grossiers et de lâches regrets,
Où, dans l'orgueil d'être homme et de parler en maître,
J'ai pu croire à ce mot insensé : le progrès!

Quel siècle méprisé, quelle horde sauvage,
D'une hache de pierre armant sa lourde main,
Quel siècle a plus détruit sans faire un seul ouvrage
Et s'est plus largement soûlé de sang humain?

J'ai vu Paris stupide et s'égorgeant lui-même
A force de haïr ses ancêtres, son Dieu,
S'acharner sur les arts, sur les œuvres qu'il aime...
Tout noyer dans le sang, tout jeter dans le feu.

Encore un peu de temps, Raphaël, Michel-Ange,
Ce grand Louvre insulté par d'ignobles rimeurs,
Au pétrole échappés crouleront dans la fange
Du progrès qui s'annonce et des nouvelles mœurs.

Heureux les bords du Tibre après ceux de la Seine!
Ils verront, eux aussi, brisant prêtres et rois,
Régner, brûler, tuer cette canaille obscène
Au nom de qui l'on juge et l'on bâcle nos lois!

Passez, divins sculpteurs, peintres sacrés, prophètes,
N'aspirez plus en haut, le peuple seul est Dieu.
Votre art, venant du ciel, attristerait ses fêtes;
L'âme de cette foule, elle est dans le vin bleu.

Donc, j'aurai célébré, moi fidèle aux ancêtres,
L'esprit nouveau, la paix, la liberté, les arts,
Pour vieillir opprimé sous ces ignobles maîtres
Entre une plèbe immonde et d'immondes Césars!

Devais-je ainsi finir dans le mépris de l'homme,
Dans l'effroi des beaux lieux si chers jusqu'à ce jour,
Oubliant le nom vrai dont l'univers se nomme,
Et mourir dans la haine ayant vécu d'amour?

III

Va, tu peux ressaisir, il suffit d'un coup d'ailes,
Tout ce monde immortel de lumière et d'espoir.

La beauté t'a dit vrai, tes rêves sont fidèles :
Rien n'est fait pour mentir et pour nous décevoir.

Tes yeux seuls ont changé, la nature est la même ;
Ton cœur épris du bien à lui-même est pareil ;
En suivant la clarté de l'idéal qu'il aime,
Tu pourrais longuement te passer du soleil.

Eteins autour de toi tous les flambeaux vulgaires,
Ces scribes, ces tribuns, leur fol éclat te nuit...
Si tu veux retrouver tes amours de naguères,
Renferme-toi tout seul dans une chaste nuit.

Rendors-toi du sommeil des fortes rêveries ;
Soudain reparaîtront, aux accords des neuf Sœurs,
Les heureux défilés des blanches Théories,
Chantant comme autrefois des hymnes à deux chœurs.

Tu les reconnais bien, ces figures lointaines,
Tu peux les rappeler chacune par son nom,
Toi qui suivais leurs pas dans les fêtes d'Athènes,
Toi qui les écoutais autour du Parthénon!

Jeunes, belles toujours, de lumière inondées,
Portant des fleurs, et toi des myrtes à la main,
Vous reprendrez, poète, et vous, chastes Idées,
Vous reprendrez en Dieu votre éternel chemin.

Crois-tu qu'on puisse errer sans rentrer dans ses voies
Quand on l'a pour seul but, cœur droit et sans détour ?
Crois-tu qu'après les deuils, les fautes et les joies,
Dans son sein paternel on ne fait plus retour ?

Tu n'as cessé jamais, dans ta nuit la plus sombre,
D'illuminer tes vers de son nom bienfaisant;
Sa colonne de feu planait sur toi dans l'ombre,
Tu l'as senti partout, ce Dieu toujours présent.

Qu'importe qu'on l'ignore, ou l'insulte, ou le nie,
Qu'on le démontre esclave en un monde fatal,
Qu'on lance contre lui, terreur ou calomnie,
Ce blasphème sanglant, l'éternité du mal!

Va, rien ne troublera ta foi calme et profonde;
Tu sais ton Dieu très bon, très grand, toujours vainqueur
On peut le méconnaître en disséquant le monde,
Si tu veux le bien voir, regarde dans ton cœur;

Dans un cœur affranchi des ambitions vaines,
De ses désirs trompés ne portant plus le deuil,
Pur, serein, au-dessus des craintes et des haines,
Et dans l'immense amour abjurant son orgueil.

Alors tu reprendras ta paix et ta lumière;
Tu feras mieux qu'aux jours de ta virginité :
Le mal que tu nias dans ta candeur première,
Tu l'auras vu, souffert... Et tu l'auras dompté.

Rien n'opprimera plus ta raison asservie;
Du combat de la mort tu te feras un jeu,
Et tu t'élanceras dans l'éternelle vie,
Libre et sûr de toi-même et certain de ton Dieu.

Oui, je vous ai conquis, je vous possède, ô Père!
Sais-je encor ce qu'étaient mes fragiles tourments?

Je vois, je sens, je tiens tout ce qu'un autre espère :
Rien ne m'arrachera de vos embrassements.

Craindre et se méfier, c'est le crime suprême :
Ma faute à moi fut moindre, et j'aurai mon pardon
Ayant redit sans cesse à qui pleure ou blasphème
Que l'homme est votre fils et que vous êtes bon.

Vous êtes bon, voilà ma force et mon courage !
Votre bonté sans terme atteint jusqu'aux méchants.
La bonté, la beauté dans vous, dans votre ouvrage,
C'était l'objet unique et l'âme de mes chants?

Je me tais, ma voix tombe et mon hymne s'achève,
Nommant de son vrai nom l'idéal innomé ;
La mort, la douce mort m'éveille de mon rêve...
Le Dieu bon m'enveloppe, et tout est consommé.

Août 1879.

IV

AUX SOUVENIRS

Chez le Dieu bon en qui je crois,
Que j'aime et devant qui l'on tremble
Quand, sous le signe de la croix,
Nous nous réveillerons ensemble,

A travers les cieux infinis,
Possédant la clarté suprême,
Nous monterons, tous réunis...
Mais chacun restera lui-même.

Chaque âme, au fond du firmament,
Dans l'astre où Dieu l'aura placée,
Vivra, régira pleinement
Son vouloir, son cœur, sa pensée.

Elle emportera d'ici-bas
Tout son être, hormis la souffrance
Plus de soucis, plus de combats,
Mais le travail et l'espérance.

Là-haut, notre sang et nos pleurs
Iront, rubis et perles fines,
Orner les couronnes de fleurs
Qui furent nos bandeaux d'épines.

Tout, si bien, sera transformé
Qu'avec nos plus terribles heures,
Pour peu que nous ayons aimé,
Dieu, là-haut, fera nos meilleures.

Chaque douleur aura son prix :
Et les voluptés mensongères,
Nos souvenirs les plus chéris
Pâliront près de nos misères.

Passez donc, perdus pour le ciel,
Heures d'amour, rêves de gloire,

Sourires plus doux que le miel,
Envolez-vous de ma mémoire !

Ces nœuds chers qu'il faut délier,
Tranchons-les vite aux pieds du Maître...
Mais, avant de tout oublier,
Les adieux sont permis, peut-être?

Revenez encore une fois
Traversez mon cœur, doux visages,
Chênes sacrés, mousses des bois,
Petites fleurs, grands paysages !

Je veux un instant tout revoir
Et la ville et mes solitudes,
Les salons, mon humble manoir,
Mes tableaux, mes livres d'études.

J'étais né fidèle à jamais.
Mon souvenir fort et tenace
Étreint ce passé que j'aimais,
Mes amis, ma terre et ma race.

De mon cœur je ferai le tour
Et, dans le recoin le plus sombre,
Mes adieux de mort et d'amour
N'omettront pas une seule ombre.

Je vous revois, êtres sacrés,
Vous gardez encor tous vos charmes !
J'adresse à vos fronts adorés
Ces vers, mes baisers et mes larmes.

Sites chéris, chers compagnons,
Amis sans peur et sans reproche,
Je veux dire ici tous vos noms...
Il faut s'arrêter... l'heure est proche.

Mais, au bord de l'éternité,
Tant que je suis encor moi-même
Tout mon cœur vous sera jeté
Tout dans ces seuls mots : Je vous aime

Assez !... quitte en paix ce bas lieu
Plein d'espoir, d'un espoir immense.
J'ai fini... me voilà, mon Dieu !
Je m'abandonne à ta clémence.

Septembre 1879.

V

A LA PATRIE

A MON AMI LE Vte CAMILLE DE MEAUX

I

Que t'importe d'entrer dans la terre promise,
Si tu vois sur ses tours nos drapeaux triomphants ;
Si du haut de l'Horeb, tu peux, avec Moïse,
Montrer d'un doigt certain la route à nos enfants ;

Si tu sais, dans ta foi, qu'une vertu se fonde,
Que ton dernier combat fut gagné sur le mal,

Que ta race et ton Dieu régneront sur le monde,
Que rien ne prévaudra contre ton idéal!

Heureux qui meurt un jour de victoire complète,
Fier de sa juste cause et sûr de l'avenir!
Pour le chef d'un grand peuple et pour son moindre athlète,
C'est ainsi qu'il est beau, qu'il est doux de finir!

Quand nos derniers regards ont vu fuir le barbare,
Le Perse efféminé, l'exécrable Teuton...
Trois fois heureux le mort dont la tombe se pare
D'un de ces noms vengeurs : Bouvine ou Marathon!

Dès que ses yeux sont clos, sa vision commence,
Et déjà dans son cœur dont tout le sang a fui.
Il a senti couler l'âme d'un peuple immense :
Les grands siècles futurs se lèvent devant lui.

C'est ainsi, pour nous faire une France immortelle,
Qu'ils tombaient souriant, nos superbes aïeux;
Qu'ils ont, pendant mille ans, trouvé la mort si belle,
Qu'alors tout cœur de brave était un cœur joyeux.

On s'immolait, chacun à sa noble chimère,
A sa gloire, à son Dieu, — deux mots anéantis!
L'homme ignorait encor la nature, une mère
Qui nous a créés tous serfs de nos appétis.

Il regardait le ciel, enivré d'espérance;
Même en faisant le mal, il adorait le beau.
L'amour de l'invisible a fondé notre France;
Lui ravir l'idéal, c'est la mettre au tombeau.

Son orgueil a visé plus haut qu'à la richesse ;
Il ne lui suffit pas d'un vulgaire bonheur ;
A travers la folie, à travers la sagesse,
Elle a vécu mille ans de ce seul mot : L'HONNEUR ?

L'honneur, c'était la sève et le sang de nos veines,
Animant tous les cœurs égaux malgré les lois,
Montant des pieds de l'arbre à ses branches lointaines
Jusqu'au royal sommet du grand chêne gaulois.

S'il tarit, si le Christ, dont la foule se raille,
Des gouttes de son sang ne veut plus le nourrir,
Si ce Dieu perd chez nous sa dernière bataille...
Le matin de ce jour, tâchons de bien mourir.

II

Partout l'effroi, partout de sinistres présages !
On m'enseigne, et j'entends, la rougeur sur le front,
Que l'âme a disparu sous le scalpel des sages,
Que la bête nous reste et que les dieux s'en vont.

Tout est matière en moi, tout meurt ; le ciel est vide !
Un esprit l'habitait, seul principe du bien ;
J'interrogeais, là-haut, un père, un maître, un guide...
Et d'horribles pédants m'ont répondu : « Plus rien ! »

Rien ! c'est ton dernier mot, ô science moderne.
Jouissons, s'il se peut ; rien avant, rien après !

Rien! l'appétit seul règne et le poignard gouverne :
Tous les rois subiront ses sauvages décrets.

Ni rois, ni dieux! Là-bas, un espoir luit dans l'ombre ;
Un soleil inconnu se lève à l'horizon :
Saluez humblement le droit sacré du nombre,
Il sera la justice, il sera la raison.

On a voté! La terre a reconnu son maître,
Un roi sans passions, sans erreurs, sans défaut!
Il fait, défait, refait boussole et baromètre :
Le blanc devient le noir, le vrai devient le faux.

De par la liberté supprimons la prière!
Vos enfants sont à nous, c'est écrit dans la loi :
Sous peine d'ilotisme, un fils de bonne mère
Devra livrer son âme à des cuistres sans foi.

Paris va luire, enfin, dans votre nuit rurale,
Paris veut que chacun apprenne, en chaque lieu,
D'un maître patenté d'hygiène et de morale
La culture du ventre et la haine de Dieu.

Vos temples font retour à la chose publique ;
Nous les renverserons... Mais on peut y surseoir :
Louons au plus offrant la vieille basilique,
Église le matin et bastringue le soir.

Une religion!... Mais qui donc s'en soucie?
On veut jouir sans frein, sermonneur importun.
Dieu, c'est un mot gênant pour la démocratie;
Le maître nous l'a dit : « C'est l'ennemi commun. »

Et je songe à demain !... Hier j'ai vu les otages,
On en pourrait revoir, et de pleins tombereaux;
C'est le terme fatal de ces lâches outrages :
Après les insulteurs nous aurons les bourreaux.

Chantez le *sang impur*, vantez quatre-vingt-treize !
La sottise, à pas lents, amène les horreurs.
Vous êtes les plus forts, prenez-en à votre aise :
Vous persécuterez... comme des empereurs.

Poursuivez, brisez tout, mettez-nous en poussière,
Et du saint Évangile éteignez les flambeaux.
Régnez, régnez longtemps... Sous votre main grossière
La France et la raison s'en iront par lambeaux.

Mais non !... Je ne dois pas finir par l'anathème,
Je fermerai mon cœur à ces haines d'un jour;
J'ai fui leur vain tumulte et je rentre en moi-même :
J'y retrouverai Dieu, la patrie et l'amour.

III

Quand j'épelais ton nom, ô France, et ton histoire,
Je me sentais grandir, écolier triomphant.
Depuis que mon cœur bat, j'ai vécu de ta gloire :
Le vieillard garde encor les ardeurs de l'enfant.

Ah ! je t'ai bien aimée, et du fond des entrailles !
Même à travers ces temps où je n'ai pas vécu,

Mon âme était présente à tes grandes batailles,
Et je sais ce que c'est que de mourir vaincu.

Mais je sais qu'on revit, après mille défaites,
A force de vertu, pur d'orgueil et de fiel;
Je sais pour tes soldats ce qu'ont pu tes prophètes,
Rien qu'en tenant leurs cœurs élevés vers le ciel.

Je ne cesserai point d'aiguillonner les âmes,
De leur crier, plus haut! quand tout les pousse en bas,
De prêcher le mépris des vanités infâmes...
C'est ainsi qu'on les dresse à de meilleurs combats.

D'autres, plus mollement, sculptent l'or et l'ivoire;
Dans cet art je m'incline et j'ai plus d'un vainqueur;
Je prescris le devoir, la lutte méritoire,
Et j'ai tâché d'apprendre à gouverner mon cœur.

Si l'homme encore intact et qui vient de me lire,
Devant le bon chemin hésite un seul moment,
Si quelques sons douteux s'échappent de ma lyre...
Je brise et foule aux pieds le perfide instrument.

Peut-être ai-je lancé des rimes trop amères
Et trop d'âpres dédains aux puissances du jour;
Mais Dieu sait si l'orgueil alluma ces colères :
La vigueur de ma haine attestait mon amour.

Je la puis avouer... et l'écarter sans honte;
Je sais ce que je garde et je vois l'avenir :
Mon cœur sent, de partout, l'éternité qui monte...
C'est une ardeur d'aimer, d'espérer, de bénir!

Elle me vient dicter mon suprême cantique;
Les présages meilleurs abondent... et je veux,
A l'heure du départ, comme un rapsode antique,
Sur tout ce que j'aimais répandre à flots mes vœux.

Sur toi d'abord, ô terre, ô plaines, ô montagnes,
Pour que Dieu multiplie, avec le sang gaulois,
Les présents du travail dans nos rudes campagnes,
Et les fortes vertus, filles des justes lois;

Pour qu'un soleil plus pur et vainqueur des orages
Repeuple tes coteaux de leurs ceps généreux;
Pour que les grands esprits, issus des grands courages,
Renaissent de tes flancs et qu'ils s'aiment entre eux;

Pour que nos fiers printemps aient de sages automnes,
Des fruits qu'après nos fleurs on nous puisse envier,
Et que la paix nous tresse, en solides couronnes,
De l'une à l'autre mer, le chêne et l'olivier;

Sur nos vieilles cités, mères de l'industrie,
Pour que l'âme y grandisse à l'abri des clameurs;
Sur tout ce que j'adore en ce seul mot : PATRIE...
Pour la beauté des arts qui fait celle des mœurs;

Pour que ta France, ô Christ, en miracles abonde,
Que son peuple soit tien, triomphant ou souffrant,
Et qu'on dise à jamais dans l'histoire du monde :
« L'œuvre de Dieu s'y fait des mains du peuple franc. »

Cher pays, je m'en vais dormir sous tes grands chênes,
D'un inutile amour j'emporte les remords.

Pourtant, s'il faut livrer des batailles prochaines,
Parmi tes bons soldats compte aussi tes vieux morts.

Tu le sais mieux que moi, chère âme de la France,
Les amours que Dieu veut survivent au trépas;
Tous ceux qui dans le Christ ont mis leur espérance,
L'immense éternité ne les sépare pas.

Aux œuvres d'ici-bas, fidèles ouvrières,
Les âmes de nos morts ont la meilleure part;
Il se forme un faisceau d'indomptables prières,
Des légions d'esprits qui vaincront tôt ou tard.

Du jour où tu reçus ton illustre baptême,
Où le Christ a dressé tes premiers bataillons,
Du temps des vieux croisés à notre temps lui-même,
Tes soldats dans le ciel comptent par millions.

Revêtus à jamais de l'armure des anges,
Ils veillent sur ta gloire, ils veillent sur ta foi;
Ton plus obscur enfant, admis dans ces phalanges,
Sous d'invincibles chefs y combattra pour toi.

Demeure à ta charrue, oublie un peu ton glaive;
Garde la patience, et souffre s'il le faut :
Mais si des grands combats demain le jour se lève,
Affronte-les sans peur... Ils sont gagnés là-haut.

Décembre 1879.

VI

AUX MONTAGNES DU FOREZ

A MON AMI R. CHANTELAUZE.

Ma muse a fréquenté l'Hymette et le Calvaire;
Mais si mon vers s'élève ému, simple et sévère,
S'il atteint les hauteurs où Dieu se montre à nous,
D'un vol paisible et sûr et maître de lui-même,
S'il va son droit chemin fidèle à ce qu'il aime,
C'est qu'il est né de vous.

Je sais ce que je dois à l'exemple des maîtres,
A l'honneur paternel, à ma mère, aux ancêtres :
Ils m'ont donné mon cœur et ses élans chrétiens.
Vous qui m'avez chanté vos grandes symphonies,
Vous m'avez fait poète, ô montagnes bénies,
Et je vous appartiens.

J'ai goûté, loin de vous, de plus âpres caresses.
Les Alpes des glaciers, orageuses maîtresses,
M'ont enivré souvent d'amour et de terreur.
J'ai gravi seul, perdu, leurs cimes toujours blanches,
Et d'un effroi sublime, au bruit des avalanches,
J'ai savouré l'horreur.

Alpes! Malheur à moi, si jamais je renie
Nos amours et les vers nés de votre génie!

Peut-être avez-vous eu mes hymnes les meilleurs.
Ce choc sacré qui fait jaillir le feu de l'âme,
Il m'est venu de vous comme il vient d'une femme...
Ma mère était ailleurs.

O terre de Forez, large et douce nature,
J'ai bu ton lait paisible et suis ta créature :
Chez toi je fus enfant aimé, tendre et joyeux;
J'ai tout connu, d'abord, à ta chaste lumière;
Sur l'œuvre du Très-Haut, c'est toi qui, la première,
Ouvris mes faibles yeux.

J'ai vu, dès mon berceau, tes monts en longues chaînes
Dérouler dans l'azur leurs couronnes de chênes,
Monter d'un rythme égal et toucher jusqu'au ciel.
J'ai fait mes premiers pas de l'un à l'autre étage;
Et des pêches en fleurs à l'airelle sauvage,
Cueilli mon jeune miel.

Depuis tes hauts plateaux de lave et de bruyères,
Je sais tous les circuits de tes vertes rivières,
Dans les vallons obscurs tapissés de grands bois,
Quels manoirs, quels hameaux se penchent pour y boire!
Des monts jusqu'à la plaine où s'argente la Loire,
Le vrai fleuve gaulois.

Des bords du fleuve, au pied de tes hauteurs lointaines,
Le soir, quels beaux retours de chasse à travers plaines!
J'allais, face au soleil qui flamboyait encor;
J'admirais, dans leur cadre étendu de vingt lieues,
Serpenter et brunir ces larges cimes bleues
Parmi la pourpre et l'or.

J'allais à pas réglés sur la chanson d'un pâtre;
J'approchais, discernant du vaste amphithéâtre
Les plans divers, les bois, les vignes, les jardins;
Sur leurs flancs divisés par l'ombre descendante
Mes yeux escaladaient jusqu'à leur cime ardente
Ces immenses gradins.

Mon esprit, soulevé jusque dans l'invisible,
Suivait de leurs coteaux l'ascension paisible,
Le port majestueux de leurs larges sommets;
J'appris ces rythmes lents, ces lignes solennelles;
Vos charmes dans mes vers, montagnes maternelles,
Sont empreints à jamais.

J'ai retenu très peu des hommes et des livres;
Sobre de ces progrès dont les autres sont ivres,
Je n'ai rien, grâce à Dieu, de ce Paris nouveau;
Je hais le rire impur et l'inepte blasphème;
Ses plaisirs, sa science et ses arts n'ont pas même
Effleuré mon cerveau.

Toi, mon humble Forez, tu nous as fait largesse
D'un esprit simple et droit, d'une rude sagesse;
De ta gaieté sans fiel le rire est bienfaisant.
Quand je touche à ton sol, je m'y sens jeune encore;
J'y retrouve et ma force et ma paix, et j'adore
Mon Dieu partout présent.

Tu sauvas mon enfance et l'emplis d'heureux songes
Mes vieux jours fatigués, c'est toi qui les prolonges;
Propice à mon travail, tu l'es à mon repos.
A qui veut bien finir ton ombre est salutaire...

Pour qu'ils dorment en paix, ô terre, ô douce terre,
Je t'ai légué mes os.

Septembre 1879.

VII

A L'ANGE GARDIEN

Je veux, pour bien finir en reprenant courage,
Accomplir un devoir dont j'aime la douceur,
Et vous parler encor, sur ma dernière page,
O vous qui m'exhortez et relevez mon cœur.

Votre esprit dans le mien verse encor sa lumière;
La mort n'a pas brisé nos entretiens chéris:
Vous me dictez toujours, grande âme de ma mère,
Et la loi que j'observe et les vers que j'écris.

C'est vous, sans le savoir, humble femme ingénue,
Qui m'avez fait poète habitant les sommets;
Et vous m'avez légué cette ardeur contenue
Qui brûle au sein de l'ombre et ne s'éteint jamais.

Ma voix tombe et mon sang va se glacer peut-être;
Je suis prêt ici-bas à me taire, il le faut;
Mais je sais que la mort nous appelle à renaître,
Et l'hymne interrompu sera repris là-haut.

Il me reste mon cœur à défaut de génie,
Mon cœur où vous lisez, où vous régnez toujours;
Du père et du chrétien l'œuvre n'est pas finie,
Mère, et pour l'accomplir j'ai besoin de secours.

Voici l'heure d'agir et d'oublier ce livre,
Pâle et stérile hommage au bien que j'ai rêvé;
Donnons à Dieu tout seul ce qui me reste à vivre
Et faisons de mon âme un poème achevé.

Vous savez ce qui manque à ce cœur misérable.
Ah! je vous cacherais, ici-bas, tous mes pleurs :
Mais, là-haut, votre paix demeure inaltérable
Et Dieu vous laisse voir au fond de mes douleurs.

Car la fin et la cause et le prix de nos luttes,
Tout dans un seul regard apparaît aux élus :
Vous savez la victoire aussitôt que les chutes,
Vous voyez ma torture... et vous n'en souffrez plus.

Pauvre cœur maternel si tendre à toute chose,
Qui répondais si vite à mes moindres pensées!
Toi qui saignais aux plis d'une feuille de rose,
Quand mon corps ou mon âme en étaient offensés!

Regarde et connais-moi dans toute ma misère.
Suis-moi dans les détours de mon sentier fatal,
Car tu dois mesurer là-haut, ma douce mère,
Le prix à mes efforts, le remède à mon mal.

Laisse ma vieille chair à sa longue torture :
C'est plus près de mon cœur que j'eus mon ennemi;

Toi-même dans tes os, dominant la nature,
Tu souffris davantage et tu n'as pas gémi.

Mais il existe un mal sans honneur et sans trêve
Qu'un cœur pareil au tien n'eût jamais soupçonné,
Que tu n'entrevis pas, même en un mauvais rêve...
Moi qui meurs de ses coups, j'en demeure étonné.

Tu vois tout de là-haut. Sois mon guide et mon juge!
Tu sais bien quelle paix habitait parmi nous :
Chacun était pour tous un bonheur, un refuge;
Tu connaissais ton fils, un enfant simple et doux.

Sans rêve ambitieux de pouvoir, de richesse,
L'honneur et le travail étaient ses seuls besoins
Tu sais de quels amis il obtint la tendresse;
Son humble histoire un jour aura de fiers témoins.

A lui, rêveur paisible et frère des poètes,
Il était dû, peut-être, une part de douleur
Autre que la discorde et d'ignobles tempêtes...
Grâce à Dieu, tu n'as vu que d'en haut son malheur.

Ici-bas, tu ne peux vider sa coupe amère;
Souffrons, puisqu'il le faut, jusqu'au jour de mourir !
Ce n'est pas le bonheur que je demande, ô mère,
C'est l'humble patience et l'art de mieux souffrir.

Qu'au moins de ces douleurs je sois seule victime;
L'avenir n'est pour moi qu'un morne épouvantail.
Mais sauve, s'il se peut, de mon naufrage intime
Ma liberté d'esprit et mon pauvre travail.

Au tenace ouragan j'abandonne le reste,
Et mon corps et mon cœur et mes affreuses nuits!
Tous ces maux acceptés auront leur fin céleste,
Je n'aurai pas connu de stériles ennuis.

Tu dirigeas mon âme et mes yeux et ma plume
Vers un monde où finit, mon Dieu, votre rigueur ;
Dans ces combats obscurs où plus d'un se consume,
Tu m'auras conservé ma sereine vigueur.

Tu feras mieux pour moi! Tu voudras, je l'espère,
Que fidèle aux devoirs appris dans la maison,
Je garde à ton exemple, à celui de mon père,
Et ta sage tendresse et sa douce raison.

J'entends leur sainte voix qui m'invite au courage,
A l'oubli de ces maux qui vont se terminer :
Je sais qu'étant leur fils il est dans mon partage
De souffrir plus qu'un autre et de mieux pardonner.

Je ne demande plus que des heures de trêve
Pour recueillir mon âme en un dernier effort,
Pour aider à ta main qui vers Dieu me soulève
Et jouir de la paix au moment de la mort.

Septembre 1877.

VIII

AUX AMITIÉS

Grâce à vous, amis, j'ai goûté
Tout ce qui fait chérir la vie,
Et Dieu m'a largement doté
Des biens du cœur, ma seule envie.

Jeune ou vieux, en toute saison,
J'ai cherché, j'ai trouvé sans cesse
Ma force dans votre raison
Et dans votre amour ma richesse.

Un mot de vous, simple et fervent,
Suffit à mes désirs de gloire;
Quand vous me dites : « En avant! »
Je crois tenir une victoire.

Vous avez été mon flambeau
Et ma conscience elle-même;
Vous aimez le bien et le beau,
Amis, c'est pourquoi je vous aime.

Dieu vous plaça sur mon chemin :
Il veut qu'un plus fort me soutienne.

Je ne lâcherai votre main
Que pour me jeter dans la sienne.

Je sais qu'à ce dernier moment,
Fidèles comme l'espérance,
Vous m'exhorterez vaillamment
Au nom du Christ et de la France;

Et mes jeunes morts tant pleurés
Beaux, souriants, d'un geste calme,
Le long des célestes degrés,
Me montreront leur douce palme.

Mon cœur confirmé dans sa foi
Ne trouva que des cœurs fidèles;
Tous mes amis, meilleurs que moi,
M'ont porté plus haut sur leurs ailes;

De l'heure où je rasais le sol
Tout près de mon nid, dans les seigles
Jusqu'à celle où j'ai pris mon vol
Et rêvé d'atteindre les aigles.

Si j'ai franchi l'ombre des bois
Sans m'y perdre à travers le doute,
Si j'ai monté... je vous le dois,
Mes braves compagnons de route.

Hélas! que Dieu m'en a repris
De ces forts au parler de flamme,
De ces purs, de ces doux esprits
Qui m'aidaient à dresser mon âme!

Chaque automne à moi, le plus vieux,
M'en ravit, un aigle ou colombe;
Mon souvenir des temps joyeux
Partout se heurte à quelque tombe.

Mais le Dieu qui m'a donné tout
Ne voudra pas tout me reprendre;
J'aurai des appuis, jusqu'au bout,
A la main virile, au cœur tendre.

Comme sur l'arbre aux rameaux d'or,
Dès qu'une amitié m'est ravie,
Il en surgit une autre encor
A chaque étape de ma vie.

Voici l'hiver, les temps affreux!
Mais la bise en vain se déchaîne,
De jeunes cèdres vigoureux
Font rempart autour du vieux chêne.

Jeunes amis, fiers combattants,
Chers amis de la dernière heure,
Vous venez tous en votre temps...
Dieu veut qu'on m'aide et qu'on me pleure.

Je vénérai jusqu'au tombeau,
J'aidai, je pleurai mes vieux maîtres,
Tous ceux qui m'ont appris le beau
Et que mon âme eut pour ancêtres.

Chers survivants du groupe ancien
Dont l'esprit m'a dicté mon livre,

Restez debout, gardez-vous bien
Et songez qu'il faut me survivre.

Amis nouveaux, si verts encor,
Si fiers de moi, si téméraires,
Resserrant notre chaîne d'or
Donnez la main à mes vieux frères.

Certes, vous saurez maintenir
Nos droits, notre Dieu, la croix sainte !
Moi je ne veux qu'un souvenir,
Je l'aurai... je m'en vais sans crainte.

Adieu ! donnez-moi sans retard
Des prières et non des larmes ;
Et que la nuit de mon départ
Soit pour vous la veille des armes.

Mars 1880.

IX

ADIEU A LA MUSE

I

Pars et remporte au ciel le meilleur de mon âme,
O souffle inspirateur qui réglais tout en moi ;
Quitte ce corps vieilli, ce cœur triste et sans flamme,
Muse ! il n'y reste rien qui soit digne de toi.

Muse, je te dois tout, mes courts instants de joie,
Ma sereine vigueur à porter les ennuis,
La clarté qui m'attire et m'a montré ma voie,
Ce que j'ai rêvé d'être et le peu que je suis.

Toi seule, à travers l'âme et la nature entière,
As porté devant moi l'infaillible flambeau,
O Muse! Et c'est par toi, ma force et ma lumière,
Que j'essayai le bien, que j'entrevis le beau.

Tu m'as fait adorer des splendeurs invisibles
Dans la morne épaisseur des ombres d'ici-bas;
Tu m'as fait parcourir, aux seuls endroits paisibles,
Ce globe ensanglanté par tant d'affreux combats.

J'ai passé, plein de toi, sur les monts, sur les pentes,
Dans les halliers impurs, au bord d'infectes eaux
Prodigues de poisons et de bêtes rampantes...
Je n'ai vu que le ciel, ouï que les oiseaux.

Sur l'ortie et l'ajonc tu me cueillais des roses,
De douces pommes d'or sur les hideux buissons;
Des funèbres soupirs sortant de toutes choses
Tu m'aidais à former de joyeuses chansons.

Dans la ville, au milieu des haines, des souillures,
Tu peuplais de tes fleurs mes austères chemins;
Par toi, sourd aux clameurs, à l'envie, aux injures,
Je bénissais la terre et j'aimais les humains.

Soigneuse de mon cœur, comme une chaste mère,
Sous tes voiles d'azur tu me cachais le mal;

J'ai marché sans rien voir de bas et d'éphémère,
Ne quittant pas des yeux l'éternel idéal.

Dans ce siècle haineux où l'on s'entre-dévore,
Croyant de la beauté, j'ignorais nos laideurs;
Tu dirigeais ma foi vers la future aurore,
Et j'y nageais d'avance en des flots de splendeurs.

Tu me gardais, ô Muse, enfant parmi les hommes:
Hier encore, en pleurant des forfaits odieux,
Je nous voyais meilleurs, hélas! que nous ne sommes,
Et la seule vieillesse a dessillé mes yeux.

Alors tu m'as sauvé du doute et du blasphème,
Grâce au noble avenir qu'il est bon d'entrevoir;
Tu m'emportas sans cesse au-dessus de moi-même;
J'y trouve et j'y conserve une vertu, l'Espoir.

II

Muse, as-tu bien connu la ferveur de mon culte?
Sais-tu ce que j'ai fait dans l'ombre, à chaque pas,
Pour qu'un grain de poussière et l'ombre d'une insulte
Sur tes pieds adorés ne rejaillissent pas?

Je te portais en moi comme on porte un calice,
Et tenant haut mon cœur dépouillé de mes sens,
Tel qu'un prêtre à l'autel durant le sacrifice,
Je te cachais aux yeux sous des voiles d'encens.

Je ne t'enseignai point l'ivresse et le délire :
L'esprit pur dans mes vers domptait la passion,
Et je n'ajoutai pas une corde à ta lyre
Pour la mollesse infâme ou l'âpre ambition.

Je n'ai point détrempé tes fibres sous mes larmes :
Rebelle aux vains plaisirs comme aux lâches douleurs,
Je n'ai pleuré qu'au temps des civiques alarmes,
Et je portais du fer sous tes myrtes en fleurs.

Je ne t'ai jamais fait encenser le vulgaire;
Jamais pour des bravos, ou pour des gains plus sûrs,
Mon vers ne courtisa, pâle thuriféraire,
L'obscène multitude ou les pouvoirs impurs.

Ami des laboureurs, du peuple qui travaille,
J'ai dit sa vertu simple et soutenu ses droits;
Mais je n'ai pas hurlé d'hymnes à la canaille
Après avoir chanté les naissances des rois.

Je sais en quel mépris, reine de l'harmonie,
Tu tiens les vils railleurs et leur rire hébété;
L'amour et le respect sont l'âme du génie;
Il combat et s'indigne avec sérénité.

Tes saints courroux n'ont rien des fureurs populaires.
Quand Dieu t'appelle à l'œuvre et qu'il faut obéir,
Le pur enthousiasme éclate en tes colères,
Et, terrible aux méchants, tu frappes sans haïr.

Ainsi, lorsque alarmé de sinistres augures,
J'ai suscité ton fouet sous un règne fatal,

Je ne t'abaissais pas à venger mes injures,
Et je n'eus, comme toi, d'ennemi que le mal.

Soldat de l'idéal, vengeur des droits de l'âme,
Je ne t'ai point soumise aux tribuns insensés,
Et de sa gaine d'or je n'ai tiré ta lame
Qu'au nom de la pudeur et des dieux offensés.

Un seul jour, l'œil sanglant et l'écume à la bouche,
J'ai voulu de ma haine embraser tous les cœurs,
Je t'ai de Némésis prêté l'accent farouche...
La France agonisait sous d'horribles vainqueurs.

Toi qui sondas mes reins, ma poitrine meurtrie,
Muse, et seule as compté tous les pleurs de mes yeux,
Tu sais si je frémis à ce mot : la Patrie,
Tu sais l'ardent amour que je porte aux aïeux!

Muse! avant que je rentre en l'éternel silence,
Témoignons devant tous de notre ferme foi :
Répétons-le, tous deux, ce nom sacré de France...
Tu le feras redire à de meilleurs que moi.

J'ai fait ce que j'ai pu! languissante et fragile,
Ma fibre a sous tes doigts faiblement résonné :
J'ai confessé, du moins, la France et l'Évangile,
J'ai fait ce que j'ai pu... je serai pardonné!

Qu'importe si la foule ignore mes ouvrages!
Tu ne m'as rien dicté qui me laisse un remords,
Et nul fantôme impur évoqué de mes pages
Ne troublera mon âme à l'heure de la mort.

III

Mais si je t'abritai des souillures humaines,
Si mon vers pur et fier garda tes chastes lois,
Muse, ô mon seul recours, ma force dans mes peines,
Connais ma vie entière et ce que je te dois.

Prêtresse des hauts lieux, sérénité suprême,
L'amour que j'ai pour toi, tu me l'as bien rendu
Contre les noirs destins, les hommes et moi-même,
Sur mes âpres sentiers tu m'as bien défendu.

Par toi, sans m'arracher une note plaintive,
Le mal sur moi s'épuise et j'en reste vainqueur;
Sous l'ongle du vautour qui ronge ma chair vive
Mes vers calmes et forts jaillissent de mon cœur.

Qu'est-ce que la douleur? Effroyable mystère
Qui torture l'esprit aussi bien que le corps!
Mais ces cris de mes os, ta voix les a fait taire,
Et tu forces mon âme à rendre des accords.

Pour arriver à toi tout m'était un obstacle,
Les besoins du présent, l'effroi de l'avenir...
Mais j'avais entr'ouvert, un soir, ton tabernacle,
Et dès qu'on t'aperçoit on veut t'appartenir.

Je l'ai voulu! poussé, forcé sur d'autres routes.
Mais vers ce but toujours dirigeant mon sillon,

Je l'ai voulu ! j'osai, malgré mes propres doutes;
Les sarcasmes des sots m'étaient un aiguillon.

Jamais, sur tes autels, les sombres destinées
Ne laissaient ma ferveur s'épandre un jour entier;
Mais je te retrouvais en mes nuits obstinées
Et j'oubliais dans l'art les soucis du métier.

La vie est un combat, telle est la loi commune :
Et l'amant du vrai beau, le poète insoumis,
L'homme qui tient son cœur plus haut que sa fortune
Lui qui ne veut qu'aimer n'a que des ennemis.

Au vol de l'esprit pur, ici-bas, tout s'oppose;
Les biens comme les maux retardent son essor,
Mille obstacles chéris tiennent la route close,
A chaque heure qui sonne il en survient encor;

Je les connus bien peu, ces obstacles qu'on aime!
Mille ennemis plus forts nous tenaient séparés,
O Muse, et pour l'honneur, pour la vie elle-même,
Ce sont de vrais combats que nous avons livrés.

Grâce à toi j'ai vaincu ! mon œuvre est achevée,
Mais tu sais à quel prix et sous quelles clameurs.
Mon œuvre ! elle n'est pas celle que j'ai rêvée;
Merci pourtant, ô Muse, elle est faite et j'en meurs !

Jamais la paix, un jour certain, un travail libre!
Sur toutes mes ardeurs soufflait un froid mauvais,
Un ongle dans mes flancs déchirait quelque fibre,
Mais je prenais ta main et tu me relevais.

Aux heures de l'esprit heurtant ma faible porte
Et de son poing grossier brisant tous les verroux,
La prose, chaque jour plus altière et plus forte,
Faisait tonner chez moi ses stupides courroux.

Mon sang se révoltait dans ma chair frémissante,
Je tombais éperdu, Muse, de ta hauteur;
Mais toi, tu ravivais l'âme toute-puissante
Et reprenais ton œuvre, ô souffle créateur!

Ainsi le vil caillou, lancé dans l'eau profonde,
La ride à la surface et l'agite un moment;
Il ne saurait troubler pas plus qu'arrêter l'onde
Qu'une pente amoureuse entraîne doucement.

Après un court frisson, je rentrais sur ma voie
Marchant vers les devoirs qui m'attendaient ailleurs,
Vers d'autres ennemis affrontés avec joie,
Et je me reposais dans ces combats meilleurs.

Oublions tout! hormis tes dons, Muse immortelle,
Qui me tiens libre et fort au sein de la douleur;
Toi par qui chaque jour l'esprit se renouvelle,
Réchauffant mes vieux os de sa jeune chaleur.

Jusqu'ici, pas à pas, tu voulus bien me suivre.
Mais, pars, laisse-moi seul, je n'ai plus qu'à souffrir,
Porte à d'autres tes soins, j'ai fait mon dernier livre,
Va-t'en!... Tu reviendras pour m'aider à mourir!

Tous ceux par qui je fus honnête homme et poète,
Et le père et la mère et les braves aïeux,

Évoqués avec toi seront à cette fête,
Lorsque ta douce main me fermera les yeux.

Et je les rouvrirai dans la lumière ardente
Dont le doute à jamais fuit les rayons vainqueurs
Dans ces concerts ouïs par Virgile et par Dante,
Où, sans nuls désaccords, chanteront tous les cœurs.

Là, tu ne seras plus une autre que moi-même,
Ton esprit et le mien se fondront sans retour;
Et je m'enivrerai, dans notre hymen suprême,
D'éternelle raison et d'éternel amour.

Au Perrey, septembre 1877.

TABLE

LES VOIX DU SILENCE

		Pages.
	PROLOGUE	3
I.	LA TRÊVE DE DIEU	5
II.	PETITE FLEUR SUR MA FENÊTRE	16
III.	UN ENTRETIEN AVEC CORNEILLE	18
IV.	ADIEU, JARDIN!	26
V.	LA PREMIÈRE NEIGE	28
VI.	POST TENEBRAS LUX	30
VII.	LE NID DE LA MUSE	31
VIII.	LA TOUR D'IVOIRE, poème :	
	I. — Conseils d'Ermite	33
	II. — Après bataille	39
	III. — Labyrinthe	53
	IV. — Le Talisman	63
	V. — La Dernière Fée	71
IX.	BERTHE	89
X.	SILVA NOVA	93

Pages.
XI. Le Mois des Morts. 99
XII. Retour aux Alpes. 102
XIII. L'Héritage. 105
XIV. Amende Honorable 107
XV. Coucher de Soleil. 115
XVI. Psaume de Combat. 117
XVII. Le Repos Sacré. 129
XVIII. Le Dernier Druide. 132

VARIA

I. Fausta, poème. 143
II. Un Soir dans les Alpes 168
III. Le Baptême de la Cloche. . . . 170
IV. Utopie. 176
V. A Lyon. 197
VI. Bénédiction Nuptiale sur la Montagne. 201
VII. A la Provence. 207
VIII. Canzone. 211
IX. L'Heure Sacrée. 212
X. Le Faune, poème 217
XI. Une Voix et des Ailes. 222
XII. Sérénité 225
XIII. Laboremus. 227
XIV. Au Bord du Puits, sonnet 230
XV. A la Bretagne. 231
XVI. Henri d'Adhémar. 234
XVII. Épitre aux Docteurs d'Outre-Rhin. 237
XVIII. Le Supplice de Mezence. 242

Pages.
XIX. La Statue de Jeanne d'Arc . . 246
XX. Guillaume Tell en 1874. . . . 252
XXI. A l'Auteur des Sonnets Capricieux 258
XXII. La Petite Patrie. 259
XXIII. L'Invalidation de Jeanne d'Arc. 263
XXIV. L'Évêque d'Orléans. 267
XXV. Sous la Tente. 270
XXVI. A Bourbaki. 271
XXVII. Les Dieux qu'on brise 272
XXVIII. Récits Vendéens. 275
XXIX. L'Enfant de Sparte. 277
XXX. Pour un Drapeau. 279

LIVRE DES ADIEUX

I. Adieu aux Alpes 283
II. A la Terre Maternelle. 290
III. Deo Optimo Maximo 293
IV. Aux Souvenirs. 299
V. A la Patrie. 302
VI. Aux Montagnes du Forez. 310
VII. A l'Ange Gardien. 313
VIII. Aux Amitiés. 317
IX. Adieu a la Muse. 320

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

(ANCIENNE MAISON J. CLAYE)

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

28 346.

niversitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, A PARIS.

PETITE BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE

(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzevirs)
imprimés sur papier velin teinté.
Chaque volume : 5 fr. ou 6 fr.

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte.

*ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. 1 volume . . . . 6 fr.

*ANTHOLOGIE DES PROSATEURS FRANÇAIS depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. 1 vol. . . . . 6 fr.

BAREEY D'AUREVILLY. *L'Ensorcelée.* 1 volume. . . 6 fr.
— — *Une Vieille Maîtresse.* 2 vol. . 10 fr.
— — *Le Chevalier des Touches.* 1 vol. 6 fr.
6 Eaux-fortes dessinées et gravées par FÉLIX BUHOT, pour illustrer *le Chevalier des Touches.* Prix. . . 10 fr.
7 Eaux-fortes dessinées et gravées par FÉLIX BUHOT, pour illustrer *l'Ensorcelée.* Prix. . . . . 10 fr.
11 Eaux-fortes dessinées et gravées par FÉLIX BUHOT, pour illustrer *la Vieille Maîtresse.* Prix. . . . . 15 fr.

*THÉODORE DE BANVILLE. *Idylles prussiennes.* 1 vol. 5 fr.
— — *Les Stalactites.* 1 vol. . . 5 fr.
— — *Odes funambulesques.* 1 vol. 6 fr.
— — *Le Sang de la coupe.* 1 vol. 6 fr.
— — *Les Exilés.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— — *Occidentales.* 1 vol . . 6 fr.
— — *Les Cariatides.* 1 vol . . 6 fr.
— — *Comédies.* 1 vol. . . . 6 fr.

LOUIS BOUILHET. *Festons et Astragale.* — *Melænis.* — *Dernières poésies.* 1 vol. . . . . 6 fr.

*AUGUSTE BRIZEUX. Poésies : *Marie.* — *Telen Arvor.* *Furnez Breiz.* 1 volume. . . . . 5 fr.
— — *Les Bretons.* 1 volume. . . 5 fr.
— — *Histoires poétiques.* 2 volumes. . 10 fr.

CHATEAUBRIAND. *Atala, René, le Dernier Abencérage,* avec notices et notes par ANATOLE FRANCE. 1 vol. 6 fr.

*ANDRÉ CHÉNIER. Poésies complètes. 3 vol. . . . . 18 fr.

*FRANÇOIS COPPÉE. Poésies (1864-1869). 1 vol . 5 fr.
— — Poésies (1869-1874). 1 vol. . . 5 fr.
— — Poésies (1874-1878). 1 vol. . . 5 fr.
— Théâtre (1869-1872). 1 vol. . 5 fr.
— — Théâtre (1872-1878). 1 vol. . . 5 fr.

PAUL-LOUIS COURIER. Pamphlets et lettres politiques, avec notice et notes par M. FR. DE CAUSSADE. 1 vol. 6 fr.

Il est fait un tirage de cette collection sur papier de Hollande, sur papier Whatman et sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie rue St-Benoît.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

17 JUIL. 1996
17 FEV. 1999

a39003 002135670b

CE PQ 2330
.L44A17 1878 V006
COO LAPRADE, VIC OEUVRES PO
ACC# 1224656